

PAGES

MANQUANTES

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 934

MONTREAL, 22 MARS 1902

5c LE No



L'ENSEIGNEMENT DE LA PAROLE AUX SOURDS-MUETS.—LE PREMIER SON.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 MARS 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1ère insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

B. d. P. 785

NOUVEAU FEUILLETON

Prochainement, nous commencerons un nouveau feuilleton illustré, dont l'intérêt et la moralité ne le céderont point à ceux que nous avons publiés jusqu'ici. Ce sera une œuvre absolument inédite en Canada. Qu'on se le dise !

AUX NOUVEAUX ABONNÉS

Nous donnerons, à tout nouvel abonné d'un an ou de six mois, et qui nous enverra le prix de son abonnement, le magnifique feuilleton : "Vingt Mille Lieues sous les Mers, de Jules Verne, formant cent-vingt pages, double colonne, du 'Monde Illustré.'"

L'HOPITAL CIVIQUE

Question brûlante d'actualité, sous quelque rapport qu'on l'envisage.

Une ville de quatre cent mille âmes, absolument désarmée en face d'une épidémie quelconque. Est-ce croyable ?

Avant toute espèce de monument—nous ne pouvons en excepter aucun, Dieu étant Charité, sans quoi il ne serait pas—, avant toute espèce de monument, la société a le devoir de sauvegarder la vie du pauvre. Nous soulignons *vie*, parce qu'il s'agit, en notre esprit, de la vie du corps, mais surtout de la vie de l'âme. Tout à l'heure, nous parlerons de cette dernière.

Les lois doivent être faites pour protéger les pauvres, les faibles. Les riches trouvent toute protection par leurs richesses. Ainsi parle Léon XIII dans l'Encyclique *Sur la Condition des Ouvriers*.

De même, la société doit créer des abris pour toutes les misères, des hôpitaux pour toutes les détresses.

L'Etat ayant presque toujours et presque partout failli à sa mission, la charité a suscité des Ordres religieux correspondant aux souffrances du peuple, à chacune de ses souffrances.

Nous savons de quelle façon les gouvernements ont témoigné la reconnaissance des peuples aux bienfaits de l'humanité.

Les subtilités attribuées, en notre ville même de Montréal, à des orateurs de la chaire ou de la tribune,

ces subtilités ne pourront jamais effacer le qualificatif : INFAME, accolé à la loi française sur les congrégations.

Qu'une épidémie passe sur Montréal : qu'advient-il des centaines de mille pauvres, ouvriers, gens du peuple, quand les quelques milliers de riches pourront fuir devant le fléau, mettre leur vie et leurs fortunes à l'abri sous d'autres cieus ?

Si le petit peuple—c'est-à-dire la presque totalité de la population de la ville—concourt à l'accroissement du bien-être matériel de tous par son travail, par le paiement de sa part d'impôts de toute sorte, le petit peuple a le droit de compter sur ceux qu'il enrichit. Il a le droit d'exiger protection de ceux qu'il met à la conduite des affaires de la ville.

La nécessité, l'utilité de l'érection d'un hôpital pour les maladies épidémiques découlent de ce qui précède. Et avant tout autre monument.

A brebis tondue, Dieu mesure le vent : il exige que nous ayons la même sollicitude pour le pauvre, image de Dieu autant et plus que le riche.

Par un plan de la Providence, nous nous trouvons mêlés à des hommes n'ayant point le bonheur d'appartenir à l'Eglise romaine. Ces hommes, d'ailleurs, n'étant qu'en faible proportion relativement à ceux de notre foi.

L'Eglise du Christ, mère soucieuse de la vie spirituelle de chacun de ses fils, ne cesse de les mettre en garde contre le danger de la fréquentation des dissidents, de quelque nom qu'on les désigne.

C'est en vertu de cette loi de l'Eglise que nous catholiques, nous ne pouvons, pour aucune considération, trahir nos frères parce qu'ils seraient pauvres, les trahir en leur imposant, sur leur lit de douleur et peut être de mort, l'effrayante désespérance résultant de la neutralité.

Nous ne refuserons jamais, si nous comprenons bien nos devoirs de catholiques, de panser la blessure, de secourir le malheur, de sauver la vie d'un homme, même opposé, même hostile à notre foi. Mais ce fait particulier ne peut légitimer l'acte des dirigeants, par lequel acte toutes les croyances seraient confondues en un hôpital, pas plus que dans une école.

La neutralité est un vain mot.

Plusieurs échevins, après le vote malheureux du lundi, 10 mars courant, ont essayé de rejeter, sur le compte de la surprise, leur faute grave, leur manque de tact envers S. G. Mgr Bruchési accomplissant son devoir de premier Pasteur. L'un d'entre eux, et non le moindre, a voulu cependant exposer à cette séance du 10 les raisons devant "justifier", disait-il, son vote.

Où est la surprise ?

La bonne foi de cet échevin ne doit-elle pas être niée formellement devant ses actes ?

Toute cette séance, d'après les comptes rendus des journaux, a dû être longue. Il n'y a pas moyen d'invoquer la surprise.

Le peuple a le droit d'exiger le respect de sa foi.

Le conseil municipal a le devoir de ne proposer aucune mesure pouvant nuire à la foi.

Ceci est de droit naturel. Et le droit naturel prime les autres droits.

FIRMIN PICARD

MADEMOISELLE ROOSEVELT

(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui le portrait de Miss Roosevelt, la très gracieuse fille du président des Etats-Unis.

Les femmes ont joué jusqu'à présent un rôle fort effacé dans les affaires politiques de l'Amérique ; il n'en est plus tout à fait ainsi depuis l'avènement de M. Roosevelt, qui mène une vie très mondaine, ce qui donne de l'importance aux salons de la présidence presque toujours ouverts à la haute société yankee.

Mlle Roosevelt a été choisie pour marraine du *Mé-téore*, le nouveau yacht du prince Henri de Prusse.

UNE RESSEMBLANCE

C'était la saison du renouveau. Les petits oiseaux, ravivés du retour du printemps, gazouillaient à qui mieux mieux, les arbres entr'ouvraient leurs gracieux bourgeons et dans les champs, l'on distinguait déjà la fine herbe d'un vert si tendre ; un souffle de vie plus intense vibrat dans la nature en éveil, rendant un son si doux, un si gentil murmure, qu'insensiblement il montait du cœur un besoin infini d'amour.

A peu près seul dans un tramway qui le ramenait vers la demeure qu'il habitait avec sa vieille mère, le Dr Pierre X... songeait à un autre printemps, où l'air était aussi pur, le soleil aussi radieux, où tout chantait aussi gaiement. Mais alors il était heureux et aujourd'hui—non.—

Elle avait à peu près dix-neuf ans, la blonde enfant qu'il avait tant aimée. Que de grâce il y avait dans son sourire et comme ses grands yeux bleus, rieurs et espègles, pouvaient devenir tendres et caressants.

Tout de suite, il avait deviné et compris l'âme d'ange de Marguerite, et, bientôt, se sachant aimé, il s'était fiancé.

Lui était grand, plutôt brun, sérieux et pensif, mais de beaux yeux, veloutés et doux, trahissaient son intelligence et la bonté de son cœur.

Beaux tous deux, forts de leur amour, ils attendaient l'avenir avec confiance, formaient mille projets... Pierre n'était qu'étudiant alors. Ils seraient deux pour jouir des dons de la nature, deux pour aimer et soigner les pauvres, deux aussi pour souffrir, car, toute vie a ses heures sombres, près du bonheur se cache la souffrance. Pierre et Marguerite le savaient. Mais quand on est deux et qu'on s'aime, la route semble moins longue, la douleur moins sincère.

Enfin Pierre reçut son brevet.

Ce fut un "moment d'ivresse," rien qu'un moment ! Quelques jours à peine plus tard, un mal foudroyant clouait la pauvre enfant sur un lit de douleur ; pendant huit jours la fièvre ne lui laissa aucun répit, consumant ce pauvre corps, si frêle. A peine put-elle par une pression de main, et un regard où son âme passa tout entière, recommander à sa mère, à son Pierre qu'elle aimait tant, un peu de courage, un peu de résignation.

Pauvre Pierre ! Marguerite était morte, morte en emportant toute sa joie, son espoir et son courage.

* * *

Depuis deux ans déjà, Marguerite n'était plus ! Pierre, peu à peu, avait repris courage et maintenant il était moins triste, non qu'il oubliât ! Pourrait-il oublier jamais ?... Mais la fortune lui avait souri, puis il aimait ses malades et en cherchant à soulager le mal des autres, il négligeait le sien.

Il en était là de ses réflexions quand levant soudain les yeux, il aperçut, assis en face de lui, une jeune fille. Oh ! l'étrange ressemblance !

Marguerite ! fut-il tenté de s'écrier, mais non, Marguerite était bien morte. Ne l'avait-il pas vu descendre en terre ? Et pourtant, quelle ressemblance ! Mêmes cheveux blonds, mêmes yeux bleus rieurs et jusqu'à son sourire. Révait-il donc ? Etait-ce une évocation ? Suivons-la, se dit-il, je veux savoir qui elle est.

Très attentif maintenant, il la vit descendre peu après et entrer dans une maison d'assez belle apparence. Descendre à son tour, revenir sur ses pas et prendre le numéro de la maison, où, pensait-il, demeurerait la belle inconnue, fut son premier soin.

Maintenant, avec un peu de patience, il parviendrait sans doute à se faire présenter à elle, car il avait, dans ce quartier-là, des malades qui la connaissaient peut-être.

De nouveau les rêves venaient en foule—rêves joyeux comme cette enfant qu'il aimait déjà.—Le passé allait-il donc revivre ? sa Marguerite lui était-elle rendue ? Comme il l'aimerait, cette jeune fille, en souvenir de l'autre, car, sous les mêmes traits se cachait, sans doute, la même âme ; âme, toute de délicatesse, de dévouement.

Un mois plus tard, Pierre était, en effet, présenté à Mademoiselle Blanche XXX.

Première déception ; elle s'appelait Blanche, quand il eût voulu dire : Marguerite, ainsi qu'autrefois.

Peu à peu il devint un des habitués de la maison, — le rêve était devenu réalité. Était-ce bien l'idéal rêvé et déjà entrevu ? — Non. — Blanche était gentille sans doute, mais il lui fallait briller ; se savoir admirée et recherchée constituait pour elle un sort digne d'envie.

Un soir, pourtant, Pierre se décida à lui parler du bonheur d'être deux, d'aimer, de se savoir aimé, de la joie de se sacrifier l'un pour l'autre, de porter à deux et se souriant quand même, les petites misères de la vie. Puis, comme elle se taisait, se croyant compris, il parla longuement de la chère disparue, de Marguerite, tout ce qu'il y avait de bon, de tendre, d'aimant, dans ce cœur d'enfant, ce qu'il avait souffert, croyant son rêve anéanti et la joie ressentie en retrouvant une autre Marguerite ; car elle se laisserait appeler Marguerite, n'est-ce pas ? A cette interrogation, Blanche le regarda, étonnée. Elle ne comprit pas l'anxiété qui fit trembler la voix de Pierre, et répondit : " Qu'importe. Qu'importe ! " à ce cœur, qui avait tant soif d'amour !

Qu'importe ! mot cruel et glacial !

Ah ! oui, qu'importe maintenant à Pierre : son rêve est brisé !

Pauvre Pierre ! Marguerite deux fois est morte !

FOUGÈRE DES BOIS.



Mlle ROOSEVELT, FILLE DU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

LE MONUMENT DE VICTOR HUGO

(Voir gravure)

Le 26 février dernier, à l'occasion du centenaire de la naissance de Victor Hugo, on a inauguré, sur la place qui porte son nom, à Paris, et non loin de la maison où il mourut, un magnifique monument de dimensions colossales, dû au ciseau de Barrias, et consacré à la gloire du poète.

Ce monument représente le maître assis sur un rocher de granit. Le poète enveloppé dans les plis d'un ample manteau, rêve, accoudé ; geste familier, consacré par des souvenirs photographiques, pris lors de l'exil terrible ; est d'un superbe effet.

Victor Hugo porte les cheveux un peu longs et la figure est rasée, ainsi qu'il était à l'époque romantique, au-dessous de lui, de chaque côté du socle de pierre, deux figures de bronze se dressent, à sa gauche, Polymnie, tendant vers le Poète, la lyre sonore ; à sa droite Melpomène, brandissant le masque tragique.

Au pied du bloc de rochers granitiques, la pieuvre légendaire, se tord entrecroisant ses tentacules parmi les flots écumeux.

A PROPOS DE LA LANGUE UNIVERSELLE

Montréal, 14 mars, 1902.

Monsieur le Rédacteur.

Vous avez, dans votre dernier numéro, donné l'hospitalité à un résumé très curieux du romancier Wells sur la possibilité du français de devenir la langue auxiliaire internationale de l'avenir.

Les diverses raisons données par M. Wells, pour appuyer sa thèse ; la conclusion qu'il en tire, ne sont pas faites pour me déplaire ; mais je dois, malgré, que ce soit la langue de ma Mère Patrie qui soit choisie comme devant être le véhicule intellectuel de l'avenir protester avec énergie contre semblable prétention.

Du fait que l'on veut que la langue de communication de l'avenir serve aux intérêts et aux usages internationaux, il est donc impossible que cette langue soit une langue actuellement en usage. Le drapeau glorieux de la France, l'aigle à deux têtes des Tsars, l'Union Jack symbolique, peuvent-ils être des emblèmes internationaux ? Non, le bon sens même l'indique. Il en est de même pour les langues, car aucun être humain ne voudra accepter que l'idiome de son voisin soit plus fort, plus considéré que le sien, malgré que le sien serait inférieur de beaucoup à celui proposé.

Aussi je crois que l'on doit sans hésitation, abandonner cette idée d'adoption d'une langue actuellement en usage comme langue auxiliaire internationale ; et que l'on doit sans plus d'hésitation non plus, suivre les Français—malgré que tous les esprits cultivés leur donne les sérieux apports de leurs travaux et déductions logiques—en proposant comme langue auxiliaire internationale une langue nouvelle, internationale dans sa composition même.

Ricevu ciujn miajn gratulojn ; Bone kore al vi.

J. B. A. LEO LEYMARIE.

L'IDÉE DE DIEU CHEZ LES SAUVAGES

Étonné de la majesté de la nature, qui se déploie à ses yeux avec tant de richesse et de magnificence, ravi de la marche invariable des astres qui ornent les espaces incommensurables des cieux, l'homme demeure comme anéanti dans sa faiblesse. Sa raison consternée a besoin de croire à l'existence d'une cause première qui règle et maintienne l'ordre de l'univers au milieu duquel il est perdu. Le sauvage, incapable de spiritualiser l'auteur de toutes ces choses, se plaît à se créer des liens avec les divinités qu'il croit voir dans tous les êtres dont il ne peut comprendre la nature. C'est ainsi que son intelligence, trop bornée pour concevoir un être unique, infini, éternel, gouvernant le monde, voit dans le soleil, dans les fleuves, dans les

montagnes, dans les animaux, autant de divinités, mais sans liaison ni rapport ensemble, à peu près comme se les représente le panthéisme ; chacun de ces êtres est pour lui l'émanation d'une divinité. Le bruissement des flots, c'est le dieu de l'onde qui gémit ; le murmure du feuillage, c'est la divinité des bois qui soupire ; le souffle du vent, c'est l'haleine de l'esprit céleste qui passe. Il personnifie tout : un dieu habite dans sa cabane, un autre folâtre autour de son front et abaisse sa paupière dans le sommeil. Quoiqu'il n'ait ni culte d'adoration, ni temple, ni autel, on reconnaît facilement dans ces conceptions la base de la mythologie païenne. Si les sauvages eussent fait un pas de plus, s'ils eussent élevé des temples à leurs dieux, la similitude aurait été frappante ; mais le culte des Grecs, par exemple, annonçait un peuple avancé dans la civilisation, parce qu'on n'a pas trouvé de peuple civilisé sans dogmes et sans religion.

Pourtant le sauvage devait avoir une idée au moins confuse d'une divinité suprême à laquelle toutes les autres divinités étaient soumises, car il pensait que le ciel et la terre avaient été créés par un être tout-puissant ; cette idée devint plus évidente pour lui après que les missionnaires lui eurent enseigné l'existence d'un seul Dieu sous le nom de Grand-Esprit. Il embrassa sans peine ce dogme qui ne faisait que préciser ce qu'il entrevoyait déjà à travers les ombres de son intelligence, et ce dogme se répandit ensuite avec tant de rapidité que quelques voyageurs l'ont pris pour une partie intégrante de sa foi primitive.

F.-X. GARNEAU.

LES TRAPPEURS AMÉRICAINS.—LA CHASSE À LA FOURRURE.



SANS PRENDRE LA PEINE D'ÉGORGER LE BISON, LE FÉROCE INDIEN LE DÉPEÇA TOUT VIVANT.

J'aime à croire qu'il est, parmi mes lectrices et mes lecteurs, quelques esprits curieux du "pourquoi" et du "comment" des choses. C'est à eux que je m'adresse, avec l'espoir qu'en secouant le poivre ou le camphre qui imprègne pendant tout l'été leurs manchons ou leurs collets de pardessus, ils se seront demandé de quel pays pouvaient bien provenir leurs fourrures, quels quadrupèdes les portèrent avant eux, et par combien d'intermédiaires, elles durent passer avant de devenir leur possession.

Le mot seul de fourrures évoque le souvenir de la Compagnie de la Baie d'Hudson, trois fois séculaire, et qui est encore de nos jours l'une de nos plus puissantes institutions du monde entier. A elle appartient

pendant trois siècles le monopole de la chasse des animaux à fourrures dans l'immense étendue de l'Amérique du Nord. Elle seule avait le droit d'acheter aux Indiens le produit de leurs chasses et de les exporter en Europe.

La guerre de l'indépendance américaine la déposésa d'une partie de son monopole, au profit d'un petit village fondé par les Français, Saint-Paul, devenu depuis cinquante ans le centre universel du commerce des fourrures ; les pays les plus lointains, la Chine, le Thibet, l'Australie, notre France elle-même, lui envoient chaque année des quantités de peaux — depuis celle de la précieuse loutre de mer jusqu'à celle de l'humble lapin de garenne — qui sont traitées dans

des usines spéciales et réexpédiées aux quatre coins du monde.

L'achat des peaux brutes est une source de fortune pour les gens entreprenants qui, bravant les fatigues et les dangers du Far-West Canadien, parcourent ces immenses solitudes en trafiquant avec les natifs. C'est là que les Astor, les Clarke et d'autres milliardaires américains ont édifié leur fortune. Un Indien cédera pour un fusil une peau de renard noir, que l'heureux colporteur revendra aisément à Saint-Paul quatre ou cinq mille francs. Par une entente intelligente, les acheteurs se sont efforcés de ne pas "vendre la mèche", et le Peau-Rouge continuera longtemps encore à être dupé par son "frère pâle".

Le renard noir n'est pas, cependant, l'animal le plus haut coté sur le grand marché américain, ou plutôt il existe une variété de cette même espèce dont la fourrure atteint des prix exorbitants. Il y a deux ans, l'approche de l'Exposition universelle stimula l'ambition des pelletiers de Saint-Paul, et leurs agents rivalisèrent d'ardeur à la recherche des plus belles fourrures. C'est ainsi qu'une peau de renard noir, pointée d'argent, et qui figura à l'Exposition de Paris, fut achetée sur place, dans le Nord-Ouest canadien, deux mille sept cent dollars, soit près de quatorze mille francs.

La mode, comme on le sait, a une influence prépondérante sur la valeur des fourrures. L'hermine fut longtemps la fourrure chère à nos élégantes, jusqu'à ce qu'elle fût supplantée par la loutre ou par la martre. Il y a seulement un an, l'hermine rencontrait difficilement des acheteurs ; mais la mort de la reine Victoria et le couronnement en perspective de l'ex-prince de Galles lui ont valu une hausse subite, car l'étiquette veut qu'aux fêtes du sacre, à Westminster Abbey, l'aristocratie anglaise des deux sexes porte des manteaux doublés d'hermine.

Et l'on ne sera pas étonné d'apprendre que, pour répondre aux nombreuses et importantes commandes que leur adressent les pelletiers de Londres, les grandes compagnies de fourrures du monde entier aient donné pour instructions à leurs agents en Sibérie, en Alaska, et dans tout le Far-West canadien, de donner une impulsion à la chasse de l'hermine en offrant aux trappeurs de fortes primes.

Ces instructions ont déjà donné des résultats : des ballots de peaux sont débarqués à Londres par chaque courrier, et, sans relâche, les chasseurs d'hermines parcourent les solitudes neigeuses de l'Asie et de l'Amérique.

Mais c'est surtout sur les domaines de la Compagnie de la baie d'Hudson que la guerre est poussée avec acharnement. Avec leur intelligence pratique, les trappeurs franco-canadiens veulent profiter de la hausse passagère créée par l'étiquette anglaise, et c'est par milliers que la Compagnie récolte les précieuses dépouilles de la "fouine des neiges".

A ce propos, le lecteur ne saurait examiner avec trop d'attention le dessin que nous lui soumettons, exécuté d'après un croquis transmis au *Journal des Voyages* par un correspondant ; cette jolie composition lui fera vivre pour un instant la dure, mais attrayante existence du trappeur, dans les solitudes du Dominion.

Une association de chasseurs de fourrures a établi son camp volant à l'orée d'une forêt. Sous une tente rudimentaire, l'un d'eux surveille la pitance du soir. L'un après l'autre les trappeurs reviennent au camp et jettent devant le "peaussier" le butin de l'après-midi.

Celui-ci est dispensé d'aller au loin poser les pièges ou les relever ; sa besogne consiste à dépouiller les précieuses fourrures et à les clouer sur des planches d'écorce ; demain, quand le froid de la nuit les aura congelées, il les emballera dans des toiles imperméables, après les avoir soumises au premier triage.

Les hermines comprennent, en effet, deux variétés, qui obtiennent des prix différents ; la plus précieuse est celle de l'hermine proprement dite, toute blanche avec une petite touffe de poils noirs à l'extrémité de la queue ; la seconde variété, celle de l'hermine *mini-ver*, dont la queue est entièrement noire.

* *

Il y aurait d'innombrables anecdotes, et des plus intéressantes, à raconter sur cette pittoresque industrie des trappeurs franco-canadiens ou américains. J'ai connu à Chicago un fils de Français, pelletier retiré des affaires, qui m'a conté les origines de sa fortune.

Notre homme trafiquait alors à Saint-Paul. C'était vers 1870, et la loutre faisait fureur, en Amérique comme en Europe. Persuadé que le mouvement de hausses continuerait, il se mit à acheter des peaux de loutre qu'il payait jusqu'à cinquante francs pièce, et qu'il emmagasinait chez lui, dans l'espoir de gros bénéfices.

Mais la mode en avait décidé autrement, et les prix ne tardèrent pas à baisser. Il s'entêta et continua à acheter. Il était maintenant le seul à croire à l'"avenir" de cette fourrure. Dans tout le Nord Ouest canadien, les trappeurs et les Indiens ne le désignaient plus que sous le sobriquet de l'homme aux loutres, et ce fut le temps où il acheta à raison de vingt-cinq sous pièce, des milliers de ces mêmes peaux qu'il avait payées jusqu'à cinquante francs.

L'inconstante mode eut enfin pitié de lui. Après vingt ans de patience et d'alternatives d'espoir et de désespoir, la loutre retrouva son ancienne vogue. Il était temps : l'Irlandais à bout de misère, près de son trésor, allait se tuer. Mais avec les dix mille peaux qu'il avait emmagasinées, il devenait le maître du marché, et quand il se retira deux ans plus tard, il avait réalisé sur son stock un bénéfice net de trois cent mille francs.

* *

J'ai voulu choisir dans mes notes une anecdote plus pittoresque, plus impressionnante que la précédente.

Dans ce même journal, j'ai conté il y a quelques douze ans, entre deux excursions lointaines, combien rapidement disparurent les millions de bisons qui paissaient dans les vastes plaines du Far-West américain, qui y pullulaient à ce point qu'un cavalier bien monté mettait cinq ou six heures à traverser un troupeau. Pas plus tard qu'en 1879, si j'ai bonne mémoire, les trains du Transcontinental Américain étaient fréquemment "bloqués" par des hordes de bisons, et les mécaniciens devaient attendre pendant des heures que le défilé fût terminé, avant de remettre leurs machines en marche.

Ce fut l'heureux temps des amateurs de fourrures et il fallait qu'un "Westernman" (habitant de l'Ouest) fût bien misérable pour ne pas revêtir en hiver sa bonne et chaude "buffalo coat." Une "robe de bison" se vendait communément vingt dollars, cent francs, et l'on en apportait chaque année des millions sur le marché de Saint-Paul.

Mais le massacre se fit bientôt sur une si vaste échelle, qu'on s'aperçut un beau jour, d'une année à l'autre, de la complète extinction de l'espèce. Il y a vingt ans, le nombre des bisons, dans toute l'Amérique du Nord, était évalué à plus de six millions. A l'heure actuelle, en additionnant les contingents de toutes les ménageries du monde, on arrive difficilement à en trouver un millier.

On comprendra que les "buffalo coat" aient subi brusquement une hausse formidable ; en deux ans, les prix passèrent de cent francs à mille et quinze cents francs. Elles sont devenues introuvables, et, de même qu'on cite en Europe des bijoux historiques, on vous dira, dans tous les "ranches" du Far-West, l'histoire légendaire de plusieurs fourrures.

La plus célèbre d'entre elles a reçu un nom caractéristique : la "silk-robe," la robe de soie. Ce fut la dernière peau de bison qui passa par les mains des pelletiers de Saint-Paul. C'était une fourrure d'un brun presque noir, une toison aussi fine, épaisse et soyeuse que celle d'un mérinos de pure race. Et là-dessus, il faut s'en remettre à la véracité des pelletiers de Saint-Paul et de "ranchmen" de l'Ouest, car l'historique fourrure, après une odyssée des plus pittoresques et des plus sanglantes, disparut il y a quelques années, sans qu'il ait été possible aux plus fins détectives des Etats-Unis de retrouver ses traces.

Son premier possesseur fut un guerrier sioux, nommé Stinkwater (Eau-Puante), fameux "desperado" du Far-West, bandit qui "devait" à lui seul plus d'hommes que son collier ne contenait d'amulettes. La façon dont il acquit la "silk-robe" donnera quelque idée de sa cruauté, comme aussi de son farouche courage.

Il revenait une nuit de Miles-City, la ville voisine, où il avait absorbé, en gin et en whiskey, de quoi tuer un homme moins robuste que lui, et il sommeillait sur son mustang, quand celui-ci par un brusque arrêt, le désarçonna.

Il s'aperçut soudain qu'il était tombé au milieu d'un troupeau de bisons. L'épouvante dissipa les fumées de l'alcool, et l'Indien, enfourchant à nouveau sa

bête, piqua des deux, poursuivi par les bêtes furieuses.

Son cheval s'abattit bientôt. Selon la tactique indienne, et plutôt que d'être piétiné à mort par le troupeau, l'Indien, abandonnant sa monture, bondit sur le dos du taureau qui le suivait de près.

L'énorme bête chercha vainement à désarçonner son cavalier, puis s'élança comme une flèche vers un bouquet d'arbres voisin, pour écraser son ennemi ou se débarrasser de son étreinte. Dans son élan fou, le taureau pénétra violemment entre deux troncs très rapprochés, où il resta pris comme dans un étai.

Alors se passa une scène indescriptible. Eau-Puante s'était laissé glisser à terre ; le troupeau avait fui au loin. Le féroce Indien pouvait rappeler son cheval d'un coup de sifflet et continuer sa route. Mais ses instincts sanguinaires lui inspirèrent une horrible vengeance : sans prendre la peine d'égorger le bison, d'un coup de couteau il le dépeça tout vivant et emporta comme un trophée la peau encore chaude et fumante.

Bientôt, on ne parla plus, dans la région, que de la fourrure de Stinkwater, et, de suite, on la baptisa de son nom de "Robe de soie." Les trafiquants accoururent. Mais l'Indien repoussait toutes les offres : pendant longtemps, il évita même de se rendre à Miles-City, certain qu'on l'assassinerait pour lui enlever son trésor.

Un jour le whiskey eut raison de sa sagesse, il voulut revoir les tripots de la ville. Dans une querelle autour d'une table de jeu, il tua son adversaire. Emprisonné, jugé, il évita la potence en se poignardant de sa propre main, et le juge qui l'avait condamné s'approprié la "Robe de soie."

Mais la magnifique fourrure avait excité trop de convoitises dans le Far-West. Une nuit, des malfaiteurs enfoncèrent la porte du juge, l'assassinèrent, s'emparèrent du trésor et mirent le feu à la maison.

La "silk-robe" disparut de la circulation pendant quelques années. On la retrouva un jour dans le ranch d'un cowboy, près de Livingston. Là encore, le possesseur fut tué dans des circonstances mystérieuses, et la "peau-fétiche" disparut de nouveau, pour apparaître, un an plus tard, sur la table d'un tripot, à Helena.

On jouait au poker. Le cow-boy qui la possédait la joua pour trois cents dollars, après avoir perdu son dernier sou. L'enjeu sembla lui porter bonheur, puisqu'il fit sauter la banque ce même soir. Mais, la nuit, sur la route du fort Benton, il perdit du même coup la fortune gagnée au jeu, la fourrure—et la vie.

La fatale "silk-robe" disparaît encore pendant trois ou quatre ans. On la retrouve à Miles-City, sur le dos d'un Indien, qu'on accuse d'avoir assassiné le cow-boy, qu'on juge sommairement et qu'on pend à un reverbère de la ville. Un négociant l'achète aux enchères publiques pour quinze cents francs.

Mais certains visages louches, qui se mettent dès lors à rôder de jour et de nuit autour de sa maison, lui rappellent que la "Robe de soie" porte malheur. Et il s'empresse de l'expédier à son frère, à Saint-Paul, en le chargeant de la vendre.

Qu'est devenue la fameuse "Robe du Roi," comme on l'appelait aussi ? Le messager qui la portait à Saint-Paul fut assassiné sur la route, et, depuis dix ans, elle reste introuvable....

Mais qui peut dire si quelque moderne Argonaute, en expédition chez les fripiers du Temple ou chez les brocanteurs de Montmartre ou des Batignolles, ne retrouvera pas la seconde Toison d'or, modestement pendue au "dérochez-moi-ça."

VICTOR FORBIN.

Les morts durent bien peu, laissons-les sous la pierre : Hélas ! dans les cercueils ils tombent en poussière, Moins vite que dans nos cœurs.

VICTOR HUGO.

La bonté, c'est le fond des natures augustes ; D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes, Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

VICTOR HUGO.



LE PRINCE HENRI DE PRUSSE QUI EST VENU AUX ETATS-UNIS.

LES COMMANDEMENTS D'UN PRÉSIDENT AUX ÉTATS-UNIS

Le chef de la libre Amérique est le citoyen le moins libre du royaume ; il est un véritable prisonnier des mœurs et des coutumes du pays. Le plus misérable chiffonnier peut, à son gré, disposer de ses loisirs, mais non le président qui, toujours et partout, est l'esclave de vieilles traditions avec lesquelles transiger serait une faute aussi grave que d'enfreindre les lois écrites.

Une de ces coutumes consacrées par tous les successeurs de Washington à une ou deux exceptions près — est celle qui défend au président de jamais quitter ses états, même pour un seul jour. Une anecdote que le *Ladies Home Journal* raconte de MacKinley prouve jusqu'où ce président poussait le respect des usages. Au printemps dernier, avant le départ de Mac Kinley pour une tournée dans le Sud et l'Ouest, il avait été annoncé qu'il y aurait une entrevue entre lui et le président du Mexique, Diaz, sur un point quelconque de la frontière de cette république. Lorsqu'il visita El Paso, dans le Texas, où il fut salué par les représentants du président Diaz, Mac Kinley exprima le désir de jeter un regard sur le pays voisin. Un pont construit sur le Rio Grande, le Pont International, relie à cet endroit

El Paso au Mexique ; et la question s'éleva, inquiète, si le président des Etats-Unis allait traverser la ligne séparatrice. Il ne la traversa pas, mais se contenta de s'avancer jusqu'au pont d'où son ceil pouvait apercevoir la Sierra Madre. Au milieu de la construction, se trouve une ligne de démarcation ; un pas plus loin, c'est le territoire mexicain. Dix ans plus tôt, le président Harrison s'était aventuré jusqu'à cette ligne : Mac Kinley ne voulut même pas poser le pied sur le pont.

Le président Arthur en 1883 fut accusé par ses ennemis d'avoir violé cette tradition ; on racontait de lui pendant un voyage d'agrément, il avait poussé jusqu'à Alexandria Bay, Thousand Island. Ses adversaires politiques lui reprochèrent aussi une excursion de pêche à travers la ligne canadienne.

Le président Cleveland aussi encourut le blâme de ses concitoyens pour être, à l'occasion d'une partie de chasse dans la Caroline du Nord, allé plus loin que le cap Hattaras. Ses ennemis déclarèrent qu'il avait ainsi dépassé la limite de trois milles, fixé par la loi internationale comme limite des possessions d'un pays au-delà de la frontière.

Cette tradition sévère ne s'applique qu'au président ; le vice-président en est exempt au point qu'on en cite un, William Rufus King, qui fut élu sur terre étrangère. Avant son élection, Rufus King était parti à Cuba pour raison de santé et c'est à Havane, devant

le consul général des Etats-Unis, qu'il prêta serment.

Le président de la République américaine ne peut transférer son pouvoir à personne, pas même au vice-président. En cas de " relèvement de ses fonctions, de mort, de démission ou d'incapacité " seulement, le président devra être remplacé par le vice-président. Le désir ou le besoin d'un repos ne saurait être une raison de ne pas servir le pays. Les lois n'ont d'ailleurs jamais spécifié en quels cas cette incapacité, mentionnée dans la Constitution, pourrait relever le chef de l'Etat de ses devoirs. Lorsque le président Garfield était gravement malade, la question fut débattue de savoir si le vice-président devait le décharger de ses fonctions. Le général Arthur, vice-président, n'y voulut pas consentir tant que le président avait une parcelle de vie. Et Garfield, pendant les dernières semaines de sa vie, signa des papiers d'Etat sur son lit de mort.

Le président des Etats-Unis ne doit pas franchir le seuil d'une ambassade ou d'une légation étrangère. La résidence officielle d'un ambassadeur ou d'un ministre accrédités à Washington est territoire étranger et considéré comme colonie étrangère. Ces demeures, et les diplomates qui les habitent, jouissent d'une immunité absolue ; les morceaux de terre acquis par les gouvernements étrangers sont exempts de toutes taxes. Poser le pied sur la ligne seulement d'un de ces terrains serait, de la part du président, une offense grave contre une loi non écrite, mais respectée.

Le dimanche est le jour consacré aux intimes ; il serait malséant de troubler le repos dominical du président par des visites officielles. De même, l'usage interdit à la Maison Blanche les réceptions et les dîners de cérémonie pendant le Carême.

Le président des Etats-Unis ne peut faire de visite de cérémonie qu'à un seul président nouvellement élu, à un ex-président, au vice-président, aux présidents de pays étrangers ou à des monarques régnants, de passage dans la capitale américaine. Il ne doit faire de première visite qu'à un chef régnant. Lorsqu'un de ces hôtes se trouve à Washington et qu'il réside à la légation de son pays, le président des Etats-Unis lui désigne un hôtel comme lieu de rencontre. Tous les autres membres des familles régnantes doivent faire la première visite au président ; un prince héritier même n'équivaut comme rang qu'au vice-président.

Dans sa correspondance, le président se dispense des formalités qui ouvrent et closent habituellement les lettres. Il commence ses communications : Monsieur, jamais : Cher Monsieur ; au bas, il signe simplement son nom.

Une exception est faite pour les monarques étrangers que le président apostrophe ainsi : Grand et bon ami ; et qu'il salue en terminant : Votre bon ami.

Les cartes de visite du président ne portent aucun nom, mais tout uniquement les deux mots : Le président ; et les mêmes cartes peuvent servir pour tous les premiers magistrats du pays !

Un vieil usage s'oppose à ce que le président des Etats-Unis accepte des cadeaux de valeur de ses inférieurs. Un président, il y a quelques années, reçut des membres de son Cabinet, une villa au bord de la mer. Ce fait lui fut injurieusement reproché et les invectives ne prirent fin que lorsque le président MacKinley accepta les deux beaux vases de Sèvres qui lui furent offerts par notre président.

La dignité du chef de l'Etat, en Amérique, lui interdit formellement de se prêter aux interviews des journalistes. Mais peu de présidents résistent aux entreprises des reporters. Cleveland autorisait les interviews et corrigeait lui-même les articles qui s'occupaient de lui.

Un cas bien amusant de reportage essentiellement américain fut celui d'une intrépide journaliste, Mme Ann Royall, éditrice d'une feuille sensationnelle, le " Paul Pry ". Cette feuille ingénieuse employa un moyen inédit pour interviewer de force le président Tyler. Ayant épié le moment où le président prenait un bain dans la rivière du Potomac, la reporteresse s'assit, au bord de l'eau, sur les vêtements même de M. Tyler et n'en voulut pas bouger avant d'avoir tiré du président toutes les informations dont elle avait besoin.

L'AMOUR

Jeune fille, l'amour, c'est d'abord un miroir
Où la femme coquette et belle aime à se voir,
Et, gaie ou rêveuse, se penche ;
Puis, comme la vertu, quand il a votre cœur,
Il en chasse le mal et le vice moqueur,
Et vous fait l'âme pure et blanche :

Puis on descend un peu, le pied vous glisse...—Alors
C'est un abîme ! en vain la main s'attache aux bords,
On s'en va dans l'eau qui tournoie !—
L'amour est charmant, pur, et mortel. N'y crois pas !
Tel l'enfant, par un fleuve attiré à pas,
S'y mire, s'y lave et s'y noie.

VICTOR HUGO.
(Les Voix Intérieures.)

25 février 1837.

CHARITÉ RÉCOMPENSÉE

LEGENDE

En ce temps-là, dans l'Eden, il y avait deux petites
âmes qui voltigeaient sur les roses éternelles sous le
regard de Dieu. Elles se posaient ensemble sur la
même fleur, elles unissaient leurs adorations au Tout-
Puissant. Elles ne se séparaient jamais. Un jour, le
divin Maître entr'ouvrit d'un souffle deux nuées lumi-
neuses et lança dans l'espace les deux âmes sœurs.

Elles allaient habiter la terre, les pauvrettes, hélas !
sans certitude de voir se rouvrir pour elles ce beau
ciel qu'elles quittaient sans désir.

Elles arrivèrent toutes les deux en même temps
dans notre vallée de larmes et trouvèrent, chacune en
arrivant, leur place si mauvaise, qu'elles se mirent à
crier de douleur et de regret par la bouche du petit
corps frêle qui les tenait emprisonnées.

L'une reçut le nom de Jean.

L'autre, celui de Jane.

La chance, le hasard, ou plutôt la Providence sem-
bla les doter pour le présent d'un sort bien différent.

Jean fut enveloppé de gros langes de laine brune et
couché dans un berceau d'osier, près de l'âtre immense
d'une chaumière bretonne.

Jane, emmitouffée d'épaisse laine blanche, s'endor-
mit bercée dans un petit lit capitonné de soie rose, sa
délicate figure s'épanouit entre les dentelles d'un élé-
gant bonnet, tandis que le visage de Jean s'encadra
d'un petit bonnet de coton.

Néanmoins, les deux âmes exilées avaient une
commune jouissance toutes deux, elles pouvaient voir
le ciel, la lumière et le soleil à travers leurs yeux bleus,
et tendre leurs petits bras vers leur ancienne patrie.

L'enfance de Jane fut entourée des soins tendres et
délicats d'une mère riche et heureuse, tous ses
caprices furent comblés, une larme ne coula pas sur
sa joue rose sans être essuyée par mille baisers.

Jean cria souvent tout seul dans son berceau, près
du foyer glacé ; il connut la faim, le froid, les priva-
tions. Pourtant, il devint fort, grand, robuste.

Jane resta mince, frêle, délicate.

Un jour, à la porte du château splendide, Jean vint
tendre la main ; un valet le repoussa : "Hors d'ici,
vagabond, dit-il, il y a des asiles pour les vauriens de
ton âge."

Mais une douce figure riante apparut au balcon, et
deux petites mains, blanches et mignonnes, jetèrent
dans la blouse déchirée de l'innocent le gâteau qu'elles
tenaient.

Les deux enfants se sourirent, Jean remercia d'un
baiser de la main lancé vers la fenêtre. Le lendemain,
il revint et le chien de garde, qui n'aimait pas les
pauvres, se jeta sur lui.

Et la petite Jane poussa un cri quand elle vit son
protégé rouler sous les pattes du molosse.

Sa mère accourut : un domestique enchaîna le gros
chien, et Jane était descendue dans la cour ; elle avait
pris la main de Jean qui se relevait honteux, sale, et
les larmes aux yeux.

"Tu n'as pas mal, mon petit ? interrogeait-elle, tu
n'as pas mal, dis ?

—Je ne le sens plus," répondit le bambin qui regar-
dait avec stupéfaction la belle petite fille dont la main
essuyait son visage avec un mouchoir. Il regardait sa
grosse main brune serrée par les doigts mignons de sa
protectrice, il n'osait plus faire un mouvement.

"Maman, cria Jane, il faut l'habiller et lui donner
à manger.

—De grand cœur, répondit la mère dont la charité
prévoyante avait déjà deviné cette demande, et elle
montra à sa fille la bonne qui s'empresait d'apporter
une tartine.

—Mange, dit l'enfant à l'autre enfant, n'aie plus
peur, je t'en donnerai tous les jours, si tu veux, et
maman te fera faire des habits neufs."

Jean montra ses dents blanches dans un bon sou-
rire, il prit la tartine, la partagea, et repliant l'une
sur l'autre les deux tranches de pain, il glissa le tout
dans sa poche.

"Comment, tu n'as pas faim ?

—Si.

—Alors, mange donc, c'est bon.

—Chez nous, je mangerai.

—Pourquoi pas ici ? demanda la maman, j'aurais
voulu jouir de la vue de ton appétit ; ma fille, à moi,
n'a jamais faim."

Jean ne répondit pas.

"Pourquoi, pourquoi ? répéta Jane.

—Parce que je partagerai avec maman."

A ces mots, la mère et la fille se regardèrent, et ce
fut avec la plus vive sympathie que celle-là promit au
petit mendiant de s'occuper de lui et d'aller visiter sa
chaumière.

Le petit cœur de Jean débordait de joie, jamais de
si douces paroles, si ce n'est celles de sa mère, n'étaient
venues à son oreille, jamais de si belles dames n'avaient
tourné un visage souriant vers le petit déshérité du
monde ; il sourit encore, prit la main de la petite
fille, la serra vivement et partit en courant.

Tout haletant, il arriva en vue de la chaumière.

"Maman ! maman !" cria-t-il.

Et tous les échos répétaient son appel.

Enfin, il entra dans l'unique pièce qui composait le
petit logis. Près de la cheminée, où se consumaient
deux tisons, une femme pâle restait assise, elle était
si maigre qu'elle semblait diaphane, son visage, qu'on
devinait jeune malgré tout, portait l'empreinte de la
souffrance ; elle voulut tendre les bras à son fils, mais
son effort fut impuissant ; elle voulut lui sourire,
mais deux larmes tombèrent sur ses mains amaigries.

Cependant, Jean s'était agenouillé devant elle, il
avait appuyé sa tête ébouriffée sur son sein.

"Maman, tu vas te guérir, dit-il, de belles dames
viendront te voir demain, tu sais, la comtesse du
château et sa fille. Vois ce qu'elles m'ont donné."

Il tirait son pain, il offrait tout à sa mère. Celle-ci
essaya d'avalier une bouchée, mais sa gorge contractée
s'opposa à cette tentative.

"Mon pauvre Jean, dit-elle d'une voix bien faible,
elles viendront demain, dis-tu, je ne les verrai pas,
car il me reste bien peu d'heures à vivre, mais elles
prendront soin de toi, Dieu m'envoie au moment
suprême cette grande consolation. Il est bon d'adou-
cir mes derniers moments."

L'enfant se mit à pleurer, la tartine tomba dans les
cendres, et le petit corps maigri du pauvre Jean fut
péniblement secouru de sanglots convulsifs. Hélas !
que de douleurs ignorées dans la cabane solitaire.

"Mon petit, dit la pauvre mère, aie du courage, il
te restera ton ange gardien, le secours t'arrive à pro-
pos, rendons-en grâce à Dieu. Je le priais de te
laisser venir avec moi chez lui, où tu ne manquerais
plus de rien. Il ne l'a pas voulu, c'est mieux ainsi."

Un long silence suivit ces paroles. Jean pleurait
toujours ; puis, la main caressante de sa mère releva
son front humide.

"Mange, dit-elle, je t'avais fait de la soupe pour
deux jours, et puis, va dormir."

Il obéit ; quelques heures plus tard, tout était
silencieux dans la pauvre chaumière, l'enfant som-
meillait, pour réparer ses forces, et la mère s'était
endormie pour toujours...

* *

Jean n'avait pas six ans : il faillit mourir de cha-
grin. Sans le cœur dévoué de Jane qui montra à
Jean tous les trésors de pitié qu'il contenait, l'âme
exilée eût brisé sa prison.

L'orphelin fut placé dans une institution et protégé
par la comtesse. Jane suivit à Paris des cours sur la
surveillance de sa mère, qui abandonna le château
pour la ville ; elle devint une belle jeune fille au
regard pur, au sourire d'ange ; mais elle resta frêle,
comme une plante exotique qui n'a pas su prendre
racine dans un froid climat.

Jean devint fort, grand, brave et resta bon ; le
souvenir de Jane était dans son cœur.

Cependant, dix ans avaient passé sans qu'ils se
fussent revus.

Un jour, la guerre éclata, Jane partagea avec ses
parents les privations du siège de Paris pendant que
Jean, revenu du fond de la Bretagne, se battait aux
remparts.

Après la guerre, la Commune, l'incendie et toutes
les horreurs de ces temps malheureux, la maison du
comte fut brûlée, lui-même emmené comme otage et
assassiné, la comtesse mourut de chagrin et de frayeur ;
Jane resta toute seule sur les décombres fumants de
la maison paternelle, elle n'avait plus la force de
prier ; on eût dit que l'espérance avait brisé ses ailes
vaincues par le désespoir.

L'heure de la détresse avait sonné pour elle ; mais
elle avait semé une plante qui rarement reste sans
fruits. Le Dieu protecteur de ceux qu'il a envoyés le
servir ici-bas, souffla à l'ange gardien de Jean de le
conduire vers la rue déserte, dépeuplée par le feu où
pleurait Jane abandonnée.

Le jeune soldat arriva juste à temps pour partager
son pain de munition avec la bienfaitrice de son
enfance. Ce petit secours conserva la vie de Jane, et
la vue de cet ami d'autan lui donna la force de réagir
contre sa douleur.

"A mon tour, maintenant, dit Jean, acceptez de
moi, comme d'un frère, tout ce que je possède, tout ce
que je gagnerai.

—Ne me reste-t-il donc aucun espoir ? reprit la
jeune fille en promenant son regard attristé sur l'amas
de décombres qui l'environnait. Oh ! que m'importe
d'ailleurs, continua-t-elle avec une explosion de lar-
mes, que me ferait une fortune dont je serais seule à
jouir, puisque mes parents ne sont plus."

Elle s'arrêta, l'air navré de Jean lui fit comprendre
qu'il était cruel de parler ainsi.

"Pardon, reprit-elle doucement, j'avais oublié vo-
tre dévouement, mon excuse est dans la désolation
qui m'environne, je ne suis pas ingrate, et c'est du
fond du cœur que je vous remercie.

—Vous ne me devez rien, Mademoiselle, quoi que je
fasse, je ne m'acquitterai jamais envers vous, et je le
préfère, car ma reconnaissance m'est douce."

Plusieurs jours s'écoulèrent, Jean fit chaque fois
deux parts de sa ration, il y joignit sa maigre paye
pour diminuer la frugalité de l'ordinaire du soldat.
Toujours il était remercié d'un bon sourire, d'une
affectueuse pression de main, et il repartait heureux,
plein de courage.

Et, quand la paix fut revenue, quand le volontaire
breton se trouva libre de ses actions, il vint, le cœur
serré d'une poignante angoisse, confier son inquiétude
à son amie :

"Je suis libéré, dit-il, on nous renvoie à nos foyers,
mais je n'ai pas de foyer, moi, où donc irai-je ?

—Où je serai, répondit-elle en tournant vers lui ses
yeux, nous sommes seuls tous deux, pourquoi nous
séparer ?

Jean rougit et balbutia :

"Nous fuirons Paris, continua Jane, et nous irons
demander aux landes bretonnes qui nous ont vus naître.
Là nous aurons la solitude, l'air libre, l'oubli des
mauvais jours. Pourquoi ne dites-vous rien, ami ?

—C'est que je n'ose.

—Mais je devine, Jean, nous sommes tous deux les
enfants du bon Dieu."

Jean ne répondit pas, ses yeux brillaient de joie.

Plus tard, bien plus tard, un jour, des nuées s'ou-
vrirent pour laisser passer les deux âmes revenant de
l'exil ensemble, comme elles étaient parties. Elles
allèrent se ranger aux pieds du Créateur parmi les
élus et un concert unanime exalta leurs mérites et
leurs vertus.

RENÉE GOURAND.



ON NE PASSE PAS



BEAUX-ARTS.—CHANSON DE LA RUE, TABLEAU DE M^{LE} MARIE BERTHE MOUCHEL

LE 74^e ANNIVERSAIRE DE JULES VERNE

L'on vient de célébrer à Amiens, au milieu de la douce intimité familiale, le soixante-quatorzième anniversaire de la naissance de Jules Verne.

Jules Verne est né à Nantes, en 1828, de famille modeste. Doué d'une rare imagination intarissable, il en appliqua les ressources à l'exploitation d'un genre nouveau devenu nécessaire pour l'avancement de la jeunesse. En peu d'années il devint le plus populaire des vulgarisateurs de sciences attrayantes et le plus universellement goûté des historiens de voyages... extraordinaires.

Que d'émotions rappellent son nom et ses œuvres, combien de nos lecteurs ont vécu *Famille sans nom*, combien ont senti vibrer en eux le sentiment patriotique de *Jean Sans Nom* et de ses fiers *Fils de la Liberté*. Tous nos lecteurs sont en ce moment vivement intéressés par *Cinq Semaines en Ballon* qui fut produit en 1868.

Aussi considérons-nous comme un devoir de joindre nos vœux aux vœux exprimés ; de présenter au vieillard douloureusement atteint de cécité, nos sentiments de respectueuse admiration et nos remerciements pour les délicieux moments qu'il nous a fait passer lors des veillées d'hiver.

P. DE P.

LES MUETS PARLENT

(Voir gravure)

Les muets parlent.

L'abbé de L'Épée, au XVIII^e siècle, commença la réhabilitation de ces déshérités. Il leur apprit à communiquer entre eux par des signes représentant les lettres de l'alphabet.

Ce modeste prêtre fut un réel bienfaiteur de l'humanité.

La science, depuis le XVIII^e siècle, a produit des merveilles. Elle a fait entendre les sourds. Elle rend la vue, dans bien des cas, aux aveugles. Elle est parvenue, depuis quelques années, à enseigner les sons à ceux dont la bouche demeurerait close, et croyait-on, le devait demeurer toujours.

Nos lecteurs se rappellent les figures que nous leur avons données il y a douze ou quatorze mois.

C'était à propos des signaux que l'on invente pour éviter à nos braves marins tout danger sur mer, surtout en temps de brouillard.

Ces figures—c'étaient réellement des figures humaines—par un mécanisme spécial, articulaient avec une puissance de son extrême les voyelles *a, e, i, o, u*. Et les gravures du MONDE ILLUSTRÉ faisaient voir le jeu des lèvres de la figure obéissant au mécanisme conduit par l'homme.

Ce que fait le mécanisme, là, le professeur de l'Institut des sourds-muets de Paris le fait, ici. Voyez notre gravure : le professeur indique le jeu de la figure ; l'enfant répète : c'est la figure qui agit, comme celle dont nous parlions tantôt.

Que la science produise des merveilles, c'est incontestable.

Qu'elle suspende les lois de la nature ; qu'elle crée—c'est impossible—

Le miracle reste. La science ni ne l'explique, ni ne l'atteint, ni ne l'égale.

F. P.

LE GÉNÉRAL ET LE SOLDAT

Un journal Parisien, dans un article consacré au maréchal Canrobert :

Il avait à cœur de leur faire comprendre qu'en dehors de la hiérarchie nécessaire pour assurer la solidité de la discipline et la sécurité du commandement, le général et le simple soldat étaient les mêmes hommes, astreints aux mêmes peines, comptables des mêmes devoirs.

Un jour, dans la tranchée, son officier d'ordonnance lui présenta un tout jeune conscrit, du nom de Rou-

mejoux, blessé, la veille, en sauvant la vie à son capitaine, qu'il avait emporté sur son dos, demi-mort, l'arrachant aux mains des Russes qui allaient le faire prisonnier. Le maréchal félicita le soldat rouge d'émotion et attacha sur sa poitrine la médaille militaire, puis lui dit, en lui montrant la sienne :

—Eh bien ! mon ami, nous voilà collègues !

—Oh ! non, mon général, pas tout à fait encore,—répliqua le soldat en riant. Vous êtes général en chef, et moi, je ne suis qu'un simple soldat du centre !

Au même moment, un de ces énormes boulets de marine, comme en vomissaient les grosses pièces de murailles qui défendaient les fortifications de Sébastopol, arriva à toute volée sur le parapet, le culbuta dans la tranchée, passant à hauteur de tête entre le général et le soldat.

Tout le monde fut mis à bas par le choc, couvert de terre, meurtri par les éclats des pierres et des bois que le boulet avait broyés.

On se relève, on se secoue.

Soldat et général se retrouvèrent vis-à-vis l'un de l'autre avec des vêtements en loques.

—Eh bien ! mon camarade, fit Canrobert, que sa bonne humeur n'abandonnait guère,—eh bien ! crois-tu que que, pour celui-là, nous sommes collègues, e-

bien égaux encore ? S'il nous avait tués, tous les deux, aurait-il distingué le général du soldat ? Va, nous sommes tous les mêmes devant le boulet, et la mort ne distingue pas la couleur et le grain des épaulettes !

On publie, en Italie, la correspondance de Rossini et à ce propos une foule de traits et de mots dont le maître était coutumier.

Un jour, à Paris, le roi de Portugal qui avait la manie du violoncelle, joua devant Rossini une romance tirée d'un de ses opéras : "Que vous en semble, Maestro ?" interrogea le souverain.

"Pas trop mal pour un roi, répondit Rossini. D'ailleurs, les rois, on le sait, n'ont de compte à rendre à "personne."

Une autre fois ce fut le prince Poniatowski, sénateur de l'Empire qui s'exposa aux coups du maître. Rencontrant Rossini sur le boulevard, le prince, qui se piquait de composer, le salua en ces termes : "Bonjour, collègue."

"Tiens, répliqua Rossini, est-ce qu'on m'aurait nommé sénateur ?"



LE MONUMENT DE VICTOR HUGO, PAR BARRIAS

La Chanson

du Fou

Paroles

de

Victor HUGO

Musique

de

H. MONPOU



Vignette de Célestin Nanteuil

Allegro brillante.

PIANO.

II.

L'Océan trompeur
Couvre de vapeur
La dune :
Vois à l'horizon,
Aucune maison,
Aucune !
La la, aucune,
La la, aucune,
La la la la !

III.

Maint voleur te suit,
La chose est la nuit,
Commune ;
Les dames des bois
Nous gardent parfois
Rancune,
La la, nous gardent,
La la, rancune,
La la la la !

IV.

Elle vont errer,
Crains d'en rencontrer
Quelqu'une.
Les lutins de l'air
Vont errer au clair
De lune,
La la, au clair,
La la, de lune,
La la la la !

DANS L'OcéAN GLACIAL

LE SOLEIL DE MINUIT

25 juin, samedi.—Ce matin, quand on y pensait le moins, " brusquement d'épaisses vapeurs ont monté, et tout a été submergé par un houleux océan de ouates blanches." (LOUI). Et en avant la musique du *cornet de brume* que l'on s'était, sans peine, déshabitué d'entendre !

Heureusement ça n'a duré que quelques heures. Quand nous avons retrouvé l'air libre et la lumière, l'île de Grimsey, dénudée et très triste, s'est dressée devant nous, à une dizaine de milles. Elle ne semble pas habitée d'une façon continue ; les Islandais, à cette époque de l'année, y séjournent un peu pour la pêche ; elle leur sert de point de relâche.

Ce soir calme plat. Sur les flots apaisés le soleil qui rayonne, très doux et mélancolique, là-haut, déroule un immense tapis d'argent aux moirures nacrés. Nous sommes seuls, perdus sur l'immensité muette. Immobilité, silence, solitude, tout cela est absolu—et incompréhensible, sûrement, pour quiconque n'a pas connu ces trois choses réunies dans les espaces étrangement vides de l'Océan. Jamais, sur terre, ne règne le silence complet. Mille bruits à peine perceptibles sortent de près, de loin, d'en haut, d'en bas, de partout ; cela provient des hommes, des animaux, des insectes, des oiseaux, des arbres, des choses qu'on ne sait pas. Ce bourdonnement imprécis, qui échappe à l'analyse, forme une sorte de concert harmonieux cependant,—concert de la vie qu'on entend sourdre de partout, qui s'éveille, qui s'agite, qui s'épanouit, qui s'éteint,—concert des joies, des douleurs, des passions, des détresses, du travail, de l'amour, de la mort...

Même en plein midi des étés, quand le soleil incendie un paysage et l'assouplit, des petites voix résonnent ou murmurent ; et puis l'air semble danser dans la reverberation crue de toutes choses, et c'est encore la vie.

Que de fois il m'est arrivé, à Tours, dans mes promenades solitaires sur le Canal, de m'arrêter et de prêter l'oreille à ce bourdonnement houleux qui s'élevait des champs voisins comme de la ville prochaine ! Que de fois, en pleine campagne, j'ai écouté de même ! Et toujours je percevais beaucoup de choses, j'entendais beaucoup de voix,—faibles et mystérieuses, ou fortes et imposantes,—qui me faisaient monter, monter avec elles au-dessus des douloureuses banalités de la terre, qui me faisaient rêver, qui dilataient mon âme, en tiraient des sons jusque-là inconnus,—comme les soupirs de la harpe éolienne sous la brise du soir,—et la faisaient souffrir aussi bien souvent...

Sur mer, rien de semblable, en ces jours de calme blanc où toutes les brises semblent finies, épuisées à tout jamais. Le soleil illumine une nature morte : c'est le silence absolu dans l'immobilité et la solitude absolue, et cela parfois étreint le cœur et lui fait mal. (1)

Il est vrai que l'Océan se rattrape, en ses jours de colère. Alors ses mille voix et hurlements mêlés à la grande clameur du vent remplissent les espaces, tandis que les flots, emportés par le vertige du mouvement, semblent vouloir ramener le règne du chaos.

Baigné par la douce et mourante lumière du soleil de minuit, j'ai éprouvé, une fois de plus, et analysé la première de ces impressions, celle du grand silence des flots pacifiés. Malheureusement un banc de brume s'étendait tout au bas de l'horizon, et l'extrémité inférieure du soleil s'y est plongée dès onze heures quarante-cinq ; à minuit dix, l'astre y a, durant quelques minutes, disparu tout entier, car la brume montait. Mais bientôt le soleil qui, lui, remontait aussi, en est sorti de nouveau, projetant sur la mer sa lueur pâle.

Ce soleil de minuit, que de touristes tiennent à honneur de le contempler, au moins une fois, du cap Nord norvégien ! Nous l'avions déjà entrevu, le 15, au large du cap Nord islandais ; comme nous séjournons



GROUPE DE CHAPEAUX DE DEMI-SAISON

longuement en son froid empire, il nous est loisible de le voir, non en passant comme ces touristes, mais pendant au moins trois semaines (avant et après le solstice d'été), lorsqu'il ne cache pas sa majesté derrière les fantastiques nuages ou bien dessous la triste voile des brumes.

26 juin, dimanche.—Visité un navire pour lequel nous avions des lettres ; rencontré vingt-trois autres. Tout allait bien à bord.

La nuit dernière j'ai bien vu et observé le soleil de minuit. Vers dix heures, la mer s'apaise, redevient très calme et déroule à l'infini son uniformité éternelle : on dirait une prairie incommensurable légèrement ondulée. Et le pâle soleil boréal étend sur les flots une lumière appauvrie, presque éteinte ; cela ressemble à un astre très vieux, usé, près de s'évanouir. L'atmosphère, cependant, s'épure toujours plus, devient transparente et très limpide ; le soleil semble reprendre des forces pour se montrer à minuit, dans une pleine lumière atténuée.

Depuis onze heures trente environ, il ne descend plus ; jusque vers une heure, il ne paraît pas sensiblement remonter. Il est étale—s'il est permis de lui appliquer cette expression maritime,—à une hauteur appréciative de deux mètres au-dessus de l'horizon. Il se présente comme une grosse boule de feu toute blanche, pas trop éblouissant, puis-je le fixe sans peine. Et sa clarté mystérieuse et douce s'étend comme un immense et féérique ruban aux reflets d'or sur les flots apaisés, dont le silence oppressant n'est interrompu, une seconde, que par le houhoulement puissant et essoufflé d'une invisible haleine...

Pendant que notre navire demeurait immobile dans le calme universel des choses, comme pour nous permettre de mieux contempler ces merveilles, des bois flottés (1) passaient, entraînés par le courant, le long

du bord. Sur une de ces pièces de bois une douzaine d'oiseaux de mer naviguaient reposés. On eût dit les génies familiers des flots.

Cependant minuit vient de sonner ; il y a un instant c'était le soir du 25, et maintenant, sans transition, nous voici au matin du 26.

J'aime, certes, les nuits étoilées, silencieuses et chaudes, des tropiques ; au milieu de l'Océan, j'ai admiré leurs suprêmes splendeurs ; j'en ai joui de toute mon âme qui, grâce à Dieu, sait comprendre un peu les belles choses et vibrer à leur contact intime et mystérieux. Mais j'aime plus encore les beautés polaires avec leur soleil de minuit et leur sauvagerie grandiose, avec leur indéfinissable reflet du ciel descendant sur la désolation et l'horreur des paysages islandais comme une lueur de céleste espérance, enfin avec la vague et la mélancolie de jours infinis silencieux. Ces beautés-là soulèvent avec plus de douceur, avec plus de force aussi, mon âme au-dessus des vilénies, des petites et des vulgarités de l'existence vers les hauteurs sereines, toujours apaisées, des régions du rêve et de l'au delà...

Nous sommes rendus sur les lieux de pêche du nord-est, au milieu des bateaux. A la messe, j'ai fait une improvisation sur l'Evangile du jour, absolument de circonstance : la pêche miraculeuse, "*Duc in altum In verbo autem tuo laxabo rete....*"

28 juin, mardi.—Après avoir passé la journée d'hier au milieu d'une flottille de goélettes, nous n'en avons pas, aujourd'hui, aperçu une seule. Mauvaise nuit. Ce matin le vent est tombé, mais une houle énorme a persisté, nous secouant et secouant les voiles et les armures de lamentable façon. A trois heures du soir, brusquement le vent a soufflé en violente tempête. On a pu, juste à temps, " haler bas les frocs,—carguer

(1) On connaît le mot de Pascal : " Le silence éternel de ces espaces infinis m'éffraie."

[1] Ce sont des pièces de bois, de toutes les dimensions, que l'on rencontre fréquemment dans la mer et sur les côtes d'Islande. Elles y sont apportées par les deux courants marins ; celui qui

vient du golfe du Mexique, et qui relève très sensiblement la température de l'île [qu'il rend habitable], apporte des bois d'acajou et de calacrat, arrachés aux côtes du Brésil ; l'autre, qui vient de l'Océan Glacial, apporte des conifères et des bouleaux, qu'il a pris au nord de la Russie et de la Sibérie.

le peroquet,—amener l'artimon, prendre des ris partout."

Neuf heures du soir.—La tempête devient affreuse ; il passe des rafales d'une violence affolante ; l'air s'emplit alentour d'une poussière d'eau arrachée à la crête toute blanche des lames. Mer démontée, brume intense, pluie glaciale, c'est complet ! Avant ce grand branle-bas des forces de la nature, nous n'avions pas été peu surpris de sentir passer sur le navire deux ou trois "bouffées d'air chaud" apportées par le vent du sud. Un homme, qui était tout en haut de la mâture faillit s'y trouver mal. Ce vent chaud nous a rappelé que, au pays, on est en plein été maintenant.

1er juillet, vendredi.—Au large de Oster-Horn, dans le sud-est, après avoir visité le banc de Walesbach et les bancs voisins. Ce soir, avec M. Colin, je contempiais cette multitude agglomérée de montagnes, aux formes plus bizarres les unes que les autres, qui s'appelle l'Islande. Leurs bases étaient noyées dans un sombre brouillard ; leurs sommets, enveloppés, presque tous, de nuages blancs et pommelés. Et nous nous demandions si, vraiment, il y avait là une grande île ; si ce n'était pas, plutôt, une vision de paysage lunaire. Cela défait toute description, tant les lignes étaient imprécises et l'ensemble irréel. On ne distinguait la terre du ciel que par ce qui, des cimes, surnageait au-dessus de l'océan immobile des nuages. Plus loin, "des montagnes sombres sous un amoncellement de nuages lourds ; encore des côtes volcaniques se profilant, déchiquetées, dans le ciel morne ; et puis, plus rien que des nuages stagnants aux couleurs et aux contours jamais vus. Au-dessus de nous, au large, un dôme de bleu dans le ciel nettoyé et pur ; mais ce coin d'azur ne reflète pas son bleu pâle dans les flots qui nous portent et qui restent quand même sales et noirs. On dirait du plomb fondu.

Autour de nous, un troupeau de baleines,—au moins douze,—lancent en l'air, de leur évent, des colonnes d'eau irisées ça et là par les rayons du soleil. Ces monstres sont bien à leur place dans ces parages, et nous.... en France. On en voit si souvent, des baleines, qu'on n'y prend plus garde. Cependant, il est toujours amusant de suivre leurs évolutions bizarres. Du *Saint-Paul*, c'est un spectacle qui en vaut bien un autre. Du *Saint-Paul*, oui ; mais de notre petite baleinière lorsque nous nous en allons, au large, visiter les navires, c'est différent ! Ces monstres ne sont pas méchants ; loin de venir soulever notre coquille de noix sur leur immense dos—long de quinze, vingt ou vingt-cinq mètres—et de la projeter en l'air, ils nous fuiraient plutôt, semble-t-il. Cependant si nous nous trouvons sur le passage de l'un d'entre eux au moment où, exaspéré, il sort plus ou moins meurtri de la lutte contre un ennemi redoutable,—navire baleinier ou espadon,—il nous arrangerait de belle façon sans doute, et il serait de notre part plus que téméraire de compter sur la veine de Jonas !

2 juillet, samedi.—Journée aussi mauvaise que la nuit ; vent très fort, mer houleuse et méchante, brume glaciale, en un mot l'Islande avec ses agréments variés.

P. GIQUELLO.

GROUPE DE CHAPEAUX DE DEMI-SAISON

(Voir gravure)

No. 1. *Chapeau toquet-capote*.—En mousseline de soie pliée mruve orchidée avec dentelle de jais découpé sur le devant. Piquet de trois camélias blancs rosés et feuillage.

No 2. *Toque en camélias*.—Modèle de demi-saison très élégant, tout en camélias de diverses teintes.

No 3. *Toque*.—En tulle de soie blanc triplé et drapé. Girandole de perles avec agrafes en pareil.

No 4. *Tricorne*.—En dentelle de tulle de soie. Ca-lotte en dentelle application sur fond de mousseline de soie bleu pâle ; passe en tulle blanc froncé et bouilloné. Ruban de taffetas souple bleu pastel.

CE QUE DIT LE VENT

La nuit est froide et le ciel froid.
Paysannets aux lits étroits,
Dormez ! car la chandelle est morte !
Le hibou geint sur les buissons,
Et le vent flûte des chansons
Dans le trou de la vieille porte.

Hou... hou... hou... hou ! hu... hu... hu... hu !
Quel effrayant tohu-bohu,
Quelles sinistres mélodées !
Quelles gammes, quels crescendos !
Paysannets, plongez vos dos
Sous vos couvertures râpées !

Savez-vous ce qu'il dit, le vent,
Le vent qui passe en soulevant
La paille au fond de vos chaumines ?
Oh ! ne parle-t-il pas de mort ?
D'ogre qui vient, de loup qui mord
Et de malheurs, et de famines ?

N'apporte-t-il pas de grands cris ?
Les cris d'anciens mousses péris
Au fond des vagues qui les roulent ?
Les cris des pauvrets en haillons,
Les cris de tous les oisillons
Dont les nids tremblent et s'éroulent ?

Or, tandis que les petits gueux
Cherchent le sens des vents fougueux
Il pleut dans leur triste demeure.
Il pleut... Pourquoi ? Nul ne le sait.
Mais les enfants pensent que c'est
Le ciel qui comprend et qui pleure !

JEAN RAMEAU.

UNE TONNE D'OR !

VIEUX CONTE CANADIEN

Joe Laroche, un draveur qui ne se connaissait pas de maître, fort comme un cheval, bon comme du pain d'habitant, mais superstitieux et crédule dans les grands prix, avait entendu raconter l'histoire de ce Canadien qui avait reçu d'un chef sauvage, en récompense d'un service rendu, un navire chargé.... de diamants.

Il trouvait cela un peu difficile à avaler. "De l'or ou de l'argent, disait-il, cela passerait encore, mais des diamants ! Il n'y en a peut-être pas autant que cela chez tous les bijoutiers du Canada !" Cependant il goba la pilule lorsqu'on lui montra un livre où la chose était relatée tout au long, noir sur blanc, imprimé à Montréal, P.Q.

A partir de ce moment, il devint tout rêveur. Depuis des années et des années il travaillait comme un esclave et, malgré cela, il avait toutes les peines du monde à joindre les deux bouts. Il en perdit l'appétit et le sommeil et, à force de "jongler," il finit par se dire qu'il ferait n'importe quoi pour posséder une simple petite tonne d'or.

Quand on a des idées pareilles, on est en route pour l'asile ou pour le pénitencier.

Pour son grand malheur, Joe se mit à boire. "L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a," dit un proverbe ; l'esprit en bouteilles surtout produit souvent cet effet. Le pauvre homme consulta des somnambules et des tireuses de cartes, qui lui suggérèrent l'idée de vendre son âme au diable. Il commença par jurer que jamais il ne ferait un pareil marché, puis, toujours obsédé par l'inférieure tentation, il finit par décider de se rendre, à l'heure de minuit, à un endroit où, disait-on, messire satan avait son bureau de recrutement.

Comme de raison, quand on part ainsi pour la gloire et la fortune, on prend quelque chose ; et Joe en prit si bien, que sa tête était lourde et ses jambes faibles lorsque, vers onze heures du soir, il partit pour le mystérieux rendez-vous. Il faisait très-froid ; un vent de nord-est chassait devant lui des lambeaux de nuages, semblables à de gigantesques suaires. Des légions de vieilles sorcières, à cheval sur des balais, passaient dans l'air en poussant des cris rauques ; dans l'une d'elles Joe crut reconnaître sa belle-mère. Des feux-follets dansaient sur les chemins, précédant de quelques pas à peine le voyageur solitaire qu'ils paraissaient chargés de guider.

Assis sur la margelle d'un puits abandonné, dernier vestige d'une ferme détruite par les civilisateurs anglais à l'époque de la conquête du Canada, un vieux diable boiteux, chauve et décrépît, attendait.

Joe n'en menait pas large, comme on dit. On peut bien parler du diable quand il n'est pas là ; mais sa présence n'inspire jamais d'idées folâtres, même lorsqu'on attend de lui la réalisation de ses rêves.

—Mon pauvre Joe, dit le citoyen du sombre royaume, tu t'en fais accroire comme la plupart des humains qui te ressemblent. Tu t'imagines que je cours après les âmes, alors que les sept péchés capitaux m'en fournissent par centaines et milliers ! Voyons, que veux-tu pour la pauvette à laquelle ta carcasse d'ivrogne sert d'enveloppe ?

—On m'a dit, répondit le draveur, que vous m'en donneriez bien dix tonnes d'or.

Et il leva ses dix doigts, à seule fin de prouver qu'il savait ce qu'il voulait.

—Pourquoi pas une barge ? ricane le diable. Avec la vie que tu mènes je t'aurai pour rien avant cinq ans d'ici.

—Mon bon petit diable, supplia Joe, rien qu'une tonne !

—Soit, reprit le boiteux, je t'accorde ce que tu demandes, en considération des services que tu me rends... Car, tu le sais, n'est-ce pas ? tes "bons" exemples m'attirent des clients... Va chez toi, tu y trouveras l'or convoité. Je ne te fais signer aucun papier, car tu ne sais pas écrire et je ne veux pas de ta croix. Va ! Dans deux ans j'irai te prendre.

—Deux ans ! c'est bien court.

—C'est comme tu voudras !

Joe accepta, rentra chez lui et trouva dans sa chambre à coucher un énorme tas de pièces d'or.

A partir de ce moment, ce ne furent plus pour lui que fêtes et "brosses" sans fin. Les amis ne lui manquèrent naturellement pas ; on le flattait, on lui trouvait de l'esprit, on lui présentait des adresses, on ne parlait que de lui dans les journaux.

Mais, une année passa vite et deux années aussi.

Un jour qu'il remuait à la pelle ses beaux jaunets pour les empêcher de moisir, il sentit brusquement une odeur de soufre. L'or disparut et à sa place le vendu vit le diable en personne.

Alors Joe, pris de peur, jeta un grand cri et... se réveilla. Il se tâta, se mordit le bout du doigt, se plaça devant un miroir pour s'assurer s'il était réellement de ce monde et, tout joyeux, jura de changer de vie.

Il tint parole, travailla comme un bon, s'éloigna des mauvaises sociétés, vécut en chrétien.

Les imbéciles désireux de faire un pacte en règle avec le diable sont très-rares. Il n'en est pas de même de ceux qui, voulant s'enrichir coûte que coûte, ne reculent devant aucun moyen, si malhonnête qu'il soit, pour arriver à leurs fins. Ceux-là sont plus qu'ils ne le pensent possédés par le démon de l'or. Auront-ils le bonheur, au moment suprême, de sortir de leur sommeil de mort, de réparer les injustices commises, de racheter leur pauvre âme ?

Bien avisés sont ceux qui ne s'exposent pas à des dangers de ce genre !

JEAN DES ERABLES.

PERSONNEL

Nous apprenons, avec regrets, que notre ami et concitoyen, M. le Dr J.-C. Saint-Pierre, dentiste, quitte Montréal pour aller s'établir à Sherbrooke.

Nous lui souhaitons une nombreuse clientèle.

Les enfants avant que de naître
Sont étoiles dans le ciel bleu.

VICTOR HUNO.

Oui, deveniuel, c'est rentrer dans l'aurore ;
Le vieillard gai se prête aux marmots triomphants ;
Nous nous rapetissons dans les petits enfants.

VICTOR HUNO.

AMBITIONS

C'est le soir. Dans son fumoir luxueux, le député, à demi-couché sur une ottomane, regarde s'envoler la fumée de ses cigarettes turques.

Par les vitraux des fenêtres, des rayons de lune pénètrent en s'irisant de couleurs douces, et se promènent silencieusement sur les peaux d'ours blancs qui ouatent le parquet.

* *

« Quel sceptique misanthrope prétendait donc que tout est vanité en ce monde, hormis aimer Dieu et le servir lui seul ? »

« Je ne suis pas un bigot, moi, pensait le député, et la gloire m'appelle de son plus enivrant sourire. Oh ! quand j'aurai atteint le sommet des triomphes vers lesquels parfois ma pensée s'égarait, que me manquera-t-il ? Que m'importera Dieu et toutes les fantasmagories naturelles ! Je serai vraiment heureux, car j'aurai la gloire, je serai Dieu moi-même. »

*

Et voilà que des vitraux gothiques se détache une sombre apparition, une ombre noire vêtue de deuil. Elle s'avance glissant sur un rayon de lune, et se plaçant devant le rêveur étonné :

— Dis moi, mon frère, qu'appelles-tu la gloire ?

Et ce mot de « frère » vibrerait étrangement dans le silence de la pièce.

Le député eut un frisson.

— La gloire, dit-il enfin, la gloire, c'est l'apothéose humaine, c'est l'homme élevé au-dessus de tous les autres par leur propre choix. Avoir la gloire, c'est d'être heureux, c'est ne plus éprouver aucun désir !

— Dis moi encore, mon frère, que te manque-t-il pour atteindre la gloire ? Quel chemin as-tu déjà parcouru vers elle et quel trajet te reste-t-il à faire ?

* *

Alors, déroulant sa vie en une rapide vision, le député évoqua les souvenirs d'enfance, les rêves modestes du foyer, les ambitions s'agrandissant toujours à mesure qu'elles se réalisaient.

Tout petit, les femmes du village venaient l'admirer sur les genoux de sa mère : « Quel bel enfant ! Comme il vous fera honneur ! »

Puis, les années de collège et les distributions de prix, où de nombreuses couronnes étaient posées sur sa tête aux applaudissements de la salle entière.

Ensuite le barreau, les succès d'éloquence, des centaines d'auditeurs haletant sous l'émotion étreignante de ses plaidoiries, les conférences publiques, les masses soulevées d'enthousiasme l'acclamant.

Un peu plus tard, la députation. Et alors, les succès se poursuivent comme dans une féerie : la fortune, ovations, honneurs, il n'a qu'à se baisser pour ramasser toutes ces fleurs de gloire éparses à ses pieds.

* *

Et maintenant, mon frère, que te faut-il encore ?

— Je serai ministre, je traiterai avec les puissances du monde.

— Et après ?

— Je connaîtrai ce qu'il y a de plus illustre en France : noblesse, sciences, lettres, beaux-arts, partout je serai accueilli.

— Et après ?

— Peut-être serai-je chef de l'Etat. Tous les empereurs de la terre ne seront que mes égaux ou mes inférieurs, je n'aurai plus de maître.

— Si ! quand bien même Dieu n'existerait plus, tu auras toujours un maître.

— Et lequel donc, je vous prie ?

— Moi, mon frère.

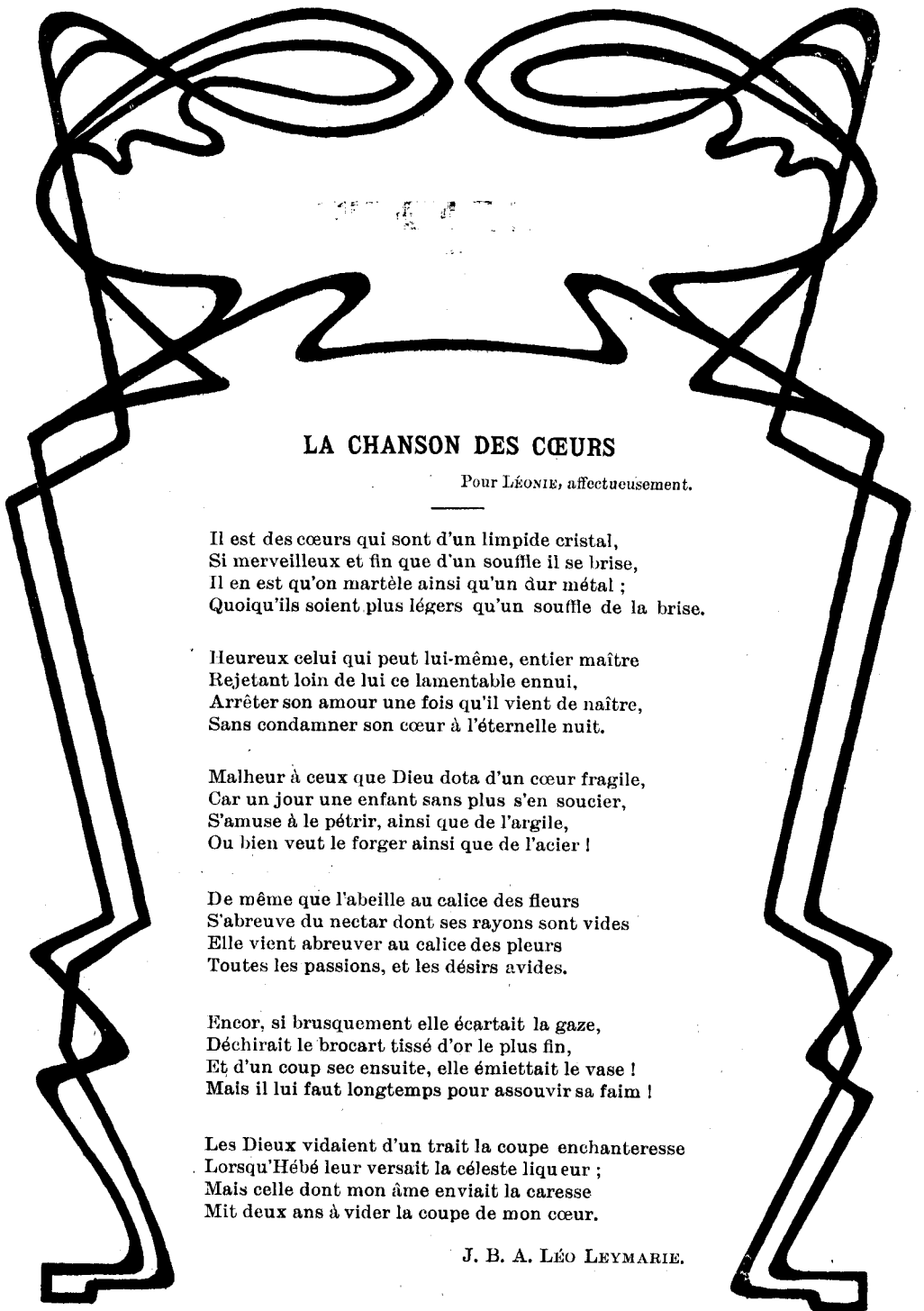
* *

Et, dans le rayon de lune qu'effaçait lentement l'ombre d'un nuage, la « Mort » disparut.

Et il sembla au député qu'un souffle glacé passait sur sa tête en même temps qu'une voix murmurait tout bas :

— A bientôt, mon frère !

ANDRÉ BESSON.



LA CHANSON DES CŒURS

Pour LÉONIE, affectueusement.

Il est des cœurs qui sont d'un limpide cristal,
Si merveilleux et fin que d'un souffle il se brise,
Il en est qu'on martèle ainsi qu'un dur métal ;
Quoiqu'ils soient plus légers qu'un souffle de la brise.

Heureux celui qui peut lui-même, entier maître
Rejetant loin de lui ce lamentable ennui,
Arrêter son amour une fois qu'il vient de naître,
Sans condamner son cœur à l'éternelle nuit.

Malheur à ceux que Dieu dota d'un cœur fragile,
Car un jour une enfant sans plus s'en soucier,
S'amuse à le pétrir, ainsi que de l'argile,
Ou bien veut le forger ainsi que de l'acier !

De même que l'abeille au calice des fleurs
S'abreuve du nectar dont ses rayons sont vides
Elle vient abreuver au calice des pleurs
Toutes les passions, et les désirs avides.

Encor, si brusquement elle écartait la gaze,
Déchirait le brocart tissé d'or le plus fin,
Et d'un coup sec ensuite, elle émiettait le vase !
Mais il lui faut longtemps pour assouvir sa faim !

Les Dieux vidaient d'un trait la coupe enchanteresse
Lorsqu'Hébé leur versait la céleste liqueur ;
Mais celle dont mon âme enviait la caresse
Mit deux ans à vider la coupe de mon cœur.

J. B. A. LÉO LEYMARIE.

NOTES ET FAITS

Petit patriote.

Le *Temps* publie un fragment d'interview d'un petit Boer, âgé de trois ans et demi, qui, avec sa mère et une petite sœur de dix-huit mois, habite la Haye, et dont le père est au Transvaal.

— Tu aimes être ici ?

— Non !

— Où veux-tu aller, alors ?

— A la maison, chez papa !

— Mais papa n'est pas à la maison... Que veux-tu aller faire là-bas ?

— Tirer des Anglais.

Il n'est pas probable que le petit Boer ait lu l'*Enfant grec*, de Victor Hugo. Et pourtant son : « Je veux tirer des Anglais ! » n'est qu'un écho du : « Je veux de la poudre et des balles. »

Les prisonniers boers à Sainte-Hélène.

Le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* publie plusieurs lettres qui ont été écrites par des Boers prisonniers à Sainte-Hélène et dont voici les deux principaux passages :

Nous comptons, depuis quelque temps, un grand nombre de décès parmi les prisonniers les plus âgés. Les malades enfiévrés meurent dans de vives souffrances. Les médecins anglais parlent de maladie de cœur. Mais la véritable cause de la mort est le béri-béri !

Les censeurs anglais, MM. Rouy et Walton, prennent nos lettres, enlèvent pour leur usage personnel, les timbres et brûlent le courrier. Un prisonnier affirme, sous serment, que M. Walton a jeté au feu, en sa présence, un sac renfermant plus de 1,500 lettres.

Une facétie de Dewet.

Feu la reine Victoria avait fait expédier en 1899, à chacun des soldats en campagne dans le Sud africain, une boîte de chocolat. Une grande partie de ce chocolat, comme on sait, fut enlevée par les Boers en même temps que des trains de ravitaillement.

Le 23 décembre dernier, le général Spence, dont les colonnes étaient lancées à la poursuite de Dewet, reçut, par l'entremise d'un prisonnier anglais relâché, un petit paquet. Ce paquet renfermait quelques tablettes de chocolat de la reine, accompagnées de ce petit mot :

J'éprouve une grande satisfaction de faire parvenir à votre honneur quelques boîtes de chocolat que sa majesté britannique envoya à ses troupes, pour leur

Christmas, et que le sort des armes mit en notre possession.

Votre honneur, à l'occasion du très prochain Noël, pourra s'assurer de l'excellente qualité et de la bonne conservation du chocolat de sa majesté.

DEWET.

Moins de 48 heures plus tard, Dewet infligeait, à Tweefontein, une terrible défaite à la colonne Firmann dont le général Spence était le chef.

Les plus belles mains du monde appartiennent aux Italiennes et aux Françaises.

C'est du moins un artiste italien qui le dit.

Cet artiste—il n'est peut-être que manucure—a fait une étude comparative de toutes les mains féminines dans tous les pays ; son opinion est donc fondée.

Et nous n'avons qu'à nous incliner quand il déclare aussi que les Espagnoles et les Polonaises possèdent des mains acceptables ; que les Anglaises ont des mains à fossettes, que leurs sœurs d'Amérique les ont longues et effilées, que les Allemandes les ont courtes et larges.

Mme Dewet au camp de Pietermaritzburg.

Le " Natal Witness ", de Durban, publie une interview de Mme Dewet, internée au camp de Pietermaritzburg. En voici le résumé télégraphique :

" Mme Dewet a déclaré que deux de ses fils combattent actuellement aux côtés de leur père et qu'un troisième avait été fait prisonnier à Paardeberg avec le général Cronje et envoyé à Sainte-Hélène.

" Elle s'est plainte qu'on ne lui permit pas de communiquer avec son mari et qu'on lui refusât la permission d'aller habiter en ville, comme la femme du général Smit.

" Elle a ajouté qu'il n'y a pas lieu pour elle de remercier le gouvernement anglais pour son entretien, car elle a sa fortune personnelle qui lui suffit.

" Quant à son mari, elle a déclaré qu'il ne se rendrait jamais et qu'elle préférerait le voir mort que de le voir mettre bas les armes, et elle s'est moquée de la prétention des Anglais, qui croient pouvoir le capturer."

Une chaise historique.

Les chaises qui serviront lors du couronnement d'Edouard VII ont leur histoire. Celle du roi est la chaise d'Edouard le Confesseur et a servi à tous les souverains, depuis Edouard II.

Elle est en chêne, et recouverte, chaque fois, de velours rouge neuf. Sous la chaise, on place la pierre de couronnement, que l'on appelle la Pierre de la Destinée, une vieille relique rapportée d'Irlande.

L'onction et le couronnement de la reine Alexandra n'auront lieu qu'après que le roi aura été couronné.

" Les Maitresses des Robes " enlèveront probablement la tiare que la reine porte sur la tête, et quatre duchesses tiendront au-dessus d'elle le poêle d'or pendant la cérémonie du sacre.

Les pairs spirituels et temporels présenteront ensuite leurs hommages au souverain. Pendant cette cérémonie, qui prendra beaucoup de temps, on fera la distribution des médailles commémoratives du couronnement.

Quand cette importante cérémonie aura pris fin, les tambours batront, les trompettes sonneront, et toute la brillante assistance, réunie dans Westminster, criera ; " Vive le roi Edouard VII ! "

On lit dans l'*Intransigeant*, à propos des Mémoires de l'impératrice Eugénie :

" On nous promet les Mémoires de la veuve de Louis Bonaparte. J'ignore si ce sera une bonne opération de librairie, mais, au point de vue documentaire, cette publication n'offrira pas le moindre intérêt. Comme on a toujours soigneusement caché la vérité aux souverains, ils sont forcément hors d'état de nous la faire connaître.

" Madame veuve Bonaparte ne nous racontera vraisemblablement pas sa vie privée, et nous sommes au courant de sa vie publique. Son récit n'aura donc pour nous aucun attrait.

" Elle s'y gardera, d'ailleurs, d'avouer qu'elle seule a voulu et décidé la guerre. Napoléon III s'était couché, croyant l'affaire Hohenzollern définitivement arrangée, et sur le mot de l'incapable Bourbaki : " J'aurais pourtant bien aimé, à la tête de la garde, faire entrer l'empereur à Berlin ! " Elle alla réveiller son misérable époux et lui arracha la déclaration qui allait consommer notre ruine.

" Après le 4 septembre, lorsque Gambetta et moi nous allâmes prendre possession des Tuileries, tous les détails de cette scène, hélas ! trop historique, nous furent précisés par des témoins oculaires. Mais soyez sûrs que Mme Bonaparte, qui y a joué le principal rôle, la passera prudemment sous silence.

LA PASSION, AU MONUMENT NATIONAL

A l'occasion du succès, bien mérité, du reste, que remporte l'œuvre de M. Germain Beaulieu au Monument National, en raison du caractère moral et éloquent qui se dégage de cette œuvre construite sur les Saintes Ecritures, nous publions, aujourd'hui, le portrait de Monsieur Germain Beaulieu, avocat, secrétaire général des Artisans Canadiens-français, auteur du drame *La Passion*.

S'il était une œuvre dramatique difficile à établir, s'il était aride pour un nouvel arrivant de bâtir une œuvre nouvelle sur un sujet aussi passionnant et aussi élevé que *La Passion* ; il était un précédent fâcheux dans le peu de succès des représentations faites en Europe et dans le monde entier du drame de *La Passion*.

Avec énergie, avec persévérance, M. Germain Beaulieu a su faire ressortir des traits frappants, a

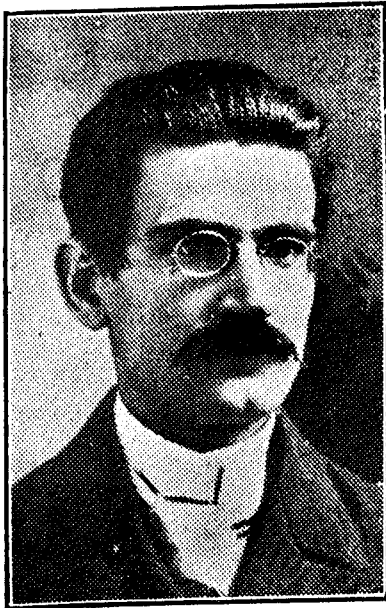


Photo de J. A. Dumas

M. GERMAIN BEAULIEU, AVOCAT

su, pour éviter la longueur, nous faire voir les passages les plus émotionnants de cette éloquente épopée, et par cela même a obtenu un succès sans précédent dans les annales dramatiques canadiennes.

S'il est dû à Monsieur Germain Beaulieu des félicitations nombreuses et des remerciements sincères pour son travail plein de grandeur, nous devons associer à son succès, aux témoignages qui lui sont accordés par tous, les artistes du Monument National qui, sous la direction de M. Julien Daoust, jouent avec talent et sentiment le drame de *La Passion*.

Dans notre numéro de la semaine prochaine nous consacrerons à cette œuvre plusieurs gravures, et ferons une étude comparative de l'œuvre de M. Germain Beaulieu avec la pièce de M. Edmond Haraucourt, et la suite de figuration qui se déroule à Ober-Omergau, en Bavière.

PARISIEN DE PARIS.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Quand la voix meurt, on me voit naître,
L'on me fait mourir d'un seul mot,
Je suis moins que rien ou plutôt
J'empêche quelque chose d'être.

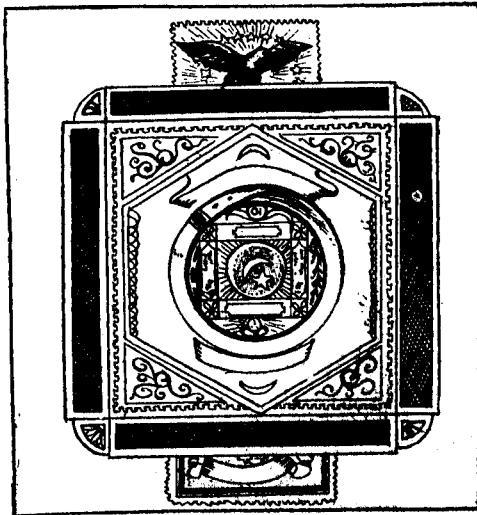
Le chartreux me prend pour son lot,
Aux yeux je ne saurais paraître,
Par moi l'on ne peut reconnaître
L'habile homme d'avec le sot.

Ce n'est pas moi qui persuade,
Je suis propre pour un malade
Et mon règne est durant les nuits.

Que suis-je, Œdipe que j'admire ?
Je ne suis pas ce que je suis,
Si j'ai pouvoir de vous le dire.

LE TIMBRE UNIVERSEL

Le timbre ci-dessous a été formé à l'aide de fragments de différents timbres appartenant à divers pays



du monde. Dire à quel timbre appartient en réalité chacun des fragments ainsi rassemblés.

CONSEILS PRATIQUES

Rouille des armes.—Pour préserver de la rouille les armes des panoplies, il suffit de les enduire d'une double couche d'huile de pétrole.

Pour nettoyer les chaînes d'or.—Mettez dans une petite bouteille de verre la chaîne avec de l'eau, un peu de bicarbonate de soude et de savon. Bouchez bien la bouteille et secouez fort pendant une minute. Le frottement contre le verre polit l'or ; le savon et la soude absorbent la graisse et la poussière qui remplissent les interstices des chaînons. Rincez avec de l'eau claire, essuyez et vous serez surpris du brillant que vous aurez obtenu.

Pour rendre la flanelle irrétrécissable.—Préparer à l'eau très chaude un bain de savon ; le partager en deux et le laisser tiédir avant de s'en servir. Dans l'un d'eux, laver la flanelle, en la faisant glisser seulement entre les doigts sans la froter ni la tordre. Laisser tremper ensuite dans le second bain pendant une demi-heure. Rincer à l'eau tiède et pure. Ne pas froter le savon sur la flanelle. Pour la flanelle de couleur il faut ajouter une cuillerée à café d'alun dans le second bain.

Colle imperméable.—Pour obtenir une colle imperméable, on fait tremper de la colle forte ordinaire dans de l'eau jusqu'à ce qu'elle se ramollisse, on la retire avant qu'elle ait perdu sa force primitive, après quoi on la met dissoudre dans de l'huile de lin ordinaire, sur un feu très doux, jusqu'à ce qu'elle se prenne comme une gelée. Cette colle peut alors servir pour assembler toute espèce de matières, puisque outre sa force et sa dureté, elle a l'avantage de pouvoir résister à l'action de l'eau.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1889 Rue Ste-Catherine, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LOUIS GLADU
Plombier :-: Couvreur
Poseur d'Appareils à Gaz
et à Vapeur
Spécialité : Chauffage à Eau Chaude
362a rue Rachel, Montreal
Tel Bell Est 880. jno

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 7 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

Bovril

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.

LE CORNED BEEF DE CLARK

en canistres - ne contient que du boeuf de première classe mis en conserve d'après les méthodes modernes les plus parfaites. UN MET SAIN ET APPÉTISSANT POUR LE LUNCH.

NOUVEAU
Fève au Lard de Clark avec Sauce Chili. 10c pour Canistre de 3 lbs. Essayez-les

W. Clark, mfr.
MONTREAL

—Un négociant qui tolère que l'on fume chez lui, verra bien vite son établissement dégénérer en tabagie pour les "Loafers" et les clients prendre la fuite.

—Des messagers de la compagnie de la Baie d'Hudson rapportent la nouvelle que l'aéronaute Andréa a été tué par des Esquimaux dans l'Extrême nord du continent.

Entre joyeux viveurs.
—Comment se fait-il que tu portes un parapluie ?

—Je l'ai acheté, hier, quand j'étais saoul.

—Ah ! oui, l'horreur de l'eau !

Un savant, après avoir lu à sa femme un ouvrage qu'il vient de terminer :

—As-tu bien compris ?

—Parfaitement.

—Alors, je suis tranquille : tout le monde comprendra !

—On fait aujourd'hui des ardoises en pulpe de bois pour les toitures. Elles sont aussi dures et de la même couleur que celles extraites des mines. On en fabrique énormément à Christians, Norvège.

Un veinard.

—Vois tu, dit Philippard à Duraveau, vois-tu ce type à grande barbe noire. En voilà un qui a de la veine.

—Comment ça ?

—Oui, il avait demandé ma femme en mariage un peu avant moi. On la lui a refusée pour me la donner. Crois-tu qu'il est veinard ?

J. - C. ST-PIERRE
Chirurgien-Dentiste
Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie
50 rue Saint-Denis, Montreal.
Tél. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, Edifice de la Presse

CORSINE



MADAME L. THORA

Developpant la **FORME** et le **BUSTE**
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. **Le Systeme Francais de Developpement du Buste** inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à
The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT.

LA THEORIE DE L'EVOLUTION



DE GARÇON DE CLUB A BOUTEILLE DE CHAMPAGNE

CES BONS COSMOPOLITES



Thomas Vireloque (menaçant). — Donnez-moi quelque chose à manger, de suite, j'ai tellement faim que je mangerai du chien.



Madame Canada. — Tenez, voilà Pataud, mangez-en...

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard, Saint-Germain, Paris, France.

OR PUR
Nous donnerons cette Magnifique Bague en Or Pur, ornée de deux es étalonés aux personnes qui vendront seulement que les Epingles à Cravate à Leno. Ces Epingles se vendent rapidement car elles sont jolies, ornées chacune d'un brillant. Vous pouvez les acheter facilement le tout dans une heure. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons franco, cette bague en Or Pur, dans une jolie boîte doublée en velours. **LA CIE. GEM PIN, Boite 1505 Toronto.**

ROBUR QUI REND ROBUSTE
Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.
Depot : Pharmacie C. Beaupre, 319F Rachel

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou **Lait Candès**
Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve le peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taupes de rousseur.
Il date de 1849
GANDÈS, Paris

MYSTÈRE ÉCLAIRCI

Tout est mystère, dans les affections de la gorge et des poumons, et pourtant le Baume Rhumal éclaircit tout cela.

—La plus vieille dynastie au monde est celle du Japon qui date depuis au delà de 2000 ans de règne continu.

—Le premier puits de pétrole qu'on connaisse existe à Zante, une des îles Ioniennes. Il date de plus de 3000 ans. Hérodote en parle dans ses écrits et il vivait 484 ans avant l'ère Chrétienne.

Entre amis : —Comment, pour obtenir cet emploi, tu veux te faire recommander par ton député ; mais, mon cher, il ne pourra rien faire pour toi, c'est un âne ! —Raison de plus, il me donnera un coup de collier !

Le jeune Bob lit dans le livre qu'il a reçu en prix le récit d'une chasse à l'éléphant.

Commentant sa lecture, il dit à son père :

—C'est drôle, hein ! papa : quand on attaque l'éléphant, c'est pour prendre sa défense !

A la dernière soirée de Mme X. :

—Hé ! baron ! vous êtes superbe, ce soir, vous voilà rajeuni. Vos cheveux vous sont donc revenus ?

—Oui, mon cher, à cent vingt francs.

—C'est le duc de Devonshire qui possède le livre le plus riche en valeur du monde ; le Livre de la Vérité par Claude Lorraine. Tout récemment le duc a refusé une offre de \$100,000 pour ce livre.

Rencontré cet excellent Boireau, l'air tout guilleret.

—Où allez-vous de ce pas allégre ?

—Faire un excellent petit dîner.

—En quel honneur ?

—Il y a vingt-cinq ans que j'ai perdu ma femme... et alors, vous comprenez, je vais célébrer les noces d'argent de mon veuvage !

ESSOUFFLEMENT

Les personnes chez qui le sang est affaibli ou impur souffrent beaucoup de l'essoufflement dont elles sont affectées au moindre effort musculaire, soit pour le travail, soit pour la marche. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard purifient et fortifient le sang et guérissent de cette affection si pénible.

SIMILIA SIMILIBUS



—Mais non, votre Honneur, je ne le martyrise pas cet enfant... Je le soigne par l'homœopathie voilà tout ! S'il est un peu roué, je le roue de coups de pieds ; s'il fait l'étourdi, je l'étourdis d'un coup de poing ; tous les médecins homœopathes font ça !

MAGNIFIQUE MONTRE GRATIS!

Pourquoi ne pas gagner une belle montre pendant vos loisirs ? Nous donnerons cette montre de Dame, une vraie petite beauté, face découverte, boîtier en Nickel, cadran en porcelaine bien décoré, les aiguilles en or et mouvement recommandable, à remonter et régulateur, aux personnes qui vendront seulement que 2 douzaines d'Épinglettes à 15c, chaque. Ces Épinglettes sont très belles, fines en Or et en Email, ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épinglettes. Vendez-les parmi vos amis, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre soigneusement emballée et enregistrée. La Cie. Toronto Premium, Boite 1501 Toronto.

MONTRE MCGINTY Donne beaucoup de plaisir. Surprend tout le monde. Boîtier de Chasse plaqué en nickel. Pressez le couvercle et McGinty vous apparaîtra, grimaçant. Rien de plus comique. C'est une des dernières inventions et elle est fameuse. Par la poste 10c. en argent ou 3 pour 25c. McFarlane et Cie., Toronto.

GRATIS Nous donnons une magnifique montre à 10c. chaque. Vous recevrez une belle montre en nickel, bord orné avec émail, les heures, les minutes et les secondes, à remonter et pourvue de vrai mouvement levier Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 douz. de jolies Épinglettes fines en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chaque. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épinglettes. Vendez-les parmi vos amis, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco. La Cie. D. X, Boite 1501 Toronto, Canada.

GRATIS Nous donnons une magnifique montre à 10c. chaque. Vous recevrez une belle montre en nickel, bord orné avec émail, les heures, les minutes et les secondes à remonter et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collets fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Écrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boite 1501 Toronto, Can.

Gratiss

Absolument GRATIS



Un Magnifique Service à Dîner et à Thé, de 100 morceaux, et 51 morceaux d'Argentier de Choix.

Une Chance Rare. Pas de Deception. NOUS NE DISONS QUE LA VERITE

Vous pouvez obtenir un Set à Dîner et à Thé de grandeur régulière, bien décoré (de 100 morceaux et 12 Couverts) en argent, 12 Fourchettes, 12 Cuillers à Soupe, 12 Cuillers à Thé en vendant nos remèdes. Nous avons la réputation d'agir franchement et honnêtement en affaires et nous le prouverons. Toutes les personnes honnêtes qui ne vendent que 8 Boîtes de nos Pilules de Nouvelle Vie (un excellent remède contre l'impureté et la pauvreté du sang, l'indigestion, les maladies d'estomac, le mal de tête, la constipation, les douleurs nerveuses, le rhumatisme, les maladies des femmes et les irrégularités, un laxatif doux, un tonique puissant et un remède vivifiant), profiteront de notre offre généreuse de se procurer un set à Dîner et à Thé de 100 morceaux et de 48 morceaux d'argenterie avec un Beau Couteau à beurre plaqué en Argent, une Cuiller à sucre, une Fourchette à marinade et une salière et une poivrière que nous donnons tout à fait gratuitement aux personnes qui vendront 8 boîtes de Pilules. N'envoyez pas un sou—seulement votre adresse de bureau de Poste immédiatement, lisiblement écrite et nous vous enverrons les Pilules par la Poste, vendues à 25c la boîte. (Ces boîtes valent régulièrement 50c.) et se vendent facilement. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent, \$2.00 et nous garantissons que si vous vous conformez à notre offre dans cette annonce les 12 contenues, les 12 fourchettes, les 12 Cuillers à Soupe, les 12 Cuillers à Thé et le Set à Dîner et le Set à Thé de 100 morceaux bien décorés, seront donnés tout à fait gratuitement. Notre maison, établie depuis longtemps, est recommandable et nous garantissons que la vaisselle et l'argenterie sont de grandeur régulière à l'usage des familles. Chaque morceau d'argenterie est garanti être plaqué en argent sterling. La vaisselle est magnifiquement décorée en dessins bleus, bruns et verts. Remarque.—Une offre aussi généreuse n'a jamais été faite par aucune maison recommandable mais nous sommes résolus d'introduire nos Pilules de Nouvelle Vie dans toutes les familles, c'est pour cette raison que nous les annonçons de cette manière. Écrivez de suite. Voici des exemples des centaines de Témoignages que nous recevons tous les jours. New Life Remedy Co.—Veuillez accepter mes remerciements pour la belle vaisselle et l'argenterie que j'ai reçues. Elles sont très belles et je vous en suis très reconnaissant. Vos Pilules de Nouvelle Vie sont un excellent remède et je ferai tout en mon pouvoir pour les vendre. MME. BRUCE GRANE, Canterbury Stn., York Co., N.B. New Life Remedy Co.—Chers Amis—J'ai reçu la vaisselle et l'argenterie aujourd'hui j'en suis plus qu'enchanté mais je ne peux vous exprimer, par lettre, toute ma gratitude. Je vous ai en grande estime, vous considérez une Compagnie recommandable qui remplit toutes ses promesses. MME. GERALD REID, Lynedoch, Ont. Adressez lisiblement :— NEW LIFE REMEDY CO., Boite 9, Toronto, Ont. Quand vous écrivez mentionnez votre bureau d'express et de fret le plus rapproché.

LE PREMIER NE



L'amour de la jeune mère pour son premier-né est sans égal dans le monde, et dans la tendresse inépuisable qui déborde son cœur, elle n'a qu'une ambition, le bonheur de cet enfant.

Cependant, souvent cet enfant lui a coûté le sacrifice de sa santé, et de sa naissance datent les souffrances et les douleurs qui ont fait d'une jeune fille pleine de vigueur et rayonnante de force, une jeune femme aux pâles couleurs et languissante.

Que de fois nous entendons dire à nos bureaux par des femmes qui viennent nous consulter :

"..... JE SOUFFRE DEPUIS LA NAISSANCE DE MON PREMIER ENFANT.....", et c'est en considération de ces faits qu'elle connaît et qu'elle a observés chez les autres, que la jeune femme approche toujours avec appréhension et crainte du moment critique de la naissance de son premier enfant.

Sera-t-elle après cet événement la mère pleine de santé et heureuse qu'elle devrait être, ou sera-t-elle destinée à souffrir le reste de sa vie ?

Pour une femme qui veut avoir un peu de prévoyance, il est facile de détourner tout danger et de rendre pratiquement sans douleur la venue de cet enfant si ardemment désiré, et ceci par un traitement continu des Pilules Rouges, durant les mois de grossesse.

Les Pilules Rouges remplissent ce but en fournissant aux tissus la force et l'élasticité requises et en donnant à tous les organes la santé qui rend facile l'accomplissement des fonctions maternelles.

Je suis jeune encore, je ne suis mariée que depuis quelques années, mais cependant j'ai souffert horriblement de toutes sortes de troubles propres à mon état ; je suis devenue d'une faiblesse extrême et j'ai beaucoup maigri. A certains moments j'ai été obligée de garder le lit et je souffrais tellement que, ne sachant que faire pour apaiser le mal, je pleurais. Mon mari était désolé de me voir. Cet état de choses affectait naturellement toute ma constitution ; je mangeais peu, mon estomac digérait mal et mes intestins fonctionnaient très difficilement. J'ai consulté par lettre les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, et il n'y avait pas longtemps que je prenais les Pilules Rouges, lorsque je sentis que mon état s'améliorait, que je revenais à la vie. Aujourd'hui je me trouve bien et forte, je mange avec appétit, je travaille facilement, rien ne me fait souffrir, je suis heureuse et mon mari aussi.

Je dis à tout le monde ma guérison et je recommande les Pilules Rouges à toutes les femmes que je sais malades.

Mme THÉOPHILE BEAUCHÈNE,
St-Georges de Windsor, Qué.

J'étais malade depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis la naissance de mon premier enfant ; j'étais restée faible, très faible, le matin surtout j'avais peine à me lever et à faire le peu d'ouvrage indispensable à cette heure ; j'avais des douleurs de côtés, de dos et toute la journée je me traînais péniblement. J'avais essayé plusieurs moyens pour me soulager, quatre médecins m'avaient soignée, mais

je demeurais toujours au même point. J'ai alors résolu d'essayer les Pilules Rouges dont quelques personnes m'avaient dit beaucoup de bien. Au bout de quelques semaines, j'ai pu constater que j'avais trouvé le bon remède, puisque je prenais beaucoup de mieux. J'ai continué le traitement avec confiance jusqu'à ce que tous les désordres qui m'affligeaient fussent disparus, et aujourd'hui je suis bien et forte comme je ne l'ai jamais été.

Je crois donc de mon devoir de dire ce que les Pilules Rouges m'ont obtenu. Si quelques jeunes femmes se trouvaient dans le même cas que moi, qu'elles ne se découragent pas, la souffrance peut être bannie de leurs foyers et remplacée par la joie, la gaieté et la santé parfaite.

Mme ARTHUR ROCHEFORD,
Elmwood, N. H.



Sous une forme ou une autre, la Cie Chimique Franco-Américaine reçoit tous les jours des milliers de ces témoignages de femmes malades ou épuisées qui ont trouvé dans les Pilules Rouges une nouvelle vigueur et une nouvelle vie.

Elles ont relevé du lit des femmes qui n'avaient pas plus d'espoir de recouvrance que le prisonnier sous sentence de mort n'en a d'un sursis. Elles ont guéri toutes les maladies des femmes capables d'être guéries par une médecine.

Les Pilules Rouges donnent la santé aux femmes malades et les forces aux femmes faibles. Elles établissent la régularité des fonctions mensuelles, guérissent les pertes, les douleurs de côtés, les pesanteurs dans le bas-ventre, les ulcérations et toutes les formes de faiblesses féminines. Prises comme préparation à la maternité, elles donnent la force physique d'où découle la confiance morale, et la venue de l'enfant devient ensuite un événement heureux et pratiquement sans douleur. Elles constituent aussi une alimentation précieuse et font apparaître chez la jeune mère un lait riche et nourrissant ; elles sont le préservatif à prendre pour toutes les femmes faibles et au sang pauvre, elles tranquilisent les nerfs, encouragent l'appétit et amènent avec elles ce sommeil réparateur qui dissipe les fatigues et les inquiétudes de la veille et présente le lendemain sous un aspect plus joyeux, plus riant.

Consultations gratuites.

Si une femme malade qui prend les Pilules Rouges n'obtenait pas l'amélioration anticipée, elle devrait, avant de les abandonner et de leur retirer sa confiance, consulter les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine dont la longue expérience peut fournir à des milliers de cas différents de bons et salutaires avis.

Les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine ont à leur disposition des traitements particuliers, à la portée de toutes les bourses, qu'ils prescrivent lorsque la gravité et la durée de la maladie les rendent nécessaires. Il est donc urgent pour toutes les femmes souffrantes et qui prennent sans résultat les Pilules Rouges, de consulter nos Médecins Spécialistes. Si elles ne peuvent le faire en personne, elles n'ont qu'à écrire et dire tout ce qui les inquiète, elles recevront sans retard les renseignements aussi longs et aussi complets que si la consultation eût été personnelle. Toutes les femmes peuvent écrire, même celles des parties les plus éloignées du Canada et des Etats-Unis, aucune raison ne saurait les en empêcher, qu'importe leur instruction.

Pour les femmes qui demeurent à Montréal ou qui peuvent s'y rendre, nous les prions de passer à nos bureaux, au No 274 rue St-Denis.



Les vraies Pilules Rouges ne sont jamais vendues de porte en porte, ni au 100 ou à la douzaine. Voyez à ce que sur chaque boîte soit le nom de la CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE. Si votre marchand ne les tient pas, nous vous les enverrons sur réception de prix, 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

Adressez vos lettres :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
274, rue St-Denis, Montreal.

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

13

Au bout de la ruelle, l'officier nous quitta. Je ne l'ai plus revu. Emmanuel et moi, bras dessus bras dessous, nous étions si fiers d'être armés, que l'idée du malheur des autres ne nous venait pas. Il voulait m'entraîner au cloître Saint-Benoît, chez Ober, mais je lui déclarai qu'il viendrait cette fois au *caboulot*, et nous y descendîmes par-dessus les barricades.

Le *caboulot* était plein de monde, il avait même fallu dresser une table en haut, dans la chambre de Mme Graindorge. On montait, on descendait, on vidait un verre, on sortait ; d'autres entraient, causaient une croûte ; quelques-uns s'asseyaient. Les camarades remplissaient la chambre des journalistes, qui se trouvaient sans doute réunis à la *Reforme*, ou bien au *National*, c'est ce que je pense.

Tout de suite en entrant, j'avais reconnu la voix de Perrignon, ce qui me réjouit, comme on peut croire. J'ouvrais à peine le cabinet, que toute la table se mit à crier :

« Le voilà ! voilà Clavel !... Qu'est-ce qu'il est devenu depuis deux jours ? »

On riait. Moi je posai modestement mon fusil dans un coin, avec celui d'Emmanuel. Perrignon se leva, riant jusque dans les cheveux :

« Hé ! petit, nous l'avons ! criait-il ; nous la tenons cette fois, la réforme ; elle ne nous échappera plus ! »

Il nous serrait la main. Quentin, derrière lui, disait :

« Bah ! la réforme, elle vient trop tard... Il nous faut autre chose maintenant ».

Mais personne ne répondait. On se serrait pour nous faire place. En même temps, Mme Graindorge venait nous servir.

C'était un beau jour, on peut le dire, la joie brillait sur toutes les figures.

Tandis que nous mangions, les autres parlaient tous ensemble de ce qu'ils avaient fait. L'un criait qu'il s'était trouvé de grand matin rue Saint-Méry, l'autre à l'attaque de la caserne Saint-Martin, l'autre à la prise du magasin d'armes de Lepage, dans la rue Bourg-l'Abbé, où l'on espérait trouver beaucoup de fusils. Quand on apprit que j'avais combattu dans la barricade de la petite rue de la Lanterne, et qu'ensuite je m'étais sauvé jusqu'à la grande barricade près de la rue du Vert-Bois, ce fut un éclat de rire de bonheur.

« Mon pauvre Jean-Pierre, criait Perrignon, je savais bien que tu ferais ton devoir. L'atelier s'est distingué. »

Il riait tellement que les larmes lui en coulaient dans la barbe.

Emmanuel alors nous raconta l'affaire du boulevard des Capucines : la foule, qui se promenait vers neuf heures sans défiance, admirant l'illumination depuis la Madeleine jusqu'à la place de la Bastille ; la descente des colonnes d'ouvriers et de bourgeois par toutes les rues, le drapeau tricolore en tête ; puis l'arrivée de la grande colonne du faubourg Saint-Antoine, avec le drapeau rouge, chantant la *Marseillaise* ; le bataillon du 14^e de ligne, qui s'était mis en travers pour l'empêcher de passer ; l'ordre de croiser la baïon-

nette ; un coup de feu ; la décharge horrible des soldats dans cette foule à bout portant ; les cris des femmes qui s'entendaient comme des coups de sifflet, et l'épouvante des gens qui se marchaient les uns sur les autres, en se précipitant dans la rue Basse-du-Rempart. Ensuite la promenade des morts au *National*, à la *Reforme*, dans toutes les ruelles, avec des torches ; les cris de vengeance et le tocsin !

Je sus pour la première fois d'où venaient le mouvement de la nuit, et pourquoi ces centaines de barricades s'étaient élevées en quelque sorte d'elles-mêmes. Les camarades connaissaient tous cette histoire. Emmanuel, lui, s'y trouvait mêlé : il était descendu dans la foule jusqu'à la Madeleine : il avait tout vu.

Enfin, ayant fini de manger en quelques instants, car tout ce que je viens de raconter n'avait pas pris un quart d'heure, le vieux Perrignon s'écria :

« En route ! »

Il avait l'air de nous commander. Tout le monde se leva, chacun prit son fusil, et nous sortîmes.

« Tu as des cartouches ? me demanda Perrignon.

—J'en ai quelques-unes.

—Et vous ? fit-il en se tournant du côté d'Emmanuel.

—Moi, je n'en ai pas.

—Donne-lui la moitié des tiennes, me dit Perrignon.

Ce que je fis aussitôt.

Nous marchions derrière la troupe, qui gagnait la rue Saint-André-des-Arts.

Perrignon tout pensif, nous dit :

—C'est maintenant que l'affaire va devenir sérieuse ; les barricades ne manquent pas, il s'agit de les défendre. Cette nuit, Bugeaud a remplacé le duc de Nemours ; il commande l'armée de Paris et nous regarde tous comme des Arabes. Il occupe le Louvre, la place du Carrousel, des Tuileries et la place de la Concorde avec une quinzaine de mille hommes. Le reste de l'armée est sur la place de la Bastille, devant l'Hôtel de Ville et sur la place du Panthéon. Nous sommes entre les divisions ; elles vont essayer de se réunir, en nous passant sur le ventre.

—Comment savez-vous cela ? lui demanda Emmanuel.

—Nous savons bien des choses ! dit-il sans répondre. Pendant qu'on nous attaquera par derrière sur la place Saint-Michel, la principale attaque viendra par le quai d'Orsay, le quai Voltaire et le quai de Conti. Voilà pourquoi nous allons de ce côté. Bugeaud croit qu'on va courir à l'attaque de la place Saint-Michel, il se trompe : chacun reste à sa barricade. Nous n'avons pas trop de munitions, mais les troupes n'en ont pas beaucoup plus que nous. Les convois de Vincennes sont arrêtés. Les soldats veulent la réforme comme nous ; ils aiment autant fraterniser avec le peuple que de se battre contre lui. C'est tout naturel, nous sommes du même sang. Et la garde nationale non plus n'a pas envie de se faire échiner pour soutenir Guizot, qu'elle voudrait voir au diable. Ainsi, quand on regarde bien, nous n'avons contre nous que Bugeaud, avec les municipaux éreintés. La première manche est gagnée ! Hier, nous n'avions pas d'armes, pas de barricades ; aujourd'hui, nous avons tout. L'affaire se présente mieux qu'en 1830. Bugeaud est plus fin, plus acharné que le duc de Raguse ; mais les soldats français ne sont pas non plus des Suisses ; ils ne voudraient pas nous massacrer, ou se faire massacrer jusqu'au dernier en l'honneur du roi de Prusse. Ainsi, mes enfants, tout va bien.— Nous voici dans notre barricade ! »

Alors, levant les yeux, nous vîmes une haute et solide barricade, au croisement des rues Dauphine et Mazarine avec celle de l'An-cienne-Comédie. Elle était très-bien faite. Quelques étudiants la gardaient ; ils furent contents de nous voir.

Perrignon, en s'approchant, nous dit :

« Vous le voyez, nous pouvons descendre au Pont-Neuf ou sur le quai Malaquais : nous pouvons appuyer à droite ou à gauche, en

cas de besoin, et si nous sommes repoussés, nos forces se réunissent. C'est ce qu'on peut souhaiter de mieux. Deux autres barricades empêcheront Bugeaud d'arriver par la rue de Seine ; elles sont bien commandées ”.

En arrivant près de la barricade, il dit aux étudiants que nous avions les mêmes idées qu'eux, et que nous les soutiendrions jusqu'à la mort. Ces braves jeunes gens criaient :

“ Vive la réforme ! A bas Bugeaud ! ”

Emmanuel reconnut dans le nombre un de ses camarades de l'école, le fils d'un riche marchand de bois, qui s'appelait Compagnon. Ils se serrèrent la main.

Plusieurs étudiants n'avaient pas de fusils, mais ils devaient prendre les armes de ceux qui tomberaient pendant le combat. En attendant, ils se tenaient dans le tournant de la rue de Seine.

Perrignon mit aussitôt Quentin en sentinelle sur la barricade, et fit descendre les étudiants qui se tenaient en haut, en leur disant :

“ La première décharge peut arriver d'un instant à l'autre. Il vaut mieux qu'un seul homme soit exposé que plusieurs. ”

Il parlait comme un chef, et tout le monde lui obéissait.

XXVII

Ce qui se passa de huit heures du matin à une heure de l'après-midi me semble encore un rêve ; les heures se suivaient lentement, sans rien annoncer de nouveau. Perrignon disait.

“ L'attaque devrait être commencée depuis longtemps ; qu'est-ce que Bugeaud peut faire ? Est-ce qu'il nous entoure d'un autre côté ? ”

La pluie tombait toujours. Les étudiants entraient de temps en temps dans un café voisin, puis ils venaient voir en demandant :

“ Rien de nouveau ? ”

Nous autres nous fumions des pipes, nous prenions patience. A la fin, l'inquiétude nous gagnait tellement, que plusieurs descendirent à gauche, sous la voûte de l'Institut, pour découvrir ce qui se passait. Ils ne revenaient plus, et par instants il nous semblait entendre comme un bourdonnement de fusillade au loin bien loin sur l'autre rive. Mais la pluie qui tombait en clapotant le long des murs, les pas des hommes dans la boue, les paroles au fond de la rue nous empêchaient d'être sûrs de rien.

On sait aujourd'hui que du quartier des Halles, sur la rive droite, le peuple s'était avancé de barricade en barricade jusqu'au Louvre, derrière le Carrousel, et même plus loin dans la rue de Rivoli ; et que pour ne pas laisser en arrière un poste dangereux, il avait attaqué le corps de garde du Château-d'Eau, où se trouvait un détachement du 14^e de ligne. La fusillade était terrible, et voilà sans doute ce que nous entendions.

Vers onze heures, cinq ou six étudiants arrivèrent jusqu'à nous, en remontant la rue Jacob, sur la gauche. Ils avaient des affiches et criaient :

“ Changement de ministère ! Odilon Barrot, chef du cabinet. ”

Nos étudiants se réunirent à eux. Ils entrèrent même dans le café chercher de la colle, pour poser leur affiche. Mais tout cela nous était bien égal à nous, et Perrignon en fut même indigné.

Les étudiants montaient alors au Luxembourg, avec leurs paquets d'affiches sous le bras, et continuaient de crier :

“ Nouveau ministère, etc. ”

Quelques étudiants restaient avec nous et riaient de bon cœur. Quentin, sans rien dire, enleva l'affiche d'un coup de baïonnette.

Environ une heure après, des gardes nationaux arrivèrent à la file, en criant :

“ Le roi vient d'abdiquer ; c'est le comte de Paris qui le remplace avec la régence. ”

Ils étaient dans l'enthousiasme.

“ C'est bon, dit Perrignon, pourvu que le roi parte avec le duc de Nemours, et que Lamartine soit premier ministre. En attendant, restons fixes à notre poste ; puisque tout va si bien, peut-être que nous apprendrons encore quelque chose de meilleur. Ne nous pressons pas ; il faut être sûrs de tout avant de bouger. ”

Quelques ouvriers de Rouen arrivèrent aussi pour nous soutenir, tous de solides gaillards en blouses neuves et calottes rouges, avec des fusils, et des gibernes bien garnies. Ils s'étaient mis en chemin de fer à la première nouvelle, et nous pûmes alors nous reposer un instant, prendre un verre de vin et nous asseoir. La pluie nous coulait jusque dans les souliers ; nous tremblions et nous grelottions ; mais c'est égal, de voir les affaires prendre une si bonne tournure, cela nous réjouissait le cœur.

Une des choses les plus agréables, c'est que vers une heure le 7^e régiment de ligne tout entier s'avança dans la rue Dauphine, l'arme au bras. Nous croyions d'abord que c'était l'attaque ; tout le monde se tenait prêt à la repousser courageusement ; Perrignon avait fait descendre la sentinelle et criait :

“ Attention ! ”

Mais, à la hauteur de la rue de Lodi, les soldats, deux à deux, se mirent à défiler sur la gauche, en lâchant leurs fusils en l'air, ce qui formait à cent pas de nous comme le bourdonnement d'une rivière qui tombe de l'écluse. Les officiers, en même temps, s'avançaient de notre côté l'un après l'autre, leurs petits manteaux de toile cirée serrés sur leurs épaulettes, le sabre sous le bras, comme des bourgeois qui rentrent chez eux. Nous leur tendîmes la main pour les aider à grimper les pavés, en criant :

“ Vive la ligne ! Appuyez-vous, commandant !—Ne vous gênez pas, capitaine ;—Vive la liberté !—Vive la France !—Nous sommes tous frères ! ”

On aurait voulu les embrasser. On leur disait même :

“ Restez avec nous ! ”

Mais ils répondaient merci ! brusquement, et continuaient leur chemin dans le haut de la rue. Alors, voyant cela, nous comprîmes que le peuple était vainqueur, et qu'il ne fallait plus rien craindre. Perrignon aurait bien voulu nous retenir encore, mais on ne l'écoutait plus, et tous pêle-mêle nous descendîmes par-dessus la barricade jusqu'au Pont-Neuf.

Sur les quais, nous pensions voir des masses de soldats, mais tous étaient déjà partis, excepté deux ou trois officiers d'état-major, qui filaient ventre à terre le long du Louvre. Nous traversâmes le pont en chantant *la Marseillaise* comme des bienheureux. Perrignon seul criait toujours :

“ Attention !... attention aux fenêtres du Louvre ! c'est de là que les Suisses en 1830, ont ouvert le feu... Attention !... ”

Mais on avait beau regarder, rien ne paraissait.

Quelques étudiants s'étaient mis avec nous ; et c'est ainsi que nous passâmes d'abord devant le Louvre, ensuite le long des Tuileries, jusqu'à la deuxième voûte, sans rencontrer d'obstacle.

Il paraît que toute l'armée réunie au Carrousel était partie comme le 7^e de ligne : un régiment à droite, un autre à gauche.

Ce que je dis, bien des gens auront de la peine à le croire, et c'est pourtant la simple vérité. On veut toujours que les révolutions soient terribles ! Eh bien ! j'ai vu qu'elles marchent en quelque sorte toutes seules, quand l'heure de la justice est venue.

Une chose qui me revient encore, c'est que, auprès des Tuileries, un officier d'état-major ayant voulu passer au galop, nous le fîmes descendre de cheval, pour mettre à sa place une étudiante, qui chantait *la Marseillaise* comme un ange ; et bientôt après nous arrivâmes dans la cour des Tuileries sans embarras, étonnés nous-mêmes, et pensant à chaque seconde voir les feux de file commencer par toutes les fenêtres du palais.

Les grilles des Tuileries étaient ouvertes. Plusieurs d'entre nous, malgré les cris de Perrignon, qui leur disaient de ménager les cartouches, tiraient des coups de fusil en signe de joie. On courait à la débandade et l'on se réunit devant la grande porte.

Nous n'étions pas plus de vingt-cinq à trente dans cette cour immense. Nous montâmes d'abord les quelques marches qui mènent à la voûte, ensuite le grand escalier à droite ; un escalier superbe, plein de dorures et de moulures. Au milieu pendait une grande lanterne ronde, formée d'une seule glace ; et comme sur cet escalier s'étendaient des tapis, on ne s'entendait pas marcher ; chacun aurait cru être seul ; le moindre bruit, quand on touchait son fusil ou qu'on éternuait, avait de l'écho.

C'est ainsi que nous montâmes, les yeux levés, dans une admiration extraordinaire, et même avec une sorte de crainte, parce que l'idée des coups de fusil vous suivait partout.

En haut, nous entrâmes dans une salle longue et magnifique. Rien que la rangée de ses hautes fenêtres sur la cour du Carrousel lui donnait un air grandiose ; mais tout autour s'étendaient des dorures et des peintures qui vous éblouissaient la vue.

Ce qui m'étonne encore plus aujourd'hui, quand j'y pense, c'est qu'on n'entendait pas le moindre bruit de la rue. C'est là que les gens pouvaient bien dormir et se reposer. Ce n'était pas comme dans la rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Je me disais en marchant :

" Comme on doit être bien ici, comme on a bon air ! "

Et, regardant au fond de la cour, je voyais que tout était vide : ce pavé bien carrelé, ce large trottoir, cette grille superbe, ce petit arc de triomphe en marbre rose, tout était fait pour charmer les regards.

Bien souvent depuis, me rappelant ce spectacle, j'ai pensé que les princes sont heureux de venir au monde.—Oui, c'est un fameux état !

Entre les fenêtres, et tout le long des murailles peintes, de trois pas en trois pas sortaient des candélabres dorés, en forme de branches, dont chaque feuille soutenait une bougie qu'on devait allumer le soir.

Alors ce que m'avait dit Emmanuel six mois avant :—que l'intérieur de ce palais était encore plus riche que le dehors,—me parut être la vérité.

Je ne sais pas ce que les camarades étaient devenus. Les uns avaient pris à droite, les autres à gauche, comme dans une église ; car toutes ces salles superbes aboutissaient les unes dans les autres, toujours avec la même beauté. Emmanuel et moi nous allions seuls ; il me disait :

" Tout cela, c'est le bien de la nation, Jean-Pierre. Il faut tout respecter... C'est notre bien !... "

Je lui répondais :

" Ça va sans dire ! Nous l'avons gagné, et si ce n'est pas nous, ce sont nos pères, les bûchesons, les vigneronns, les marchands, les laboureurs, tous ces malheureux qui travaillent et suent du matin au soir pour l'honneur de la France. Nous serions bien bêtes de gâter notre propre bien. Et nous serions des gueux d'avoir l'idée de rien prendre, puisque c'est à tous ! "

J'avais des idées pareilles, qui m'élevaient l'esprit et me faisaient voir les choses en grand ; mais j'ai bien reconnu par la suite que ce n'étaient pas les pensées de tout le monde, ni le moyen de s'enrichir. Enfin, j'aime pourtant mieux être comme cela.

Et regardant de la sorte ces richesses, nous arrivâmes au fond, dans une autre salle en travers de la nôtre. Je ne saurais pas dire si c'était la salle du trône, ou la chambre à coucher de Louis-Philippe. Elle était plus large que la première et moins longue, éclairée par les deux bouts, remplie de peintures, et sur la gauche, dans l'épaisseur du mur, se trouvait une niche en forme de chapelle, recouverte de

tentures à franges d'or. Dans le fond, entre les tentures, je voyais une sorte de lit ou de trône. Emmanuel et moi nous ne voulûmes pas entrer, pensant que cela ne convenait pas.

Nous étant retournés au bout de quelques instants, nous vîmes devant une table ronde et massive en marbre rose, un homme assis, qui mangeait un morceau de pain et du fromage dans un papier. Nous ne l'avions pas vu d'abord. C'est pour vous dire combien ces salles étaient grandes, puisqu'un homme ne se voyait pas en entrant, du premier coup d'œil. Emmanuel lui dit :

" Bon appétit ! "

L'autre, avec un chapeau à larges bords et une canisole brune, le figure pleine et réjouie, le fusil en bandoulière, lui répondit :

" A votre service !... Tout à l'heure nous irons boire à la cave. "

Il riait et clignait des yeux.

Dans ce moment, on commençait à entendre un grand murmure dehors, un tumulte, des coups de fusil. Nous allâmes regarder aux fenêtres ; c'était la grande messe du peuple qui s'approchait au loin sur la place du Carrousel avec défiance. Nous pensions :

" Vous pouvez venir sans crainte ; on ne vous gênera pas ! "

Et songeant à cela, nous continuions à marcher lentement, regardant tout avec curiosité. Nous arrivâmes même dans un théâtre, où la toile du fond représentait un port de mer. Plus loin, nous entrâmes de plein pied sur le balcon d'une chapelle ; la chapelle était au bas, avec des vases d'or, des candélabres et le saint-sacrement. Il y avait des fauteuils, et, sur le devant du balcon, une bordure en velours cramoisi. C'est là que Louis-Philippe écoutait la messe. Comme nous étions fatigués, nous nous assîmes dans les fauteuils, les coudes sur ces bordures. Emmanuel alluma sa pipe, et nous regardâmes longtemps cette chapelle avec admiration.

A la fin il me dit :

" Si quelqu'un m'avait annoncé, hier, quand cinquante mille hommes défendaient les Tuileries, que je fumerais aujourd'hui tranquillement ma pipe dans l'endroit où la famille du roi, la reine, les princes, venaient d'entendre la messe, jamais je n'aurais pu le croire.

—Oui, lui répondis-je, c'est étonnant. Qui peut dire : " Ceci m'arrivera !... Cela ne m'arrivera pas !... " Tout est dans la main de Dieu ! Ceux qui sont forts et qui jugent les autres sont faibles le lendemain comme des enfants. Ils pleurent et demandent grâce, sans se souvenir qu'ils n'ont pas fait grâce. Voilà pourquoi nous devons toujours suivre notre conscience. Dieu seul nous juge, et Dieu seul est le maître. "

Ces choses ont été dites là ; ce sont des choses vraies.

Nous causions encore, lorsqu'un fracas épouvantable nous réveilla de ces pensées ; le peuple débordait dans le palais. C'était un roulement sourd, terrible. Des coups de fusil partaient, les vitres tombaient, des coups de hache écrasaient les meubles, les tableaux, les planchers, les murs.

Tandis que nous écoutions tout pâles, cinq ou six hommes, le cou nu, les cheveux ébouriffés, la figure sauvage, arrivaient de tous les côtés à la fois, les yeux étincelants comme des bandes de loups la nuit dans un bois. Ils regardaient... ils tournaient dans le balcon... et se mettaient à tout casser avec fureur, sans rien dire. Ces malheureux venaient de la bataille ; ils avaient peut-être vu tomber leurs amis, leurs enfants, leurs frères, et se vengeaient.

" Arrive, Jean-Pierre, me dit alors Emmanuel, en me prenant par le bras, sortons ! "

Nous traversâmes de nouveau les salles. Quelques hommes debout sur des chaises, prenaient les bougies dans les candélabres ; j'ai su plus tard que c'était pour entrer dans les caves. D'autres précipitaient les tableaux par les fenêtres.

Comme nous redescendions le grand escalier, au milieu de la foule qui montait, une baïonnette s'éleva tout à coup au bout de son fusil,

et la magnifique lanterne que j'avais admirée en entrant, tomba comme une bulle de savon qui crève.

En bas, plusieurs étaient déjà couchés à terre, dans les coins, une bouteille à la main, le fusil contre le mur ; ils n'avaient plus la force de se lever... Il faut tout dire : les gueux de toute espèce, qu'ils soient du peuple, ou qu'ils soient des seigneurs, font la honte de la nation et du genre humain.

XXVIII

Nous sortîmes de là sans tourner la tête.

Des centaines d'autres bandes, en blouse, en haillons, en uniformes de gardes nationaux, avec des fusils, des drapeaux, des haches, des baïonnettes emmanchées, arrivaient pêle-mêle en courant, par la place du Carrousel, par les quais, par la rue de Rivoli, et de partout.

Quelques élèves de l'Ecole polytechnique, des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, l'épée au côté, le petit chapeau à cornes sur l'oreille, essayaient d'adoucir ces gens des faubourgs, aux guenilles pendantes, qui ne les regardaient seulement pas et continuaient leur chemin en criant d'une voix enrouée :

“ A bas les vendus !... A bas les corrompus !... Vive la république ! ”

Aussi loin que pouvaient s'étendre les yeux, on ne voyait que cela ; tout venait de notre côté comme un débordement.

“ A la Commune, Jean-Pierre ! ” me dit Emmanuel.

Et tout à coup l'idée de la grande République me frappa l'esprit ; je fus bouleversé d'enthousiasme. Nous allongions le pas en traversant les masses, et répétant toujours :

“ A la Commune, citoyens ! à la Commune ! ”

Plusieurs s'arrêtaient et finissaient par nous suivre, criant comme nous :

“ A la Commune ! ”

Mais les grandes fenêtres des Tuileries, qu'on voyait derrière par-dessus les grilles ; les papiers qui s'envolaient, les drapeaux qui flottaient, les cris, les coups de fusils, tout ce spectacle immense les détachait bientôt de notre troupe ; ils se repentaient d'avoir perdu du temps, et se remettaient à suivre le torrent.

En approchant de l'Hôtel de Ville, le long des quais, par-dessus les barricades ébouleées, nous n'étions plus qu'une dizaine. En ce moment, à la hauteur du pont Notre-Dame, quelqu'un s'écria :

“ Les municipaux ! ”

Alors nous étant retournés, nous vîmes venir derrière nous plusieurs escadrons de municipaux à cheval. Tout mon sang ne fit qu'un tour. Ah ! nous n'étions plus désarmés, maintenant, on ne pouvait plus nous écraser comme de la paille ! Mais ils s'avançaient au pas, le sabre au fourreau. Les barricades renversées sur leur route, et d'autres encore restées debout sur le quai de Gêves, les empêchaient de nous charger. Ils battaient en retraite de Paris.

L'idée de la vengeance me passa par la tête comme un éclair, et je couchai en joue leur général, à cent pas. Lorsqu'il me vit,—car ses yeux tournaient de tous les côtés : en haut, en bas, en avant, en arrière,—il prit tout de suite une bonne figure, en me saluant avec son grand chapeau bordé de blanc.

Mes bras en tombèrent, et je m'écriai en moi-même : “ Tu ne peux pourtant pas tuer un homme qui te salue, Jean-Pierre ; non, c'est impossible ! ” Mais d'autres en grand nombre venaient alors du pont et des rues voisines ; ils se jetèrent en avant et se mirent à crier :

“ Faisons-les prisonniers ! ”

Cela me parut meilleur, et tout de suite je pris un de ces municipaux par la bride en lui disant :

“ Descendez ! ”

Il ne répondit pas. Plusieurs ayant suivi mon exemple, ces escadrons bleus, le casque luisant, le sabre pendant sur la cuisse et l'air sombre, étaient arrêtés dans les pavés, dans la boue, un homme à la bride de chaque file, la baïonnette ou la pique sous le nez du municipal.

Et comme, malgré cela, pas un ne voulait obéir, des enfants venaient encore des barricades se pendre à leurs grandes bottes.

Enfin, tous ces gens semblaient prisonniers. Je me réjouissais d'avance de mener un cheval dans la rue des Mathurins-Saint-Jacques ; lorsque tout à coup le général, qui se trouvait au milieu de la colonne, se mit à crier :

“ En avant ! ”

Le maréchal des logis, que je tenais par la bride, me donna sur la figure un coup de poing tellement fort que je fus renversé contre la barricade, la bouche pleine de sang. En même temps, les escadrons partaient ventre à terre. Tous les municipaux avaient fait la même chose à ceux qui tenaient leur cheval par la bride.

C'était un feu roulant des deux côtés de la rue et du pont sur ces pauvres diables. Leurs grosses bottes tournaient en l'air, leurs casques s'applatissaient sur les pavés, leurs chevaux s'affaissaient en les culbutant à dix pas ; le feu roulait toujours, et l'on voyait au loin, à travers la fumée, les dos ronds des cavaliers penchés en avant, les queues flottantes et les grosses croupes des chevaux, lancés à fond de train au-dessus de ces murs de pavés, où l'on n'aurait jamais cru qu'un cheval pouvait passer.

Quel carnage, mon Dieu !

Le pire, c'est que, une fois la fumée dissipée, nous vîmes deux ou trois d'entre nous souffler la mort, et, sur le pont, d'autres malheureux par tas, la face contre terre, avec des balles dans le ventre. Tous les coups qui n'avaient pas porté sur les municipaux étaient entrés dans la foule, à droite et à gauche.

Voilà le spectacle des guerres civiles !

Un enfant s'en allait tranquillement par-dessus les morts, avec un casque enfoncé jusqu'aux épaules ; des femmes se penchaient aux fenêtres ; des vieilles sortaient, les mains au ciel, criant :

“ Quel malheur ! ”

Dieu veuille que ces exemples profitent à ceux qui viendront après nous, et que nous n'ayons pas souffert inutilement.

Nous repartîmes de cet endroit, encore pleins d'indignation, et nous arrivâmes à la grande porte de l'Hôtel de ville, où des gardes nationaux firent mines de nous arrêter ; mais, comme nous armions nos fusils, ils s'écartèrent et nous montâmes.

C'est sur le grand escalier de l'Hôtel de ville, où tant d'actions terribles et grandioses se sont accomplies durant la Révolution, où tant de paroles généreuses ont été prononcées pour la défense de la justice, c'est là que nous reprîmes un peu de calme, en pensant à ce que de pauvres petits êtres tels que nous étions auprès de ces hommes de la Commune, auxquels nous devons presque tous nos droits. Oui, tous ces vieux souvenirs bourdonnaient sous les hautes voûtes avec les pas des hommes du peuple, qui montaient fièrement et semblaient dire :

“ Nous sommes ici chez nous ! Quand la France parle d'ici à l'Europe, tous les rois tremblent !... ”

Un souffle de force et de grandeur me passait sur la figure.

Et sur cette grande terrasse intérieure, éclairée par la voûte,—où des cadavres de municipaux, blancs comme la cire, dormaient pour toujours,—dans cette salle où les premiers révolutionnaires ont fini par se tuer de désespoir, lorsque le peuple les avait abandonnés, c'est là que les idées en foule nous vinrent devant les morts.

Nous avons fait halte, et nous entendions parler au fond d'une allée à gauche. Au bout de quelques instants, nous prîmes ce chemin. J'étais devant, mon fusil sur l'épaule. Un vieux général, très-petit

et la tête blanche, sa large croix sur la poitrine, nous rencontra dans l'allée, et m'arrêta par le bras en me demandant :

— Où allez-vous ?

— Nous allons voir ce que disent les autres, lui répondis-je étonné.

— On délibère, fit-il.

— Eh bien ! nous voulons aussi délibérer, dit Emmanuel.

Alors, voyant qu'il ne gagnait rien sur nous, il dit encore, en me retenant toujours :

— Je suis un soldat de 92 !

Et je lui répondis :

— Raison de plus... nous avons les mêmes idées... Voilà pourquoi nous voulons délibérer.

Il ne dit plus rien et s'en alla,

Nous entrâmes dans la salle où l'on parlait. Elle n'était pas très-grande. Au milieu se trouvait une table en fer à cheval ; de l'autre côté, le dos tourné à la rangée de fenêtres vers la place, étaient assis trois hommes en habit noir. Ils écrivaient. Une trentaine d'autres remplissaient la salle. Tout le monde parlait et criait ; deux, debout sur des meubles, faisaient des discours.

Nous allâmes nous placer dans l'intérieur du fer à cheval, juste en face des trois hommes en habit noir. Celui du milieu s'appelait Garnier-Pagès, comme je l'ai su plus tard. Il avait de long cheveux, le front haut, le nez un peu camard, le menton allongé. Il était pâle. Quand nous entrâmes, nos fusils en bandoulière, il nous regarda tout surpris.

Les paroles de la foule montaient et descendaient avec les cris de ceux qui s'égosillaient sur les meubles. On ne pouvait rien comprendre ; je ne sais pas ce qu'ils disaient. L'un, celui de droite, était grand, très-maigre, il avait le nez long et les cheveux gris pendant derrière. Il criait le plus fort.

Chaque fois qu'il criait, ses joues s'enflaient ; il parlait du fond de sa poitrine, en allongeant ses grands bras comme un télégraphe.

Cela dura bien dix minutes. On répétait autour de nous :

— Garnier-Pagès vient d'être nommé maire de Paris.

Nous avions mis la crosse à terre, et nous attendions avec patience ce qui pourrait arriver. Un de ceux qui se trouvaient avec nous depuis les Tuileries n'avait pas de chemise, mais une vieille blouse ouverte sur la poitrine. C'est lui que Garnier-Pagès regardait le plus souvent, et puis moi ensuite, à cause du sang qui me coulait de la bouche. Je le voyais, cela l'étonnait, mais il ne disait rien. Seulement, au bout de quelques minutes, l'écrivain à sa gauche l'ayant averti de quelque chose, il leva la main, et tous les assistants se mirent à crier :

— Chut !... chut !... Ecoutez !...

Ceux qui faisaient des discours descendirent de leurs meubles ; toute la salle se tut.

Garnier-Pagès se mit à lire ce que l'autre avait écrit. Je me rappelle très-bien que cela commençait ainsi : " Le roi Louis-Philippe vient d'abdiquer "... Mais il avait à peine lu ces mots, que de tous les côtés des cris partaient :

— Non !... non !... Il n'a pas abdiqué... On l'a chassé !

Ce qui rendit Garnier-Pagès encore plus pâle. Il faisait signe de se taire, mais il fallut du temps.

Comme le silence commençait, Emmanuel tout à coup lui dit face à face :

— Il nous faut des garanties.

Cela le surprit beaucoup. Toute la salle écoutait. Il répondit :

— Quelles garanties ?

Emmanuel dit :

— Proclamez la république !

Garnier-Pagès répondit :

— " Quelle république ? Voulez-vous une constituante, une législative ?... "

Je vis bien alors qu'il était très fin, car les gens n'avaient pas encore eu le temps de réfléchir à ce qu'ils voulaient. Emmanuel fut embarrassé ; mais un autre derrière, cria :

— N'importe ! nous verrons plus tard... Proclamez toujours la république... Le reste ne nous embarrassera pas !

Et tout le monde se mit à crier :

— Oui... oui... la république !

Ces choses sont tellement dans mon esprit, que je crois encore les voir et les entendre ; j'y suis. C'est mot à mot la vérité. Seulement plusieurs parlaient à la fois, criant des paroles qu'on ne pouvait pas comprendre, et Garnier-Pagès faisait semblant de les écouter. Mais je voyais bien qu'il réfléchissait en lui-même comment il pourrait se tirer de là, car à la fin il leva la main, et les gens s'étant tus, il dit d'un air chagrin :

— Messieurs, vous voyez qu'on ne peut rien faire de sérieux dans ce tumulte. Messieurs les secrétaires et moi nous allons passer dans la pièce voisine, et quand notre proclamation sera terminée, nous viendrons vous en donner lecture.

En même temps, sans attendre la réponse, il se leva et les deux autres aussi. Cela causa du tumulte. Au bout de la table, de leur côté, se trouvait une porte ; comme ils allaient à cette porte, leurs papiers sous le bras, celui qui n'avait pas de chemise, me dit en se penchant à mon oreille :

— Il trahit !... Est-ce que je dois le fusiller ?

Mais, malgré ma mauvaise humeur, l'idée de fusiller un homme pareil me parut abominable, et je répondis :

— Non, c'est Garnier-Pagès !

Tout le monde avait entendu parler de Garnier-Pagès.— Pendant que nous parlions, ils passèrent dans l'autre chambre.

Une fois hors de notre salle, et la porte refermée derrière eux, ces gens devaient se réjouir de leur bon tour. Nous autres, nous étions là comme des imbéciles.

Tout le monde criait sans écouter ses voisins, de sorte que l'ennui nous gagnait avec la colère. Emmanuel me dit :

— Sortons ! Qu'est-ce que nous faisons avec ces braillards ?

Nous sortîmes, furieux d'avoir perdu notre temps. Mais, comme nous arrivions sur la plate-forme intérieure, d'où descend le grand escalier, voilà que bien d'autres cris, bien d'autres rumeurs arrivent de la place. Ceux qui venaient des Tuileries, après avoir ravagé les glaces, les tables, les livres, les vases, les tableaux de fond en comble, arrivaient à l'Hôtel de ville ; sans parler d'une foule d'autres qui sortaient des quartiers voisins et même des faubourgs. Ils criaient : " Vive la République ! " et tiraient des coups de fusil.

Nous descendîmes bien vite, pour ne pas rester engouffrés jusqu'au soir dans la bâtisse.

XXIX

Nous avions raison, car à peine étions-nous en bas, hors de la grille, que toute cette masse de peuple débordait du quai Pelletier, des rues de la Vannerie, de la Tannerie et du pont d'Arcole, avec des habits galonnés, des franges du trône, des chapeaux de femme, et mille autres guenilles au bout des baïonnettes ; sans parler des drapeaux rouges et des drapeaux tricolores dégouttant de pluie et de boue. Tout cela s'avancait, chantait, lâchait des coups de fusils, et malheureusement aussi trébuchait, car on avait vidé les caves de Louis-Philippe, on avait bu tout ce qu'on pouvait boire, et les bouteilles à moitié vides, on les avait jetées aux murs.

Enfin, je suis bien forcé de le dire, c'était honteux pour un grand nombre. Ceux qui boivent un jour pareil, jusqu'à ne plus pouvoir se tenir sur leurs jambes, sont des êtres indignes de soutenir la justice.

Mais que faire ? Ce monde innombrable tourbillonnait dans la place, comme un essaim qui cherche un arbre. Nous eûmes encore le temps de gagner le quai aux Fleurs, par le Pont Notre-Dame, et là nous fîmes halte pour regarder. Tout était noir de têtes, tout grouillait, tout montait dans la maison commune ; et les cris, ces grands cris de la multitude qui s'élèvent comme le chant de la mer,—ces cris, qui ne finissent jamais,—à chaque instant semblaient grandir et s'entendre plus loin.

Emmanuel me dit :

« Maintenant Dieu veuille, Jean Pierre, que les troupes soient bien dispersées ! Dieu veuille que Bugeaud ne les ait pas réunies sous sa main quelque part, car, avec cette quantité d'ivrognes, qui brûle notre poudre pour faire du bruit, nous serions bien malades. »

Je pensais comme lui :—la bêtise du peuple me faisait frémir.

Et pourtant, c'était encore la moindre des choses. La bataille, c'est la bataille, on s'extermine, on se défend, on n'a peur de rien ; ceux qui réchappent réchappent, ceux qui meurent ont leur pain cuit ; mais après la bataille, qu'est-ce qui va venir ? Qu'est-ce que le pays dira demain ! Qu'est-ce que les royalistes, les communistes, les socialistes feront ? Qui est-ce qui sera maître ? Est-ce que nous sommes en 92, est-ce que nous sommes en 1830 ? Est-ce que les Prussiens, les Anglais, les Russes viendront ? Quoi... ? Quoi ?

Quand tout va bien, quand on travaille, quand les soldats montent leur garde, et que les juges rendent la justice ; quand les femmes vont à l'église et les enfants à l'école, alors on ne pense à rien, on se figure que tout est en ordre, et que cela continuera dans les siècles ; mais quand tout culbute, quand tout est à terre d'un coup, combien d'idées auxquelles on n'avait jamais songé vous arrivent !

Emmanuel et moi nous passions devant le Palais-de-Justice, et, plus loin, sur le pont Saint-Michel, à travers mille espèces de gens qui couraient vers la place de Grève. Nous n'avions pas besoin de nous dire nos idées, elles nous venaient toutes seules ; et ce que nous avait demandé Garnier-Pagès :—« Quelle espèce de république voulez-vous ? » me paraissait alors plein de bon sens. Je me rappelais le livre de Perrignon, et je m'écriais en moi-même :

« Est-ce que nous voulons une constituante ? est-ce que nous voulons des consuls ? ou bien est-ce que nous voulons autre chose de nouveau ? Si nous voulons quelque chose de nouveau, il faut pourtant savoir quoi. Jean-Pierre, qu'est-ce que tu veux ? »

J'étais embarrassé de me répondre ; je pensais :

« Si Perrignon était là, bien sûr qu'il t'ouvrirait les idées. »

J'avais aussi des inquiétudes pour ce bon vieux Perrignon, que j'aimais comme moi-même. Nous avons été séparés malgré nous. Qu'est-ce qu'il était devenu ?

Emmanuel, la tête penchée, ne disait rien. La nuit descendait. Les gens qui couraient, criaient tous : « Vive la République ! » Pas une âme ne savait encore que nous avions un gouvernement provisoire.

Dans la rue Serpente, nous vîmes que le *caboulot* était fermé.

« Arrive ! » me dit Emmanuel.

Et nous remontâmes par la rue des Mathurins jusqu'au cloître Saint-Benoît. Il faisait déjà nuit noire ; pas un reverbère, pas une lanterne ne nous montrait le chemin. Par bonheur, la porte du restaurant d'Ober était ouverte. Nous entrâmes. Deux quinquets brillaient dans la salle à gauche, et quelques étudiants mangeaient sans rien dire. M. Ober était sorti. Nous posâmes nos fusils dans un coin, près des fenêtres, et l'on vint nous servir.

Dehors, au loin, bien loin, les rumeurs, les cris, les coups de fusil s'élevaient de temps en temps puis se taisaient. Le tocsin sonnait toujours ; mais pendant que nous mangions, tout à coup le gros bourdon de Notre-Dame se tut, ce qui produisit une sorte de silence. On entendait mieux les rumeurs du quartier, le passage des gens dans le cloître.

Emmanuel, à la fin de notre repas, me demanda :

« Qu'est-ce que nous allons faire cette nuit ? »

—Je ne sais pas, lui répondis-je... puisque tout est fini...

—Moi, dit-il, je vais changer d'habits ; mes bottes, à force d'être mouillées, me serrent les pieds.

—Eh bien, allons changer lui dis-je, et, dans une demi-heure, vingt minutes, réunissons-nous quelque part.

—Oui, tu viendras à la brasserie de Strasbourg, rue de la Harpe. Nous sortîmes. Dans ce moment, une foule de gens rentraient déjà dans le quartier ; on criait : « Vive la République, vive le gouvernement provisoire ! » Des étudiants traversaient le cloître ; ils parlaient de Lamartine, de Ledru-Rollin, d'Arago. Nous écoutions. Sous la porte Saint-Jacques, au moment de nous séparer, Emmanuel me dit :

« Il paraît que nous avons un gouvernement provisoire ; tant mieux, c'est meilleur que rien. »

Il remonta la rue Saint-Jacques. Je la descendis par-dessus les pavés, jusqu'au coin de la rue des Mathurins, où j'allais tourner, quand je vis arriver en face de moi un piquet de trois hommes, conduit par un caporal en chapeau rond et longue capote, qui portait une lanterne, et me dit en la levant :

« C'est toi, Jean-Pierre ! Je suis content de te retrouver, petit. »

Celui qui me disait cela, c'était Perrignon. Il venait d'établir un poste dans la rue Saint-Jacques, au coin de la ruelle du Foin, pour tous les hommes de bonne volonté ; il conduisait sa première ronde.

On se figure comme je l'embrassai. Je lui promis aussitôt de venir veiller à son poste, après avoir été prévenir Emmanuel.

Nous étions à l'entrée de la rue des Mathurins : je n'eus qu'une centaine de pas à faire pour gagner la maison et monter à ma chambre où je changeai d'habits. Ensuite j'allai prendre Emmanuel à la brasserie de Strasbourg.

Il pouvait être six heures. Pas un bec de gaz ne brillait dehors. Quelques étoiles troubles se montraient à peine ; une petite pluie froide tremblotait dans l'air, et de tous les côtés on entendait déjà crier :

« Qui vive !... qui vive... »

Dans cette nuit noire, cela produisait un grand effet. L'idée me vint que les Parisiens ont tout de même du bon sens, puisque, dans la crainte de Bugeaud, ils se gardaient tout de suite comme la troupe, pendant que les ivrognes dormaient dans leur coin.

Emmanuel fut bien content d'apprendre ces choses, et nous sortîmes de la brasserie à tâtons.

Dans plus d'un endroit on voyait au loin des feux allumés avec des hommes assis autour sur le pavé, fumant leur pipe et causant entre eux, le fusil en bandoulière. Ces feux éclairaient les sentinelles immobiles au haut des barricades, et les vieilles maisons à droite et à gauche. La lumière montait toute rouge, comme un éclair, jusqu'aux toits, puis descendait en se resserrant autour de la flamme, tout redevenait sombre.

La masse des pavés nous arrêtait souvent. Plus d'une fois nos pieds tapèrent dans la boue profonde ; mais nous arrivâmes à notre corps de garde, rue Saint-Jacques, l'un des meilleurs du quartier. Il était grand, il avait un lit de camp, un râtelier pour les armes, et une large cheminée à droite en entrant, où le feu pétillait et flamboyait comme dans les scieries de notre pays, ce qui vous réjouissait la vue, par un temps de pluie et de brouillard pareil.

Autour d'une grosse table de chêne les camarades, ouvriers et gardes nationaux, à dix ou quinze, buvaient et mangeaient. Ils avaient fait apporter du vin dans un broc, avec un grand pâté où chacun tranchait à son aise.

« Voici du renfort, s'écria Perrignon tout seul, en venant nous serrer la main. Vous avez mangé ? »

—Nous sortons de chez Ober, répondit Emmanuel.

—Eh bien ! mettez vos fusils au râtelier. Dans un quart d'heure vous monterez la garde ”.

Les autres continuèrent à boire, à rire, à se raconter ce qu'ils avaient fait depuis trois jours. L'un parlait de l'attaque du Château-d'Eau, l'autre de la fuite du roi, un autre de l'enlèvement du trône, qu'on avait brûlé sur la place de la Bastille.

Chacun avait vu quelque chose d'extraordinaire, et c'est là que j'entendis pour la première fois un garde national chanter l'air “ *Par la voix du canon d'alarme,* ” etc., dont plus tard les gens eurent les oreilles tellement remplies, qu'ils s'écriaient : “ Mon Dieu ! si nous entendions seulement encore une fois le bruit des charrettes et les cris des marchands d'habits ! Quel malheur ! Cela ne finira donc jamais ! ”

Ce garde national avait tous les couplets écrits sur un morceau de papier ; il chantait d'une petite voix tendre, et nous répétions tous en chœur :

“ *Mourir pour la patrie ! Mourir pour la patrie !...* ”

Les larmes nous en venaient aux yeux.

Perrignon, assis derrière avec nous, sur le lit de camp, nous racontait l'envahissement de la Chambre, où se trouvait déjà la duchesse d'Orléans avec ses deux enfants ; la manière honteuse dont les députés satisfaits l'avaient abandonnée,—lorsque le général Bedeau, sur la place de la Concorde, leur demandait des ordres, et que personne, ni les ministres, ni le président, n'osait en donner ;—l'arrivée du peuple, et l'obstination de cette veuve, habillée en noir, au milieu du débordement, malgré les cris et la fureur ; son calme, lorsque Marie et Crénioux demandaient le gouvernement provisoire, et que Lamartine faisait un discours superbe, déclarant que la nation seule pouvait décider ce qu'elle voulait selon la justice.

“ Elle serait restée là, dit-il, en saluant toute pâle ceux qui prononçaient des mots pour elle ; rien n'aurait pu la forcer de partir, si la grande multitude n'avait à la fin rempli tous les bancs, et si Ledru-Rollin n'avait en quelque sorte proclamé la république. Alors le torrent l'entraîna. ”

Perrignon disait que le courage de cette femme l'avait attendri ; que pas une reine de France n'avait encore montré la même fermeté ; seulement que dans cette race de satisfaits,—qui depuis dix-huit ans approuvait tout, votait tous les yeux fermés,—pas un seul n'avait eu le courage de se faire tuer pour la défendre !

Il disait aussi que malheureusement ces êtres sans cœur ne manquent jamais sous aucun gouvernement, qu'ils arrivent tout de suite se mettre à table, en écartant les bons citoyens des deux coudes, en parlant de leur dévouement, en ayant encore l'air de se sacrifier, la bouche pleine et le ventre gonflé de nourriture ; mais qu'au premier coup de feu tous disparaissent comme des ombres ; qu'ils trouvent leur peau trop délicate pour recevoir un accroc !

“ J'ai vu ça, mes enfants, disait-il ; l'affaire de 1830 m'a découvert la bassesse humaine. Combien pensez-vous qu'il y avait de combattants derrière les barricades, hier et avant-hier ? Quelques centaines ! Eh bien ! demain vous verrez les vainqueurs sortir de terre par milliers, comme les limaces après la pluie ; ils lèveront le sabre et crieront, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles : “ Rangez-vous ! Tambours, battez la charge ! En avant ! ” Si le mot de réplique pouvait changer cette bassesse en grandeur, ce serait magnifique, mais je n'ose pas seulement l'espérer. ”

Perrignon, assis au bord du lit de camp, nous parlait de la sorte ; Emmanuel et moi nous l'écoutions en silence ; derrière nous Quentin et Valsy dormaient comme des bienheureux.

Il faut savoir aussi qu'à chaque instant des rondes arrivaient, ramenant des prisonniers. C'étaient les soldats de la caserne du Foin où d'ailleurs, dispersés le matin, et qui pensaient s'en aller à la nuit. Mais en sortant des allées, ces pauvres garçons de la Bretagne, de la

Normandie, de l'Alsace, n'avaient pas fait cinquante pas qu'ils entendaient crier : “ Qui vive ! ” Et l'on pense si cela les étonnait de voir la sentinelle en casquette ou en chapeau, l'arme prête, remplir leur service et leur crier :

“ Passez au mot d'ordre ! ”

Ils arrivaient tout doucement, et on leur disait :

“ Allez au poste ! ”

Là, sur la porte du corps-de-garde, ils voyaient les citoyens réjouis de la victoire, qui leur criaient :

“ Arrivez ici, camarades !... Réchauffez-vous.... Asseyez-vous.... Buvez un coup ! ”

On leur passait le broc, on leur donnait le couteau. Pas un seul ne refusait, au contraire ; après avoir passé la journée au fond d'une cour, dans un bûcher ou partout ailleurs, ils étaient bien contents de s'asseoir à table avec les soutiens de l'ordre. Quand on leur demandait :

“ Eh bien, qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? ”

Tous répondaient :

“ Mon Dieu, nous allons retourner au village ; nous ne comptons pas encore sur notre congé, mais c'est égal, la vicille mère ne sera pas fâchée tout de même de nous voir revenir avant les sept ans. ”

Chacun trouvait cela très naturel, et l'on croyait aussi que tout le monde, à l'avenir, ferait partie de la garde nationale, qui remplacerait l'armée. C'était la première idée qui vous venait. Qu'est-ce que la France aurait eu à craindre, si nous avions tous été soldats, de dix-huit à vingt-cinq ans, pour marcher en cas de besoin, et de vingt-cinq à cinquante pour faire le service de l'intérieur ? Les Allemands et les Russes nous auraient laissés bien tranquilles, en se rappelant ce qui leur était arrivé pendant vingt ans, pour s'être mêlés de nos affaires.

Enfin il fallut relever les postes. Perrignon nous avertit, et nous partîmes ensemble à cinq ou six, en descendant la rue Saint-Jacques.

C'est moi qui relevai la sentinelle de la première barricade. Le mot d'ordre était : “ Liberté, ordre public ! ”

Les autres partirent ; je restai seul. C'est encore un des grands souvenirs de ma vie : cette nuit sombre, ces hommes qui s'en vont le fusil sur l'épaule et dont les pas se perdent dans le lointain ; ces cris de : “ Qui vive ! ” répétés dans la profondeur des quartiers, et qui semblaient dire : “ Attention, citoyens ! veillez pour la patrie et la liberté ! ” Et ces rumeurs du côté de la place de Grèves, ces coups de fusil que suivent de longs silences où l'on entend la pluie tomber des gouttières ; la lanterne cassée, au haut de la barricade, dont la flamme jaune et rouge sort par instant de la vitre humide, éclairant les flaques d'eau à cinq ou six pas.—Oui, c'était quelque chose d'étrange.

J'écoutais : Dans la rue pas un bruit ; au loin, les paroles du corps de garde, les éclats de rire, l'arrivée d'une ronde, les crosses de fusil qui se reposent sur les dalles, le départ d'un piquet, la vieille Sorbonne qui tinte la demi-heure.— Ah ! que de pensées vous viennent après une journée pareille !... comme ce qu'on a vu vous repasse devant les yeux.— Ce palais magnifique des Tuileries, ce tumulte sur les quais, ces municipaux, l'Hôtel de ville : — Et maintenant, que va-t-il arriver ? Lamartine est là, heureusement, il travaille ; dix autres autour de lui, des hommes de cœur, l'aident ; ils préviennent la France, ils calment le peuple, ils sont forcés de songer à tout pour nous !

Oui, ce sont de grands souvenirs, pour un simple homme tel que moi. Souvent je me demande :

“ As-tu vu ces choses, Jean-Pierre ? as-tu veillé sur cette barricade ?... N'est-ce pas un rêve ? ”

J'étais là depuis environ une demi-heure, écoutant au milieu du silence, et songeant à tous ces changements incroyables survenus depuis trois jours ; rien ne bougeait, et ma garde avait l'air de vouloir continuer ainsi, quant au loin, derrière moi, vers la place Sorbonne, des pas se mirent à descendre la rue. Ce n'était pas une ronde, car les gens passèrent devant notre corps de garde sans s'arrêter. Ils

parlaient à demi-voix, et, en arrivant au coin de la rue, voyant la haute barricade, ils s'arrêtèrent pour chercher un passage.

Alors j'armai mon fusil en criant :

“ Qui vive ! ”

Trois restèrent en arrière ; un quatrième, un élève de l'École polytechnique, grimpa sur les pavés et me dit :

“ C'est M. Arago ; il se rend au gouvernement provisoire. ”

J'avais bien entendu parler de M. Arago, mais beaucoup de gens, par une nuit pareille, les ennemis, peuvent dire ;

“ Je suis Arago... je suis Lamartine ou Ledru-Rollin. ”

On n'est pas forcé de les croire ; c'est pourquoi je répondis :

“ Allez prendre le mot au corps de garde. ”

Il descendit, et les trois autres personnes s'avancèrent plus près, à quatre ou cinq pas. L'élève de l'École polytechnique se mit à courir en remontant la rue. Arago était près de la lanterne, que le vent faisait tourbillonner. Je vois encore ce vieillard avec sa longue capote, son chapeau rond, le dos un peu courbé, les mains croisées derrière et la tête penchée. Il ne me regardait pas ; il regardait devant lui, toujours à la même place. Je le vois dans cette ombre, les lèvres serrées, celle de dessous avançant sur l'autre, le nez un peu aquilin, les gros sourcils gris, immobile et songeur. Il pensait à combien de choses !

Les autres se tenaient plus loin dans le silence.

Pour Arago nous n'étions pas là, ni les pavés, ni la nuit, ni le vent, ni la lanterne tremblotante, ni l'épais brouillard ; dans sa pensée, il voyait la France, le bouleversement de tout, l'armée en déroute, le courage qu'il faudrait pour tout rétablir avec la liberté.

Je ne savais pas, moi, quel était cet homme, je ne savais pas que c'était le plus grand esprit de notre temps, le plus ferme, le plus juste, je ne savais pas que depuis sa jeunesse il avait travaillé, toujours travaillé, pour grandir et honorer sa patrie, et qu'on parlait dans tout l'Univers d'Arago, comme l'un des plus grands génies de l'Europe. Non, je ne pouvais pas me figurer le quart de ces choses ! Pourtant de voir là ce vieillard tellement pensif et la figure si noble, j'avais le plus grand respect : des idées de grandeur, de force, de bonté, de justice, me passaient par la tête ; et depuis que j'ai su quel génie était là devant moi dans cette nuit brumeuse, au milieu de ces événements extraordinaires dont les siècles parleront, depuis, je l'ai toujours comme peint devant les yeux, sur le fond noir des pavés entassés, près de la lanterne qui tourbillonne.

Enfin on accourait du corps de garde, et l'élève de l'École polytechnique me dit à l'oreille :

“ Liberté, ordre public ! ”

Je répondis :

“ Passez ! ”

Perrignon et deux autres camarades étaient aussi venus. Ils se tinrent en arrière. Arago et ses amis passèrent en silence dans la petite allée à gauche ; Perrignon se retira.

Il était alors sept heures au moins. J'ai souvent entendu dire depuis qu'Arago se trouvait à l'Hôtel de Ville, avec les autres membres du gouvernement provisoire ; mais ce que je raconte est sûr. Arago n'est pas arrivé avant sept heures et demie à la Commune. Il faisait nuit dehors comme dans un four ; il avait peut-être eu beaucoup de barricades à grimper avant d'arriver à la nôtre : il demeurait peut-être loin, je n'en sais rien ; mais voilà ce que j'ai vu moi-même.

Ma faction continua jusqu'à huit heures, et je ne me rappelle rien de nouveau jusqu'au moment où l'on vint me relever.

En entrant, Perrignon me parla du gouvernement provisoire, de Lamartine, d'Arago, de Dupont de l'Éure, etc. Il me disait que la maison était détruite, qu'il ne restait que trois ou quatre vieux pans de mur de 92, qu'aucun incendie ne peut entamer ; que les pierres et

le mortier ne manquaient pas non plus, mais que, si l'on changeait d'architecte, que si l'un voulait une caserne, l'autre une église, l'autre un phalanstère, on ne viendrait à bout de rien.

Moi, la fatigue m'accablait, je dormais aux trois quarts, et pourtant je me souviens que sa grande crainte était de voir arriver les individus contraires au bon sens, les communistes, les cabéciers, et tous ceux que nous avons vus depuis faire si bien la besogne de nos ennemis.

Entre quatre et cinq heures, il fallut encore monter une garde. Alors le petit jour était arrivé, le danger passé ; chacun se retira. Je montai dans ma chambre et je dormis jusqu'à onze heures d'un trait.

XXX

C'est le 25 février qu'il aurait fallu voir le mouvement de Paris au milieu des barricades ! cette masse de gens qui sortaient en quelque sorte de dessous terre, en criant “ Victoire ! ” le tambour qui battait le rappel ; les braves qui donnaient aux citoyens l'ordre de se mettre en rang ; les boutiques des marchands de vin, ouvertes au large, où l'on buvait à la santé de la république ; les trois ou quatre listes du gouvernement provisoire affichées aux coins des rues : celle de la Chambre des députés, celle de la Commune, celle de la préfecture de police.

Emmanuel, Perrignon, Valsy et moi, nous étions convenus de nous réunir à la brasserie de Strasbourg, vers dix heures ; mais j'avais dormi si longtemps que je n'espérais plus les trouver, et sur mon chemin j'entendais déjà crier :

“ Méfiez-vous ! ne laissez pas démolir vos barricades... La place du peuple est dans les barricades... Réunissez-vous sur la place de Grève... Observez bien la Commune !... Prenez garde qu'on ne vous confisque votre révolution comme en 1830 ! ”

Les tambours roulaient. Des individus qu'on ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam levaient le sabre en criant :

“ Rangez-vous ! ”

Quelques-uns, avec des fusils, les écoutaient ; ils partaient par escouades de quatre, six, dix, l'arme au bras ; pendant que l'autre, le chef, se dandinait devant et se retournait pour voir si ses troupes marchaient en bon ordre.

Le principal était d'avoir un tambour ; quand le tambour battait on emboîtait le pas.

(A suivre)

Nouveau Feuilleton

Prochainement, nous commencerons un nouveau feuilleton illustré dont l'intérêt et la moralité ne le céderont point à ceux que nous avons publiés jusqu'ici. Ce sera une œuvre absolument inédite en Canada. Qu'on se le dise !

Aux Nouveaux Abonnés

Nous donnerons, à tout nouvel abonné d'un an ou de six mois, et qui nous enverra le prix de son abonnement, le magnifique feuilleton : VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS, de Jules Verne, formant cent-vingt pages, double colonne, du MONDE ILLUSTRÉ.

CINQ

Semaines en Ballon

PAR JULES VERNE

3

—Je ne voudrais pas t'enlever tes illusions, mon cher Joe ; mais ce qu'il entreprend est tout bonnement le fait d'un insensé : il ne partira pas.

—Il ne partira pas ! Vous n'avez donc pas vu son ballon à l'atelier de MM. Mitchell, dans le Borough ?

—Je me garderais bien de l'aller voir.

—Vous perdez là un beau spectacle, monsieur ! Quelle belle chose ! quelle jolie coupe ! quelle charmante nacelle ! Comme nous serons à notre aise là-dedans !

—Tu comptes donc sérieusement accompagner ton maître ?

—Moi, répliqua Joe avec conviction, mais je l'accompagnerai où il voudra ! Il ne manquerait plus que cela ! le laisser aller seul, quand nous avons couru le monde ensemble ! Et qui le soutiendrait donc quand il serait fatigué ? qui lui tendrait une main vigoureuse pour sauter un précipice ? qui le soignerait s'il tombait malade ? Non, M. Dick, Joe sera toujours à son poste auprès du docteur, que dis-je, autour du Dr Fergusson.

—Brave garçon !

—D'ailleurs, vous venez avec nous, reprit Joe.

—Sans doute ! fit Kennedy ; c'est-à-dire que je vous accompagne pour empêcher jusqu'au dernier moment Samuel de commettre une pareille folie ! Je le suivrai même jusqu'à Zanzibar, afin que là encore la main d'un ami l'arrête dans son projet insensé.

—Vous n'arrêterez rien du tout, M. Kennedy, sauf votre respect. Mon maître n'est point un cerveau brûlé ; il médite longuement ce qu'il veut entreprendre, et quand sa résolution est prise, le diable serait bien fin qui l'en ferait démorde.

—C'est ce que nous verrons !

—Ne vous flattez pas de cet espoir. D'ailleurs, l'important est que vous veniez. Pour un chasseur comme vous, l'Afrique est un pays merveilleux. Ainsi, de toute façon, vous ne regretterez point votre voyage.

—Non, certes, je ne le regretterai pas, surtout si cet entêté se rend enfin à l'évidence.

—A propos, dit Joe, vous savez que c'est aujourd'hui le pesage ?

—Comment le pesage ?

—Sans doute, mon maître, vous et moi, nous allons tous trois nous peser.

—Comme des jockeys !

—Comme des jockeys. Seulement, rassurez-vous, on ne vous fera pas maigrir si vous êtes trop lourd. On vous prendra comme vous serez.

—Je ne me laisserai certainement pas peser, dit l'Écossais avec fermeté.

—Mais, monsieur, il paraît que c'est nécessaire pour sa machine.

—Eh bien ! sa machine s'en passera.

—Par exemple ! et si, faute de calculs exacts, nous n'allions pas pouvoir monter !

—Eh ! parbleu, je ne demande que cela !

—Voyons, monsieur Kennedy, mon maître va venir à l'instant vous chercher.

—Je n'irai pas.

—Vous ne voudrez pas lui faire cette peine.

—Je la lui ferai.

—Bon ! fit Joe en riant, vous parlez ainsi parce qu'il n'est pas là ; mais quand il vous dira face à face : " Dick (sauf votre respect), Dick, j'ai besoin de connaître exactement ton poids," vous irez, je vous en réponds.

—Je n'irai pas."

En ce moment, le docteur rentra dans son cabinet de travail, où se tenait cette conversation ; il regarda Kennedy, qui ne se sentit pas trop à son aise.

" Dick, dit le docteur, viens avec Joe ; j'ai besoin de savoir ce que vous pesez tous les deux.

—Mais...

—Tu pourras garder ton chapeau sur la tête. Viens."

Et Kennedy y alla.

Ils se rendirent tous les trois à l'atelier de MM. Mitchell, où l'une de ces balances dites romaines avait été préparée. Il fallait effectivement que le docteur connût le poids de ses compagnons pour établir l'équilibre de son aérostat. Il fit monter Dick sur la plateforme de la balance ; celui-ci, sans faire de résistance, disait à mi-voix :

" C'est bon ! c'est bon ! cela n'engage à rien.

—Cent cinquante-trois livres, dit le docteur, en inscrivant ce nombre sur son carnet.

—Suis-je trop lourd ?

—Mais non, monsieur Kennedy, répliqua Joe ; d'ailleurs, je suis léger, cela fera compensation."

En ce disant, Joe prit avec enthousiasme la place du chasseur ; il faillit même renverser la balance dans son emportement ; il se posa dans l'attitude du Wellington qui singe Achille à l'entrée d'Hyde-Park, et fut magnifique, même sans bouclier.

" Cent vingt livres, inscrivit le docteur.

—Eh ! eh ! " fit Joe avec un sourire de satisfaction.

Pourquoi souriait-il ? Il n'eût jamais pu le dire.

" A mon tour ", dit Fergusson.

Et il inscrivit cent trente-cinq livres pour son propre compte.

" A nous trois, dit-il, nous ne pesons pas plus de quatre cents livres.

—Mais, mon maître, reprit Joe, si cela était nécessaire pour votre expédition, je pourrais bien me faire maigrir d'une vingtaine de livres en ne mangeant pas.

—C'est inutile, mon garçon, répondit le docteur ; tu peux manger à ton aise, et voilà une demi-couronne pour te lester à ta fantaisie."

CHAPITRE VII

Le Dr Fergusson s'était préoccupé depuis longtemps des détails de son expédition. On comprend que ce ballon, ce merveilleux véhicule destiné à le transporter par air, fut l'objet de sa constante sollicitude.

Tout d'abord, et pour ne pas donner de trop grandes dimensions à l'aérostat, il résolut de le gonfler avec du gaz hydrogène, qui est quatorze fois et demie plus léger que l'air. La production de ce gaz est facile, et c'est celui qui a donné les meilleurs résultats dans les expériences aérostatiques.

Le docteur, d'après des calculs très-exacts, trouva que pour les objets indispensables à son voyage et pour son appareil, il devait emporter un poids de quatre milles livres ; il fallut donc chercher

quelle serait la force ascensionnelle capable d'enlever ce poids, et, par conséquent, quelle en serait la capacité.

Un poids de quatre mille livres est représenté par un déplacement d'air de quarante-quatre mille huit cent quarante-sept pieds cubes, ce qui revient à dire que quarante-quatre mille huit cent quarante-sept pieds cubes d'air pèsent quatre mille livres environ.

En donnant au ballon cette capacité de quarante-quatre mille huit cent quarante-sept pieds cubes et en le remplissant, au lieu d'air, de gaz hydrogène, qui, quatorze fois et demie plus léger, ne pèse que deux cent soixante-seize livres, il reste une rupture d'équilibre, soit une différence de trois mille sept cent vingt-quatre livres. C'est cette différence entre le poids du gaz contenu dans le ballon et le poids de l'air environnant qui constitue la force ascensionnelle de l'aérostat.

Toutefois, si l'on introduisait dans le ballon les quarante-quatre mille huit cent quarante-sept pieds cubes de gaz dont nous parlons, il serait entièrement rempli ; or cela ne doit pas être, car à mesure que le ballon monte dans les couches moins denses de l'air, le gaz qu'il renferme tend à se dilater et ne tarderait pas à crever l'enveloppe. On ne remplit donc généralement les ballons qu'aux deux tiers.

Mais le docteur, par suite de certain projet connu de lui seul, résolut de ne remplir son aérostat qu'à moitié, et puisqu'il lui fallait emporter quarante-quatre mille huit cent quarante-sept pieds cubes d'hydrogène, de donner à son ballon une capacité à peu près double.

Il le disposa suivant cette forme allongée que l'on sait être préférable ; le diamètre horizontal fut de cinquante pieds et le diamètre vertical de soixante-quinze ; il obtint ainsi un sphéroïde dont la capacité s'élevait en chiffres ronds à quatre-vingt-dix mille pieds cubes.

Si le Dr Fergusson avait pu employer deux ballons, ses chances de réussite se seraient accrues ; en effet, au cas où l'un vient à se rompre dans l'air, on peut au moyen du lest se soutenir au moyen de l'autre. Mais la manœuvre de deux aérostats devint fort difficile, lorsqu'il s'agit de leur conserver une force d'ascension égale.

Après avoir longuement réfléchi, Fergusson, par une disposition ingénieuse, réunit les avantages de deux ballons sans en avoir les inconvénients ; il en construisit deux d'inégale grandeur et les renferma l'un dans l'autre. Son ballon extérieur, auquel il conserva les dimensions que nous avons données plus haut, en contient un plus petit, de même forme, qui n'eut que quarante-cinq pieds de diamètre horizontal et soixante-huit pieds de diamètre vertical. La capacité de ce ballon intérieur n'était donc que de soixante-sept mille pieds cubes ; il devait nager dans le fluide qui l'entourait ; une soupape s'ouvrait d'un ballon à l'autre et permettait au besoin de les faire communiquer entre eux.

Cette disposition présentait cet avantage que, s'il fallait donner issue au gaz pour descendre, on laisserait échapper d'abord celui du grand ballon ; dût-on même le vider entièrement, le petit resterait intact ; on pouvait alors se débarrasser de l'enveloppe extérieure, comme d'un poids incommode, et le second aérostat, demeuré seul, n'offrait pas au vent la prise que donnent les ballons à demi dégonflés.

De plus, dans le cas d'un accident, d'une déchirure arrivée au ballon extérieur, l'autre avait l'avantage d'être préservé.

Les deux aérostats furent construits avec un taffetas croisé de Lyon enduit de gutta-percha. Cette substance gomme-résineuse jouit d'une imperméabilité absolue ; elle est entièrement inattaquable aux acides et aux gaz. Le taffetas fut juxtaposé en double au pôle supérieur du globe, où se fait presque tout l'effort.

Cette enveloppe pouvait retenir le fluide pendant un temps illimité. Elle pesait une demi-livre par neuf pieds carrés. Or, la surface du ballon extérieur étant d'environ onze mille six cents pieds carrés, son enveloppe pesa six cent cinquante livres. L'enveloppe du



Joe causant avec les matelots

second ballon, ayant neuf mille deux cents pieds carrés de surface, ne pesait que cinq cent dix livres : soit donc, en tout, onze cent soixante livres.

Le filet destiné à supporter la nacelle fut fait en corde de chanvre d'une très grande solidité ; les deux soupapes devinrent l'objet de soins minutieux, comme l'eût été le gouvernail d'un navire.

La nacelle, de forme circulaire et d'un diamètre de quinze pieds $\frac{7}{8}$ était construite en osier, renforcée par une légère armature de fer, et revêtue à la partie inférieure de ressorts élastiques destinés à amortir les chocs. Son poids et celui du filet ne dépassaient pas deux cent quatre-vingts livres.

Le docteur fit construire, en outre, quatre caisses de tôle de deux lignes d'épaisseur ; elles étaient réunies entre elles par des tuyaux munis de robinets ; il y joignit un serpentín de deux pouces de diamètre environ qui se terminait par deux branches droites d'inégale longueur, mais dont la plus grande mesurait vingt-cinq pieds de haut, et la plus courte quinze pieds seulement.

Les caisses de tôle s'emboîtaient dans la nacelle de façon à occuper le moins d'espace possible ; le serpentín, qui ne devait s'ajuster que plus tard, fut emballé séparément, ainsi qu'une très-forte pile électrique du Bunsen. Cet appareil avait été si ingénieusement combiné qu'il ne pesait pas plus de sept cents livres, en y comprenant même vingt-cinq gallons d'eau contenus dans une caisse spéciale.

Les instruments destinés au voyage consistèrent en deux baromètres, deux thermomètres, deux boussoles, un sextant, deux chronomètres, un horizon artificiel et un altazimuth pour relever les objets lointains et inaccessibles. L'Observatoire de Greenwich s'était mis à la disposition du docteur. Celui-ci d'ailleurs ne se proposait pas de faire des expériences de physique ; il voulait seulement reconnaître

sa direction, et déterminer la position des principales rivières, montagnes et villes.

Il se munit de trois ancres en fer bien éprouvées, ainsi que d'une échelle de soie légère et résistante, longue d'une cinquantaine de pieds.

Il calcula également le poids exact de ses vivres ; ils consistèrent en thé, en café, en biscuits, en viande salée et en pemmican, préparation qui, sous un mince volume, renferme beaucoup d'éléments nutritifs. Indépendamment d'une suffisante réserve d'eau-de-vie, il disposa deux caisses à eau qui contenaient chacune vingt-deux gallons.

La consommation de ces divers aliments devait peu à peu diminuer le poids enlevé par l'aérostat. Car il faut savoir que l'équilibre d'un ballon dans l'atmosphère est d'une extrême sensibilité. La perte d'un poids presque insignifiant peut produire un déplacement très-appréciable.

Le docteur n'oublia ni une tente qui devait recouvrir une partie de la nacelle, ni les couvertures qui composaient toute la literie de voyage, ni les fusils du chasseur, ni ses provisions de poudre et de balles.

Tel était le décompte des quatre mille livres que le Dr Fergusson se proposait d'enlever ; il n'emportait que deux cents livres de lest, "pour les cas imprévus seulement," disait-il, car il comptait bien n'en pas user, grâce à son appareil.

CHAPITRE VIII

Vers le 10 février, les préparatifs touchaient à leur fin, les aérostats renfermés l'un dans l'autre étaient entièrement terminés ; ils avaient subi une forte pression d'air refoulé dans leurs flancs ; cette épreuve donnait bonne opinion de leur solidité et témoignait des soins apportés à leur construction.

Joe ne se sentait pas de joie ; il allait incessamment de Greek street aux ateliers de MM. Mitchell, toujours affairé, mais toujours épanoui, donnant volontiers des détails sur l'affaire aux gens qui ne lui en demandaient point, fier entre toutes choses d'accompagner son maître. Je crois même qu'à montrer l'aérostat, à développer les idées et les plans du docteur, à laisser apercevoir celui-ci par une fenêtre entr'ouverte, ou à son passage dans les rues, le digne garçon gagna quelques demi-couronnes ; il ne faut pas lui en vouloir ; il avait bien le droit de spéculer un peu sur l'admiration et la curiosité de ses contemporains.

Le 16 février, le *Resolute* vint jeter l'ancre devant Greenwich. C'était un navire à hélice du port de huit cents tonneaux, bon marcheur, et qui fut chargé de ravitailler la dernière expédition de sir James Ross aux régions polaires. Le commandant Pennet passait pour un aimable homme ; il s'intéressait particulièrement au voyage du docteur, qu'il appréciait de longue date. Ce Pennet faisait plutôt un savant qu'un soldat ; cela n'empêchait pas son bâtiment de porter quatre caronades, qui n'avaient jamais fait de mal à personne et servaient seulement à produire les bruits les plus pacifiques du monde.

La cale du *Resolute* fut aménagée de manière à loger l'aérostat ; il y fut transporté avec les plus grandes précautions dans la journée du 18 février ; on l'emmagasina au fond du navire, de manière à prévenir tout accident ; la nacelle et ses accessoires, les ancres, les cordes, les vivres, les caisses à eau que l'on devait remplir à l'arrivée, tout fut arrimé sous les yeux de Fergusson.

On embarqua dix tonneaux d'acide sulfurique et dix tonneaux de vieille ferraille pour la production du gaz hydrogène. Cette quantité était plus que suffisante, mais il fallait parer aux pertes possibles. L'appareil destiné à développer le gaz, et composé d'une trentaine de barils, fut mis à fond de cale.

Ces divers préparatifs se terminèrent le 18 février au soir. Deux cabines confortablement disposées attendaient le Dr Fergusson et son ami Kennedy. Ce dernier, tout en jurant qu'il ne partirait pas, se rendit à bord avec un véritable arsenal de chasse, deux excellents fusils à deux coups se chargeant par la culasse, et une carabine à toute épreuve de la fabrique de Purdey Moore et Dickson d'Edimbourg ; avec une pareille arme, le chasseur n'était pas embarrassé de loger à deux mille pas de distance une balle dans l'œil d'un chamois ; il y joignit deux revolvers Colt à six coups pour les besoins imprévus ; sa poudrière, son sac à cartouches, son plomb et ses balles, en quantité suffisante, ne dépassaient par les limites du poids assignées par le docteur.

Les trois voyageurs s'installèrent à bord dans la journée du 19 février ; ils furent reçus avec une grande distinction par le capitaine et ses officiers, le docteur toujours assez froid, uniquement préoccupé de son expédition, Dick ému sans vouloir le paraître, Joe bondissant, éclatant en propos burlesques : il devint promptement le loustic du poste des maîtres, où un cadre lui avait été réservé.

Le 20 un grand dîner d'adieu fut donné au docteur Fergusson et à Kennedy par la Société Royale de Géographie. Le commandant Pennet et ses officiers assistaient à ce repas, qui fut très-animé et très-fourni en libations flatteuses ; les santés y furent portées en assez grand nombre pour assurer à tous les convives une existence de centenaires. Sir Francis M... présidait avec une émotion soutenue, mais pleine de dignité.

A sa grande confusion, Dick Kennedy eut une large part dans les félicitations bachiques. Après avoir bu "à l'intrépide Fergusson, la gloire de l'Angleterre," on dut boire "au non moins courageux Kennedy, son audacieux compagnon."

Dick rougit beaucoup, ce qui passa pour de la modestie ; les applaudissements redoublèrent. Dick rougit encore davantage.

Un message de la reine arriva au dessert ; elle présentait ses compliments aux voyageurs et faisait des vœux pour la réussite de l'entreprise.

Ce qui nécessita de nouveaux toasts à "Sa Très-Gracieuse Majesté."

A minuit, après des adieux émouvants et de chaleureuses poignées de main, les convives se séparèrent.

Les embarcations du *Resolute* attendaient au pont de Westminster ; le commandant y prit place en compagnie de ses passagers et de ses officiers, et le courant rapide de la Tamise les porta vers Greenwich.

A une heure, chacun dormait à bord.

Le lendemain, 21 février, à trois heures du matin, les fourneaux ronflaient ; à cinq heures, on levait l'ancre, et, sous l'impulsion de son hélice, le *Resolute* fila vers l'embouchure de la Tamise.

Nous n'avons pas besoin de dire que les conversations du bord roulèrent uniquement sur l'expédition du docteur Fergusson. A le voir comme à l'entendre, il inspirait une telle confiance que bientôt, sauf l'Écossais, personne ne mit en question le succès de son entreprise.

Pendant les longues heures inoccupées du voyage, le docteur faisait un véritable cours de géographie dans le carré des officiers. Ces jeunes gens se passionnaient pour les découvertes faites depuis quarante ans en Afrique ; il leur raconta l'exploration de Barth, de Burton, de Speke, de Grant ; il leur dépeignit cette mystérieuse contrée livrée de toutes parts aux investigations de la science. Dans le nord, le jeune Daveyrier explorait le Sahara et ramenait à Paris les chefs Touaregs. Sous l'inspiration du gouvernement français, deux expéditions se préparaient, qui, descendant du nord et venant à l'ouest, se croiseraient à Tombouctou. Au sud, l'infatigable Livingstone s'avancait toujours vers l'équateur, et, depuis mars 1862, il remontait en compagnie de Mackensie, la rivière Royonia. Le dix-neuvième siècle ne se passerait certainement pas sans que l'Afrique eût révélé les secrets enfouis dans son sein depuis six mille ans.

L'intérêt des auditeurs de Fergusson fut excité surtout quand il leur fit connaître en détail les préparatifs de son voyage ; ils voulurent vérifier ses calculs ; ils discutèrent, et le docteur entra franchement dans la discussion.

En général, on s'étonnait de la quantité relativement restreinte de vivres qu'il emportait avec lui. Un jour, l'un des officiers interrogea le docteur à cet égard.

— Cela vous surprend, répondit Fergusson.

— Sans doute.

— Mais quelle durée supposez-vous donc qu'aura mon voyage ? Des mois entiers ? C'est une grande erreur ; s'il se prolongeait, nous serions perdus, nous n'arriverions pas. Sachez donc qu'il n'y a pas plus de trois mille cinq cents, mettez quatre mille milles de Zanzibar à la côte du Sénégal. Or, à deux cent quarante milles par douze heures, ce qui n'approche pas de la vitesse de nos chemins de fer, en voyageant jour et nuit, il suffirait de sept jours pour traverser l'Afrique.

— Mais alors vous ne pourriez rien voir, ni faire de relèvements géographiques, ni reconnaître le pays.

— Aussi, répondit le docteur, si je suis maître de mon ballon, si je monte ou descends à ma volonté, je m'arrêterai quand bon me semblera, surtout lorsque des courants trop violents menaceront de m'entraîner.

— Et vous en rencontrerez, dit le commandant Pernet ; il y a des ouragans qui font plus de deux cent quarante milles à l'heure.

— Vous le voyez, répliqua le docteur, avec une telle rapidité, on traverserait l'Afrique en douze heures ; on se lèverait à Zanzibar pour se coucher à Saint-Louis.

— Mais, reprit un officier, est-ce qu'un ballon pourrait être entraîné par une vitesse pareille ?

— Cela s'est vu, répondit Fergusson.

— Et le ballon a résisté ?

— Parfaitement. C'était à l'époque du couronnement de Napoléon, en 1804. L'aéronaute Garnerin lança de Paris, à onze heures du soir, un ballon qui portait l'inscription suivante tracée en lettres d'or : " Paris, 25 frimaire an XIII, couronnement de l'empereur Napoléon par S. S. Pie VII. " Le lendemain matin, à cinq heures, les habitants de Rome voyaient le même ballon planer au-dessus du Vatican, parcourir la campagne romaine, et aller s'abattre dans le lac de Bracciano. Ainsi, messieurs, un ballon peut résister à de pareilles vitesses.

— Un ballon, oui ; mais un homme, se hasarda à dire Kennedy.

— Mais un homme aussi ! Car un ballon est toujours immobile par rapport à l'air qui l'environne ; ce n'est pas lui qui marche, c'est la masse de l'air elle-même ; aussi, allumez une bougie dans votre nacelle et la flamme ne vacillera pas. Un aéronaute montant le ballon de Garnerin n'aurait aucunement souffert de cette vitesse. D'ailleurs, je ne tiens pas à expérimenter une semblable rapidité, et si je puis m'accrocher pendant la nuit à quelque arbre ou quelque accident de terrain, je ne m'en ferai pas faute. Nous emportons d'ailleurs pour deux mois de vivres, et rien n'empêchera notre adroit chasseur de nous fournir du gibier en abondance quand nous prendrons terre.

— Ah ! M. Kennedy ! vous allez faire là des coups de maître, dit un jeune midshipman en regardant l'Écossais avec des yeux d'envie.

— Sans compter, reprit un autre, que votre plaisir sera doublé d'une grande gloire.

— Messieurs, répondit le chasseur... je suis fort sensible... à vos compliments... mais il ne m'appartient pas de les recevoir...

— Hein ! fit-on de tous côtés, vous ne partirez pas ?

— Je ne partirai pas.

— Vous n'accompagnez pas le Dr Fergusson ?

— Non-seulement je ne l'accompagnerai pas, mais je ne suis ici que pour l'arrêter au dernier moment."

Tous les regards se dirigèrent vers le docteur.

— Ne l'écoutez pas, répondit-il avec son air calme. C'est une chose qu'il ne faut pas discuter avec lui ; au fond, il sait parfaitement qu'il partira.

— Par saint Patrick ! s'écria Kennedy, j'atteste...

— N'atteste rien, ami Dick ; tu es jaugé, tu es pesé, toi, ta poudre, tes fusils et tes balles ; ainsi n'en parlons plus."

Et de fait, depuis ce jour jusqu'à l'arrivée à Zanzibar, Dick n'ouvrit plus la bouche ; il ne parla pas plus de cela que d'autre chose. Il se tut.

CHAPITRE IX

Le *Resolute* filait rapidement vers le cap de Bonne-Espérance ; le temps se maintenait au beau, quoique la mer devint plus forte.

Le 30 mars, vingt-sept jours après le départ de Londres, la montagne de la Table se profila sur l'horizon ; la ville du Cap, située au pied d'un amphithéâtre de collines, apparut au bout des lunettes marines, et bientôt le *Resolute* jeta l'ancre dans le port. Mais le commandant n'y relâchait que pour prendre du charbon ; ce fut l'affaire d'un jour ; le lendemain, le navire donnait dans le sud pour doubler la pointe méridionale de l'Afrique et entrer dans le canal de Mozambique.

Joe n'en était pas à son premier voyage sur mer ; il n'avait pas tardé à se trouver chez lui à bord. Chacun l'aimait pour sa franchise et sa bonne humeur. Une grande part de la célébrité de son maître rejaillissait sur lui. On l'écoutait comme un oracle, et il ne se trompait pas plus qu'un autre.

Or, tandis que le docteur poursuivait le cours de ses descriptions dans le carré des officiers, Joe trônait sur le gaillard d'avant et faisait de l'histoire à sa manière, procédé suivi d'ailleurs par les plus grands historiens de tous les temps.

Il était naturellement question du voyage aérien. Joe avait eu de la peine à faire accepter l'entreprise par des esprits récalcitrants ; mais aussi, la chose une fois acceptée, l'imagination des matelots, stimulée par le récit de Joe, ne connut plus rien d'impossible.

L'éblouissant conteur persuadait à son auditoire qu'après ce voyage-là on en ferait bien d'autres. Ce n'était que le commencement d'une longue série d'entreprises surhumaines.

— Voyez-vous, mes amis, quand on a goûté ce genre de locomotion, on ne peut plus s'en passer ; aussi, à notre prochaine expédition, au lieu d'aller de côté, nous irons droit devant nous en montant toujours.

— Bon ! dans la lune alors, dit un auditeur émerveillé.

— Dans la lune ! riposta Joe ; non, ma foi, c'est trop commun ! tout le monde y va dans la lune. D'ailleurs, il n'y a pas d'eau, et on est obligé d'en emporter des provisions énormes, et même de l'atmosphère en fioles, pour peu qu'on tienne à respirer.

— Bon ! si on y trouve du gin ? dit un matelot fort amateur de cette boisson.

— Pas davantage, mon brave. Non, point de lune ; mais nous nous promènerons dans ces jolies étoiles, dans ces charmantes planètes dont mon maître m'a parlé si souvent. Ainsi, nous commencerons par visiter Saturne...

— Celui qui a un anneau ? demanda le quartier-maître.

— Oui ! un anneau de mariage. Seulement on ne sait pas ce que sa femme est devenue !

— Comment ! vous iriez si haut que cela ? fit un mousse stupéfait. C'est donc le diable, votre maître ?

(A suivre)

L'OBSTACLE VITAL

Du refroidissement à la pleurisie il n'y a qu'un pas. Mettez entre eux la barrière infranchissable... le *Baume Rhumal*.

Bébé veut tout savoir.
—Alors, les enfants, c'est sous les choux qu'on les trouve ?
—Oui, mon petit.
—Habillés ?
—Non.
—C'est pour ça qu'on n'peut pas m'dire si ce sera un p'tit frère ou une p'tite sœur !

Presbytère de campagne :
—Monsieur le curé, dit la servante, vous avez perdu un bouton, et je n'en ai pas pour le remplacer : pouvez-vous m'en donner un autre ?
—Pas maintenant ! après la quête ; j'en trouve toujours au moins un dans mon aumônière.

MALADIES DES FEMMES

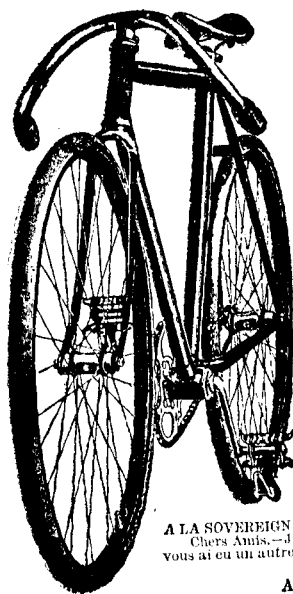
La plupart des maladies des femmes, pour ne pas dire toutes, ont pour cause l'anémie ou la chlorose, c'est-à-dire l'épuisement ou l'impureté du sang. Rendez au sang sa vigueur et sa pureté par l'emploi des *Pilules de Longue Vie* du *Crimiste Bonard*, et vous supprimerez la cause du mal.

Dufourneau, à table-d'hôte, observe un dîneur qui, d'un air renfrogné, cherche et furette sur la table.
—Monsieur, lui dit-il, vous avez perdu quelque chose ?
—Non, je cherche les cornichons.
—Ah !... je voyais bien que vous n'étiez pas dans votre assiette.

A propos de la récente distribution de décorations, un journal parisien rappelle ce joli mot de feu l'acteur Thiron, au sujet de Frédéric Febvre.
Un soir qu'au foyer de la Comédie on parlait du nombre incalculable des décorations qui constellaient le plastron de Febvre, le père Thiron, de sa voix fûtée, remarqua :

—Je ne connais qu'un être au monde pour avoir plus de croix que cet animal-là...
—Et c'est ?
—Le Père-Lachaise !

Jeune fille à marier.
La mère faisant son éloge à un prétendu :
—Ma fille chante, touche du piano, peint, sait la logique, la botanique, l'anglais, l'allemand, l'italien, la zoologie, en un mot, elle sait à peu près tout. Et vous, monsieur, quels talents avez-vous ?
—Aucun. Cependant, j'avoue que si nous nous trouvions dans une situation extrême, je saurais faire un peu de cuisine et recoudre les boutons.



GRATIS
UNE GRANDE OCCASION
BICYCLETTES, MONTRES
Pour Monsieur ou Pour Dame



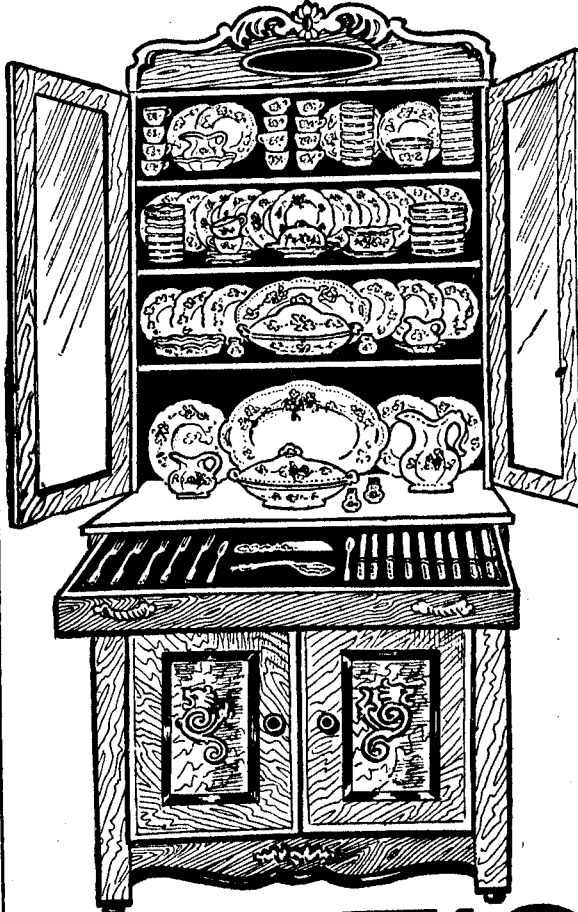
Une Annonce Honnête. N'importe qui peut facilement gagner une de ces belles Bicyclettes de Haut Grade, dernier modèle, une Magnifique Montre Plaquée en Or, chaîne de Montre et Breloque, pour Dame ou pour Monsieur, et 8 montres à de belles Argenteries. Nous donnons des milliers de présents pour annoncer notre Maison et nos marchandises, et toute personne honnête qui vendra 20 paquets de nos produits, recevra gratuitement une de ces belles Bicyclettes de Haut Grade, ou une Magnifique Montre Plaquée en Or, avec une belle chaîne et montres et Breloque, ou une magnifique chaîne de Montre et Breloque en Argent, ou nous donnons tout cela gratuitement pour la vente de 20 paquets de graines. **Nous ne vous demandons pas un sou, et nous ne disons que la vérité.** Envoyez votre nom et votre adresse, soigneusement écrite, et nous vous expédierons les 20 paquets de graines. **Vendez-les à 10c. le paquet.** Ils se vendent facilement. Quand vous les avez vendus, envoyez-nous l'argent \$2.00 et nous garantissons que si vous vous conformez à l'offre, que nous envoyons à tous ceux qui prennent avantage de cette annonce, cette Bicyclette de Haut Grade et ces présents vous seront donnés tout-à-fait gratis. Nous certifions que ces Bicyclettes ne sont pas des joujoux, mais des routes de haut grade et entièrement garanties.

A LA SOVEREIGN SEED HOUSE:
Chers Amis.—J'ai reçu vos beaux présents et ils sont magnifiques. Je vous ai eu un autre agent qui veut gagner votre Bicyclette.
NELSON WHITE, Ottawa, Ont.

A LA SOVEREIGN SEED HOUSE :—
Chers Messieurs.—J'ai reçu tous vos présents et j'en suis enchanté. Ils sont bien beaux. Je vais continuer à travailler pour vous car je constate que vous remplissez fidèlement vos obligations.
NELLIE McQUAIN, Peterboro, Ont.

Adressez lisiblement, The Sovereign Seed House, Dept 70, Toronto, Ontario.

GRATIS CONNAISSEZ—VOUS 6 PERSONNES MALADES?
Une Chance Exceptionnelle! C'est Une Offre Qui ne se Representera Probablement Jamais!



Ecoutez et lisez attentivement :
Si vous êtes un homme ou une femme honnête et que vous avez un peu de loisir, vous pouvez recevoir ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux et 48 morceaux d'Argenterie, 12 couteaux plaqués en argent, 12 fourchettes, 12 cuillers à soupe et 12 cuillers à thé pour quelques heures d'ouvrage seulement. **Si vous connaissez quelques personnes malades dans votre village,** lisez attentivement ce que nous disons.

Le Dr. Christian bien connu de Toronto, est désireux d'introduire ses Pilules Rouges dans toutes les maisons des personnes malades du Canada. **Le Dr. Christian désire devenir en contact avec toutes les personnes malades dans votre district et votre village.** Ne pourrions-nous pas connaître lui-même, il demande une personne honnête dans chaque district du Canada, pour vendre 6 boîtes de Pilules Rouges pour le Sang à 6 personnes malades dans chaque district.

Si vous connaissez quelques personnes malades, écrivez au Dr. Christian de Toronto. Tout ce que vous avez à faire c'est de vendre 6 boîtes de Pilules à vos amis malades, afin qu'ils puissent apprécier eux-mêmes le mérite des Pilules Rouges du Dr. Christian pour le Sang; lesquelles sont une guérison certaine pour toutes personnes avec faiblesse ou impureté de sang et aussi ceux qui souffrent de débilité générale, Maux de Tête, Maladie de Foie, Constipation, Maladie de Rognons, Rhumatisme, La Grippe, Catarrhe, et spécialement toutes formes de maladies féminines. Les Pilules Rouges du Dr. Christian guériront toutes ces maladies et si vous pouvez persuader vos amis d'en faire l'essai, d'une seule boîte, ils sont certains d'être guéris et ils n'emploieront jamais d'autres Pilules.

Voilà le secret de cette offre merveilleuse. Si vous promettez de faire vous-même pour introduire 6 boîtes de Pilules Rouges du Dr. Christian pour le Sang, le Dr. Christian garanti que vous recevrez son offre généreuse pour gagner ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux, semi-porcelaine et magnifiquement décoré et 48 morceaux d'Argenterie avec un couteau à beurre, Cuiller à Sucre, et un Set pour le Sel et le Poivre, que le Dr. Christian vous enverra absolument gratis pour la seule vente de 6 boîtes de Pilules. Remarquez bien que cette vaisselle est pour l'usage de la famille.

La réputation du Dr. Christian est si bien connue que vous n'avez pas besoin de craindre, mais soyez certain que vous recevrez votre cadeau si vous introduisez les pilules tel qu'indiqué.
N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT. Tout ce que vous avez à faire c'est d'écrire votre nom et votre adresse distinctement et de l'envoyer au Dr. Christian et il vous enverra les Pilules (franco) par la maille. Alors allez trouver vos amis malades aussitôt et persuadez-les d'acheter une boîte de Pilules. Vous ne chargerez que 25 centimes par boîte pour ces Pilules, mais elles sont les mêmes Pilules du Dr. Christian vendues ordinairement à 50 centimes la boîte, ainsi vous êtes certain de ne pas avoir de difficulté à les vendre.

Dès que vous aurez vendu les Pilules envoyez les noms des 6 personnes malades, avec leur argent \$1.50 au Dr. Christian et le Dr. Christian garanti que si vous acceptez son offre généreuse il envoie à tous ceux qui profiteront de cette annonce, un magnifique Set à Dîner de 97 morceaux très bien décorés et 48 morceaux d'Argenterie, seront envoyés absolument gratis. Chaque morceau d'Argenterie est garanti être plaqué en argent Sterling. La vaisselle est magnifiquement décorée en dessins bleus, bruns et verts.

SI VOUS ÊTES HONNÊTE, ÉCRIVEZ DE SUITE.
SI VOUS CONNAISSEZ QUELQUES PERSONNES MALADES, ÉCRIVEZ DE SUITE.
SI VOUS DÉSIREZ VOUS PROCURER CES SUPERBEZ CADEAUX, ÉCRIVEZ DE SUITE AU.

GRATIS DR. CHRISTIAN MEDICINE CO.
Department TORONTO, CAN.

LISEZ CES TMOINAGES.
191 Rue Beaudry, Montréal, Jan. 8, 1902
Messieurs:—C'est avec remerciements que j'accuse réception du Set à Thé que vous m'avez envoyé comme cadeau de Noël. Je l'accepte avec le plus grand plaisir et en retour, je vous souhaite une heureuse année avec beaucoup de succès.
Il n'y a aucun doute que vous vendrez des milliers de Boîtes de Pilules durant le cours de l'année, car elles sont réellement les meilleures Pilules pour le sang. Acceptez encore une fois toute ma gratitude pour le magnifique cadeau de Noël. Je demeure,
Vos très oblige,
NAPOLÉON CODERRE
Montmagny, Que., Jan. 9, 1902
Cher Monsieur:—Je vous remercie pour le superbe cadeau que vous m'avez envoyé. Tous mes Amis qu'ils le voit en sont surpris. Je vais faire tout en mon pouvoir pour introduire vos Pilules dans mon village. Recevez mes meilleurs remerciements.
Votre Servant,
EDOUARD GONDREAU
Département 88

St. Flavien, Lotbinière, Que., Jan. 6, 1902
Cher Monsieur:—Je vous remercie beaucoup pour le magnifique Set à Thé que vous m'avez envoyé. Mille et Mille remerciements pour tous vos cadeaux et peut-être que je continuerai à travailler pour vous, l'orsque la rigueur de l'hiver sera passée. Votre tout dévoué,
NARCIS HAMEL
Oakley, Assa., Jan. 4, 1902
Cher Monsieur:—Je vous écris quelques mots pour vous informer que j'ai reçu votre cadeau et que j'en suis très satisfait; je ferai tout mon possible pour vendre vos Pilules à L'avenir.
Je fais usage de vos Pilules Rouges pour le Sang, pour mes douleurs dans le dos et elles sont aussi bonnes qu'annoncé dans le journal. Toutes personnes qui achètent de vos Pilules, disent qu'elles sont toutes aussi bonnes que vous le dites et en demandent encore. Veuillez me mander 50 boîtes de Pilules Rouges pour le Sang immédiatement.
EDWARD GRANT

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900
REPUBLIQUE FRANÇAISE
PARIS 1900
LAPRÈS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TELEPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 643

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai fus absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

Un Marseillais vient de faire une ascension en ballon!

— Nous sommes montés à une hauteur, à une hauteur!... Et la terre était petite, petite!... Ce qu'il a fallu bien viser pour descendre!



ELLE A MAL AUX DENTS

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

GOMME du Dr ADAM

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c



BABY'S OWN SOAP

est chez les enfants une sauvegarde contre toutes les maladies de la peau. Il nettoie, adoucit et prévient toutes les encroûtements et plaies.

IL EST AUSSI BON POUR LES VIEUX QUE POUR LES JEUNES

ALBERT TOILET SOAP Co., MONTREAL

TIRAILLEMENTS D'ESTOMAC

La pauvreté et l'impureté du sang amènent des désordres graves dans les organes de la digestion et dans les sucs gastriques, de là, tiraillements douloureux de l'estomac et perte d'appétit. Pour ramener l'estomac à son état normal, employez le traitement par les **Pilules de Longue Vie** du Chimiste Bonnard.

Entre amis :

— J'avais envie de donner quelque chose à ma belle-mère pour sa fête, mais je n'ai pas su à quoi m'arrêter.

— Alors, tu t'es arrêté avant.

PAS PLUS DIFFICILE QUE CELA

C'est aisé de se procurer une grande somme de soulagement avec une petite somme d'argent. Achetez une bouteille de **Baume Rhumal** pour 25c.

A la brasserie de la Sainte-Bohème.

— Mon vieux, tu vois que les négociations pour la paix n'aboutissent pas. Je n'y résiste plus, je pars pour le Transvaal. Je vais mourir à côté de ces héros. Tu ne me reverras plus jamais.

— Jamais! Alors prête-moi cinq louis momentanément.

Le comble de la calvitie.

Un jeune vieux, en train de dîner, avance délicatement les doigts vers son crâne.

— Qu'est-ce que tu fais donc? demande son compagnon de table.

— Oh! mon cher, c'est assommant!

Tu as donc quelque chose sur la tête?

— Un cheveu!

LE TOUR DU MONDE

Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 25 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

Ce journal est imprimé avec l'encre manufacturée par la **QUEEN CITY PRINTING CO., Cincinnati, Ohio.**

OR SOLIDE

Nous donnons cette magnifique bague or solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 15 épingles suisses ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très jolies et se vendent facilement. Écrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons par la retour du courrier cette magnifique bague. **PREMIUM SUPPLY CO., Boîte 1504 Toronto, Canada.**

SON MARI ETAIT UN IVROGNE

Une dame qui guérit, son mari de l'ivrogne, raconte comment elle acquit le bonheur chez elle.

UNE LETTRE PATHÉTIQUE



"Il y avait longtemps que je m'étais proposé de faire prendre la Tasteless Samaria Remedy, à mon mari, pour l'empêcher de boire, mais je craignais qu'il ne s'en aperçût, et cette pensée me paralysait. Je remettais tous les jours l'exécution de mon plan. Un samedi il arriva à la maison plus ivre que de coutume, après avoir bu presque tout son salaire, mon irrésolution fit place à l'énergie en pensant que de ce train là, nous marchions à grands pas vers la misère. J'achetai votre prescription et le lendemain matin je la mêlai à son café et à ses aliments; au dîner ainsi qu'au souper j'augmentai la dose; voyant qu'il ne se doutait même pas du traitement je le lui donnai régulièrement, attendant anxieusement les résultats. Mon cœur fut rempli d'espérances à la pensée de l'avenir doux et souriant qui s'ouvrait devant nous lorsque mon mari me dit qu'il ne voulait plus prendre de whiskey mon mari me dit qu'il ne voulait plus de cela. C'était bien parce que c'était une chose dégoûtante. C'était bien vrai, il allait cesser de boire, il serait maintenant un mari délicat et aimant, je pourrais avoir ma part des douceurs de la vie, j'allais être une femme heureuse enfin. Votre remède avait accompli la métamorphose. Craignant qu'un jour il retournerait à ses anciennes habitudes malgré ses promesses, je me procurai une autre paquet de votre prescription, mais je suis heureuse de vous dire qu'il ne m'a jamais été nécessaire de m'en servir. Je suis sincèrement convaincue que votre remède peut guérir n'importe quel cas. Mille remerciements.

EGCHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

Bague en Or Pur GRATIS.

Pillette, pourquoi ne pas gagner une magnifique Bague en Or Pur pendant vos loisirs. Nous donnons cette bague aux personnes qui vendront seulement 10 belles Épinglettes à 15c. chacune. Cette Bague est en Or Pur, magnifiquement gravée et ornée de deux Perles et d'un Brillant. C'est une Bague qui donnera, satisfaction pour la vie entière au possesseur. Les Épinglettes sont extrêmement jolies, fines en Or et en Email, et ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épinglettes. Venez-les parmi vos amis, remettez-nous l'argent et cette magnifique Bague en Or Pur vous sera envoyée franco par le retour de la maille. **Cie. Toronto Premium, Boîte 1500 Toronto.**

PETITES ERREURS DE LA VIE



Premier monsieur.—Pourquoi me regardez-vous ami dans le blanc des yeux, monsieur?
Second monsieur.—N'êtes-vous pas cette canaille de Piteuchard.
Premier monsieur.—Non... monsieur.



...Et le malheureux qui ressemble à cette canaille de Piteuchard disparut dans le lointain vaporeux.

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine.

Maison Fondée depuis 25 ans

Dernières nouveautés venant de paraître
Le manuscrit du Chanoine, A. Theuriot 0.90
L'Énergie française, G. Hanotaux 0.90
Chouchette, Marcel Prévost 0.90
Le semeur d'amour, F. Champsaur 0.90
La Blonde Lilian, Jean Rambeau 0.90
Le secret d'un ange, P. Maël 0.90
Monique, P. Bourget 0.90
La Chesnardière, Léon de Tinseau 0.90
La Veuille, Yvette Guilbert 0.90
La Mamselka, H. Grivello 0.90
La collection complète des ouvrages de A. Dumas à 25 cents le volume.
Les œuvres de Balzac à 20 cents le volume.
Plus de 1000 volumes à 10 cents, par les auteurs les plus connus.
L'Almanach Hachette 1902 à 40 cents.
L'Almanach de la Vie de Paris, de la Grande Vie à 25 cents chacun, illustrés par la photographie.
Publications mensuelles: Femina journal de la famille. La Lecture pour l'ous de la célèbre maison Hachette et la Lecture Moderne, toutes à 15c

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER

BAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **NERVE RESTORER.** Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste.
Ecrire à **Dr. R.-H. KLINE, Id.**
931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

PACIFIQUE LE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., *9.30 a.m., 4.00 p.m., *10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m.
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.
Départ de Springfield, 8.10 p.m.
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.
PAS DE CÍFANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.
*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 537 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41, Edifice Ball et Treworkey, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux Indian Orchard; A.-J. Brun, Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.
W.-F. EGG, City Passeng. Agent.
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MA JE D'UN PETIT FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les **PILULES AN ONIO** toniques, réparatives, reconstituentes. 2 fr. PHARMACIE MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

La Véritable Onguent du PERE ANCE

EN VENTE PARTOUT

DEPOT CHEZ **Rod. Carriere** PHARMACIEN